

# Diasporiques

Revue trimestrielle interculturelle éditée par le Cercle Gaston-Crémieux  
n° 40  
Décembre 2006

## Ouvrir

Alain Minc  
Jean-Marc Izrine

## Débattre

Jean Daniel  
RéGINE Dhoquois

## Méditer

Robert Cros  
Bruno Durocher

## Découvrir

Anne Gorouben  
Maurice Mourier  
Mico Nissim  
Hélène Engel

Un gaücho juif en Argentine (page 11)

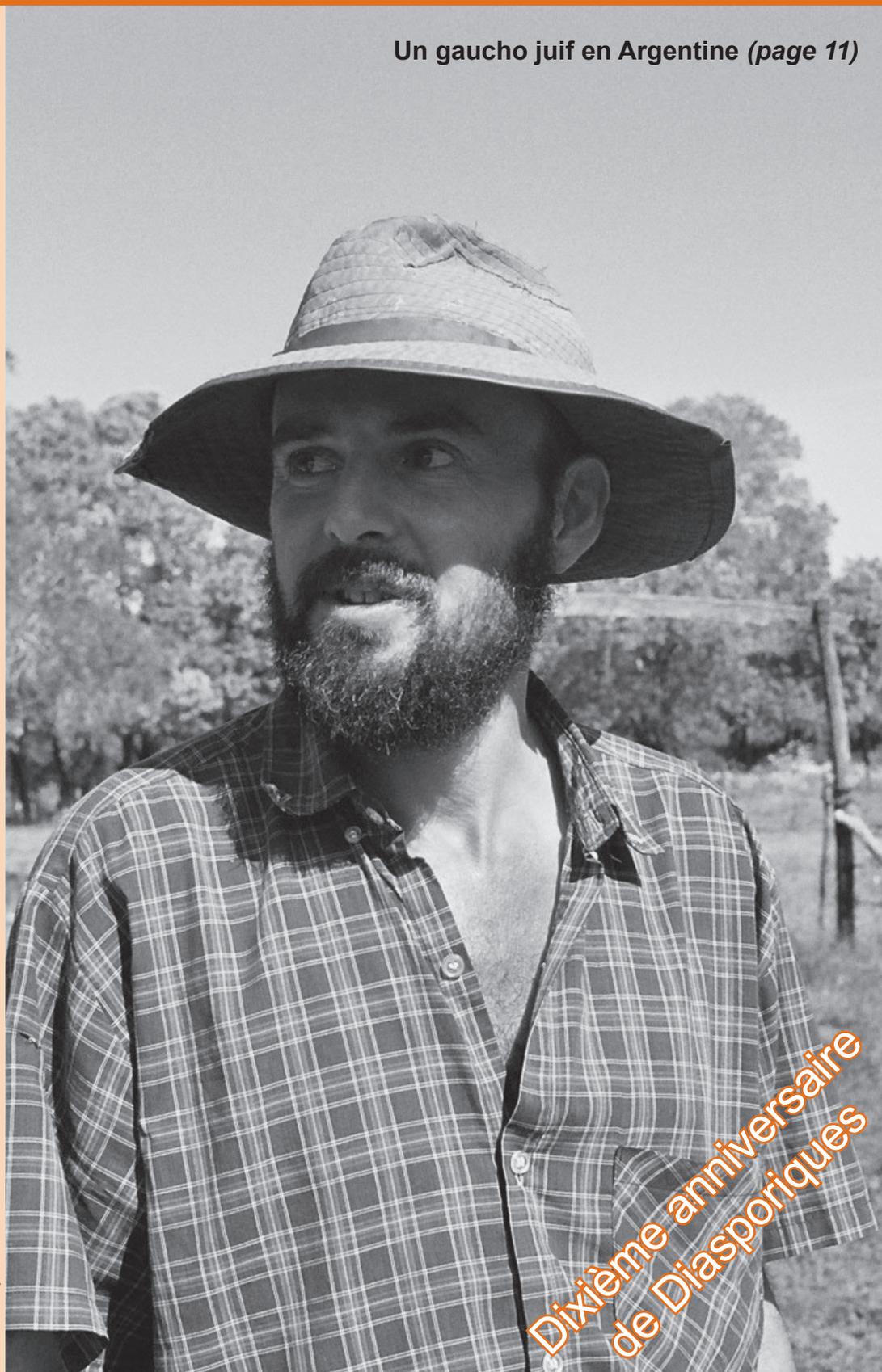


Photo J.-F. Lévy

Dixième anniversaire  
de Diasporiques



# Sommaire

## Dans ce numéro...

*English translation of this abstract p. 55*

Voici donc le quarantième numéro de *Diasporiques*. Ces dix années de notre revue sont saluées dans un petit encart de la page 55, où l'on trouvera aussi un appel à nos lecteurs pour améliorer notre diffusion. Nous évoquons avec tristesse (p. 2) la disparition de l'auteur du *Dernier des Justes*, André Schwartz-Bart, et celle de notre ami Kurt Niedermaier (p. 4). Alain Minc nous livre quelques vues décapantes sur notre société (p. 5), Jean Daniel nous invite à partager les questions intimes et politiques que pose notre incarcération dans la « prison juive » (p. 22) et nous réfléchissons collectivement à ce que nous apporte aujourd'hui encore le « modèle » bundiste d'organisation de la vie juive (p. 30). Jacques Burko nous invite à faire la connaissance des étonnants gauchos juifs d'Argentine (p. 11). Jean-Marc Izrine jette un regard original sur l'Affaire Dreyfus (p. 16) pendant que Régine Dhoquois-Cohen se demande s'il faut ou non rapprocher « l'islamophobie » de l'antisémitisme (p. 28). Tout cela sur fond de choix politique (l'éditorial, p. 3) et de la quête historique que nous poursuivrons en 2007 comme nous y incite Michel Groulez (p. 56).

L'art et la musique nous transposent dans un univers différent mais qui reste pleinement le nôtre : Bruno Durocher et ses poèmes à *l'image de l'homme* (p. 36), le musicien Mico Nissim qu'a choisi cette fois de nous présenter Maurice Mourier (p. 39), la chanteuse Hélène Engel que nous fait entendre Régine Dhoquois-Cohen (p. 44), les « mixages culturels » auxquels nous introduit Jean-François Lévy (p. 46), Anne Gorouben, la peintre que nous présente Fania Pérez (p. 48).

Le « quatre pages » encarté dans cette livraison fait la transition entre la série que nous avons consacrée au cours de cinq numéros à la célébration des « temps » forts de l'année lunaire ou solaire et la nouvelle série qui, à partir du prochain numéro, traitera des grands mythes humains. Autour d'une belle aquarelle de Armand Edery, Jean-François Lévy nous y parle des grandes migrations historiques des Sépharades et Sylvie Kuisinexkise en profite pour nous introduire à quelques raffinement culinaires qui leur sont associés. ■

Éditorial : Le 22 avril...	3
À la mémoire de Kurt Niedermayer	4

## Ouvrir

Entretien : Alain Minc	5
Les paysans juifs d'Argentine	11
L'apport méconnu des libertaires	16
Revue des revues	19

## Débattre

Jean Daniel : libres réflexions	22
« Islamophobie » et « antisémitisme »	28

## Méditer

Le Bund : un modèle politique et culturel	30
Bruno Durocher, poète et éditeur	36

## Découvrir

Mico Nissim, musicien des sphères...	39
Hélène Engel chante la diaspora	44
Mixages culturels...	46
Anne Gorouben : la voie de la figure	48
Les livres	51

## Le Cercle Gaston-Crémieux

Lois mémorielles	54
Quatre étapes vers la judéité diasporique	56

### André Schwartz-Bart

André Schwartz-Bart (1928-2006) nous a quittés récemment mais, bien que sa santé ne lui ait permis de publier que quelques romans dont un avec sa femme, l'écrivaine et conteuse Simone Schwartz-Bart, il reste présent dans les mémoires, notamment grâce à son livre *Le dernier des Justes*, publié en 1959 aux éditions du Seuil. Couronné du prix Goncourt, ce livre singulier, bouleversant, fut traduit dans de nombreuses langues et réédité à maintes reprises. Son génie, dont on découvrira la qualité littéraire et la dimension d'empathie avec la douleur des Juifs qui transperce le Juste de la légende, Ernie Lévy, se double d'un mérite qu'il doit beaucoup à son temps, à sa génération : avec lui, elle a forcé l'écoute du monde qui, après la guerre, préférait n'en pas savoir trop. *Le dernier des Justes* est la première œuvre ayant fait entrer la littérature juive du génocide non seulement dans le monde littéraire français mais dans la conscience de la France. Indicible, irracontable, irréprésentable, ce qu'on appellera la *Shoah* après que Claude Lanzmann en a fait, de son côté, œuvre cinématographique majeure, pénètre pour la première fois la culture française et donne en même temps épaisseur à la culture yiddish, passée dans la conscience collective française.

Nous saluons ici, pour les lecteurs à venir, la mémoire d'André Schwartz-Bart et, pour ceux qui l'ont connu dans l'amitié, nous évoquons avec peine le souvenir d'un homme qui vécut durement la condition d'être l'auteur d'un tel livre.

Élise Marienstras

## Le 22 avril 2007, aurons-nous vraiment le choix ?

Nombreux sont sans doute ceux d'entre nous, parmi les plus anciens, à avoir voté contre la Constitution de la Cinquième République et, plus encore, contre l'élection du Président au suffrage universel, conscients que nous étions des risques de dérive monarchique du pouvoir ainsi engendrés. Certains se sont ensuite laissés tenter par la réduction de sept à cinq ans de la durée du mandat présidentiel mais tous ont été consternés par l'inversion consécutive du calendrier électoral, qui nous conduit désormais, sauf improbable dissolution de l'Assemblée Nationale, à choisir tous les cinq ans un « chef » de l'État avant de choisir des députés, et à nous enfoncer ainsi un peu plus dans un système détestable. Un système qui pourrait devenir plus redoutable encore si était en fin de compte élu le candidat le plus probable de la droite.

Que certains se réjouissent de la décision des militants du parti socialiste de confier leurs couleurs à Ségolène Royal et que d'autres la regrettent en pensant aux choix alternatifs qu'ils auraient pu faire n'est pas au cœur du débat que nous devons désormais avoir. Pas plus que les décisions à venir des autres partis de gauche ou d'extrême gauche quant au fait d'avoir un ou plusieurs candidats, décisions sur lesquelles nous n'avons de surcroît aucune prise.

Nous ne sommes cependant en rien passifs face à la situation présente – et n'avons nulle envie de l'être : nous aurons en tout état de cause un choix à faire le 22 avril et nous pouvons (et sans doute devons-nous) tenter de peser sur l'après 6 mai.

### Le 22 avril

Un « choix » le 22 avril (le 22 avril et non le 6 mai car le 6 mai, sauf renouvellement de la catastrophe du 21 avril 2002, ce second « choix » ira sans doute de soi). Le 22 avril, certains pourraient être tentés de se conformer à l'antienne du scrutin à deux tours : « *Au premier tour on choisit, au deuxième tour*

*on élimine* ». Mais croire que l'on peut émettre un vote « positif » au premier tour, n'est-ce pas avaliser de fait le principe même de ce jeu pervers ? Quelque quatre mois nous séparent de cette première échéance et nous ne devons pas faire d'ici là l'économie de débats en nous-mêmes, entre nous et avec d'autres sur la décision que nous aurons à prendre, en toute conscience et en toute responsabilité, ce jour-là, compte tenu des candidatures effectives et de leurs scores potentiels. Aurons-nous vraiment « le choix » ? Parlons-en !

### L'après 6 mai

Ne faisons pas preuve de naïveté : ce n'est pas nous qui fixerons les grandes orientations du (ou de la) futur(e) président(e). Mais ce serait *complètement* désespérer de la démocratie que de baisser les bras au sujet de ce qui se passera en France après les présidentielles. Si c'est le candidat de la droite qui l'emporte, nous n'aurons évidemment guère l'espoir ni même sans doute le désir de nous faire entendre. Mais si c'est le candidat de la gauche, ce serait quand même mieux que l'élu(e) ne reste pas dans l'ignorance complète des idées qui sont les nôtres et que nous avons notamment exprimées dans notre ouvrage collectif *Valeurs, cultures et politique*. Nous devrions donc utiliser de façon aussi intense que possible les quelques mois à venir pour faire connaître ces idées, en pensant non seulement à l'élection présidentielle mais aussi aux législatives qui suivront. Nous connaissons ou pouvons entrer en contact avec des candidats, certains sont même abonnés à *Diasporiques* (mais oui !). C'est le moment de les rencontrer, de discuter avec eux, de leur donner un exemplaire de cette publication, de leur proposer d'en débattre. Et cela de façon « décentralisée » ! « *Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer* ! ». Entreprenons et persévérons, c'est vraiment le moment ou jamais ! ■



## À la mémoire de Kurt Niedermaier

Bernard Fride

Voici le texte de l'allocution prononcée par Bernard Fride le 18 septembre 2006 lors des obsèques de Kurt Niedermaier et qu'avec son accord nous faisons nôtre. *Diasporiques* garde un vif souvenir de la collaboration de Kurt à la revue et s'associe avec ferveur à la douleur de sa famille.

Notre ami Kurt n'est plus. Il y a une dizaine de jours, j'appelais à Jérusalem ses amis israéliens Ménie et Grillon pour les informer de sa fin prochaine. « Mais il voulait vivre jusqu'à 120 ans ! » me dit Grillon. Je le savais car il voulait rattraper tout ce temps perdu, entre trente et quarante ans, pendant cette longue période où il fut secoué de dépressions profondes, tracassé et fracassé par des électrochocs à répétition.

Kurt avait quitté l'Allemagne hitlérienne à la mi-38, il avait alors 14 ans. Il disait à sa mère : « Il faut partir », mais elle ne le voulait pas. Il prend alors seul la décision de le faire, rejoint Genève à pied, arrive chez une tante, mais ne peut rester en Suisse. Il repart pour Mulhouse, où le rabbin l'héberge quelque temps puis l'envoie à Moissac. Il y arrive début 39, une

maison d'accueil vient d'y être créée par Schatta et Bouli Simon à la demande de Robert Gamzon, Commissaire Général des Éclaireurs Israélites de France. Kurt est d'abord placé dans une ferme comme ouvrier agricole puis Mme Gamzon l'en retire et l'inscrit, en accord

avec les Simon, comme interne dans un lycée.

De 1948 à 1951, Kurt suit les cours de Sciences Po. Dès son diplôme en poche, il revient à Moissac, y enseigne l'histoire et prononce des conférences sur la situation politique en France. Cela déplaît fortement au chef des moniteurs de Moissac qui l'interdit de parole ! Kurt quitte alors Moissac pour Paris où il est nommé conférencier à l'École des cadres d'Orsay, créée par Gamzon et alors dirigée par Léon Askénazy, dit Manitou. Plus tard, il sera aussi vacataire au CNRS et développera avec le Professeur Maucort des études sociologiques sur l'empathie.

Parallèlement, Kurt entre au conseil d'administration de l'Union des Étudiants Juifs de France. Dès la création par Albert Memmi, de l'Association des Juifs Humanistes et Laïques, Kurt en est un membre militant. Il sera aussi membre du comité politique du CRIF – que préside alors Théo Klein. Il est nommé directeur du Centre de documentation Israël-Moyen-Orient et diffuse à ce titre un bulletin d'information qui connaîtra un grand succès mais disparaîtra dès l'arrivée au gouvernement de la droite en Israël. Kurt est aussi membre du comité de rédaction de la revue *Les Nouveaux Cahiers*, alors dirigée par Gérard Israël, dont il sera l'assistant parlementaire lorsque celui-ci sera élu député européen, dans les

années 80-90, et il participe également aux travaux d'un comité de la revue *Esprit*. Pendant trois ans enfin, il a rédigé de façon régulière un article sur la situation au Moyen-Orient pour la revue trimestrielle *Diasporiques*, dont on connaît les engagements. Chaud partisan du dialogue israélo-palestien, il avait clairement pris position en faveur de l'initiative de Genève.

Nous connaissions les opinions politiques de Kurt : très engagé à gauche, il commença par entrer au parti communiste, en démissionnera en 1953, sera alors ménédiste puis rocardien.

Kurt aimait rire, rire aux éclats. Il était aussi très distrait. Il y a une vingtaine d'années, il rencontre à Paris un de ses anciens élèves de Moissac. Au cours de la conversation celui-ci lui dit : « Demain je pars en Allemagne ». Kurt lui demande : « Tu peux m'emmener ? – Bien sûr ! » Le lendemain, les voilà sur la route. L'ami reçoit alors une leçon de géopolitique durant au moins quatre heures. Soudainement un camion survient, barrant le passage. L'ami donne un violent coup de volant, la voiture franchit le caniveau et va se planter dans le champ voisin. Le moteur s'arrête et l'ami entend alors la voix de Kurt : « Nous sommes arrivés ? »

Mon cher Kurt, que la terre te soit légère. ■



D.R.

## Alain Minc, administrateur de sociétés et essayiste

**Diasporiques :** Alain Minc, vous concluez votre livre de 2003, *Épîtres à nos nouveaux maîtres*<sup>1</sup>, par un appel direct aux élites : « À elles de tenir le moins mal possible le rôle que la société leur a octroyé. Une seule attitude possible : assumer ». À peine deux ans plus tard, en 2005, la chute du *Crépuscule des petits dieux*<sup>2</sup> ne manque pas dès lors de surprendre : « Cette société sans élite traditionnelle, donc sans nous, ne devrait pas manquer de charme ». Surprenante contradiction, non ? Et, disons-le tout net, dans cette dernière affirmation, je ne vous crois pas !

**Alain Minc :** Vous êtes sans doute un lecteur plus attentif que je ne suis un penseur cohérent ! Mais il faut dire aussi que la société bouge et que l'accélération actuelle de la démocratie d'opinion est impressionnante. Le contexte a formidablement changé en très peu d'années. La révolution technologique y est sans doute pour beaucoup : dans l'émiettement de la société, *Internet* joue un grand rôle. Les corps intermédiaires se sont affaiblis – depuis longtemps certes mais avec une forte intensification récente. *L'opinion*, cette énigme, est devenue de plus en plus

prégnante. Les élites de tous ordres, politiques, économiques et autres, ont au fond décidé de courber l'échine, en faisant au populisme les révérences qu'elles estiment nécessaires à leur survie. Populisme de la sphère politique ; populisme dans les médias ; populisme dans le monde économique au travers d'un culte grandissant de l'actionnaire ; populisme dans le milieu intellectuel où le haut-clergé fait des genuflexions devant un bas-clergé dont il a peur. D'une certaine manière, les élites sont en train d'abdiquer...

**D :** Où situez-vous alors le « charme » de leur disparition ?

**AM :** C'était là une pure pirouette de ma part, pour éviter que je ne sois immédiatement taxé de fieffé réactionnaire en affirmant par principe que demain sera pire qu'hier !

**D :** Est-il néanmoins possible de résister à cette évolution apparemment irrésistible ?

### Une société déstructurée

**AM :** C'est sans doute difficile, parce que les corps intermédiaires sont plus faibles et plus évanescents dans la société française qu'ailleurs. Or, face aux flots du

populisme et au culte de l'opinion, les seules barrières sont celles que constituent les acteurs sociaux structurés. C'est la raison pour laquelle il existe d'immenses différences entre la France et d'autres pays, comme par exemple l'Allemagne. La société allemande, d'une certaine façon, souffre d'être gérée par des acteurs bureaucratiques lents, souvent immobilistes, qui mettent en tout cas longtemps à passer des compromis entre eux (incidemment, cela ne tombe pas du ciel, c'est la défense qu'a trouvée ce pays pour résister à ses propres démons !). Il s'agit en un mot d'une société qu'on pourrait qualifier de « visqueuse », au sens technique du terme.

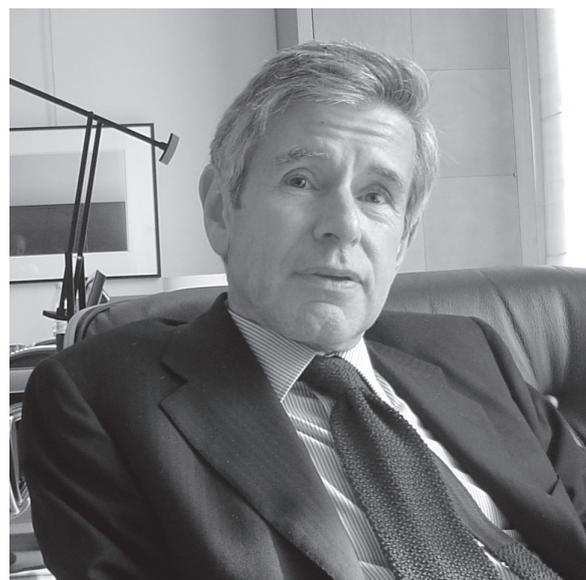


Photo Ph. Lazar

*Les élites sont en train d'abdiquer...*

<sup>1</sup> Bernard Grasset, Paris, 267 pages, 17 euros.

<sup>2</sup> Bernard Grasset, Paris, 137 pages, 9 euros.



Mais cette viscosité même a son volet positif : elle confère à ce pays une forte stabilité. Et l'Allemagne ne fait pas exception de ce point de vue : on trouve, sous d'autres formes (des syndicats puissants, des fondations, des Églises...), une forte structuration sociale dans d'autres pays, tels les pays nordiques ou même l'Espagne. On peut aimer ou ne pas aimer, mais, là, des corps sociaux existent et structurent la société.

Rien de tel dans notre pays : les corps sociaux y ont été balayés. Aucune viscosité chez nous : les coups de balancier y sont même d'une incroyable intensité, et nos institutions monarchiques ne font évidemment que les favoriser. Une action volontariste pour reconstituer les corps sociaux est-elle imaginable ? Je veux croire pour ma part que oui. Mais elle n'est pas qu'affaire de discours : il faut prendre des mesures délibérées en ce sens. Je voudrais ainsi qu'on resyndicalise ce pays. Je sais qu'une telle mesure ne fera jamais partie du programme présidentiel de l'un ou l'autre des principaux candidats. Ce serait pourtant formellement simple à organiser. De même qu'en Allemagne il existe un impôt culturel (auquel on peut décider de se soustraire

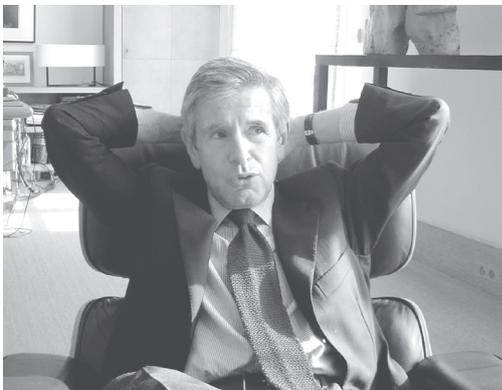


Photo Ph. Lazar

*Je voudrais qu'on resyndicalise ce pays...*

sans avoir à le justifier), on pourrait inscrire sur les feuilles de paye une ligne de « prélèvement pour cotisation syndicale », accompagnée d'une liste de syndicats et avec, bien entendu, parmi les cases à cocher, une case de « refus d'adhésion ».

**D :** Cette idée n'a-t-elle pas été évoquée il y a quelque temps, sous une forme voisine, par le premier secrétaire du parti socialiste ?

**AM :** Oui, mais très modérément. Car il est vrai que cette resyndicalisation forcée remettrait en cause les principes habituels de représentation : si les syndicats avaient des millions et non des milliers de membres, cela changerait beaucoup de choses dans leurs modes de gestion ! Au demeurant, ce ne serait pas la seule mesure à prendre. L'institutionnalisation de la société suppose aussi l'existence d'acteurs décentralisés, dotés de réels pouvoirs, et que ces acteurs dits indépendants le soient réellement. De même devraient être revus les modes de représentation au sein du patronat. Il nous faudrait également de grandes et riches fondations. Et il nous faudrait enfin des universités irradiantes et prospères (disons à l'américaine), qui constitueraient dès lors d'authentiques contre-pouvoirs.

**D :** Vous revenez ainsi à l'un de vos thèmes favoris de réflexion : le jeu des pouvoirs et des contre-pouvoirs, des *checks and balances* comme vous le dites souvent...

**AM :** À condition de bien comprendre qu'il ne s'agit pas seulement, en l'occurrence, de ce qui se passe au niveau des superstructures

de l'État mais bien de ce qui concerne la société civile en tant que telle, dans son ensemble. Or, en France, la société civile a désormais tendance à devenir une addition d'individus, elle n'est pas ou plus l'endroit où se frottent les acteurs sociaux.

### Le risque d'enfermement communautaire

**D :** Vous dénoncez parallèlement et avec force une restructuration (déjà partiellement en cours) de cette société sur une base communautariste et non sur celle d'intérêts communs d'ordre économique ou social...

**AM :** Les communautés ne sont pas des acteurs sociaux. Elles participent d'une tendance au tribalisme, au besoin qu'éprouvent les individus de s'agréger, mais elles ne peuvent structurer une société ou, plus précisément, si elles le font, c'est à pleurer de désespoir ! Le jour où les gens se sentent « appartenir à une communauté », quelle qu'elle soit (ethnique, de mœurs, religieuse, etc.) avant de se sentir citoyens d'un même pays, ledit pays n'est plus qu'une caisse de redistribution plus ou moins bien tolérée.

**D :** Cette dérive potentielle ne traduit-elle pas, fondamentalement, l'absence cruelle d'alternative aux idéologies auxquelles on ne peut plus croire aujourd'hui après ce qui s'est passé au xx<sup>e</sup> siècle ? Le fait que les principaux projets politiques n'évoquent nullement les questions identitaires n'y conduit-elle pas directement ?

**AM :** La France était l'un des rares pays à avoir évité le

tribalisme. Or elle se vautre de nos jours dans le politiquement correct à l'américaine avec le zèle des nouveaux convertis. Dès qu'il s'agit de porter un regard sur les communautés, les minorités, etc. on parodie le système américain, mais à une immense différence près : aux États-Unis, le communautarisme est parfaitement compatible avec un patriotisme exacerbé, ils sont même, là-bas, étroitement complémentaires. Nous sommes, nous, en train d'inventer le communautarisme sans patriotisme et, cela, c'est franchement insupportable !

**D :** Je voudrais revenir, à propos de ces questions essentielles, sur votre hostilité naguère déclarée à la loi Joxe – celle dont l'article premier, « reconnaissant l'existence historique et culturelle d'un peuple corse », avait été jugé en son temps non conforme à la Loi fondamentale par le Conseil Constitutionnel.

**AM :** C'est un débat qui a des transcriptions ailleurs : dans les relations entre la Catalogne et l'Espagne par exemple. Mais avec de grandes différences, qui expliquent mon parti pris. Les Catalans ont une vision identitaire analogue à celle des Corses, à cela près que la Catalogne est une réussite culturelle, intellectuelle, économique, morale, éthique, ouverte au monde. À certains égards, accepter, comme le proposait Joxe, l'identité du peuple corse dans un système fermé, opaque, oligarchique et mafieux, aurait quand même singulièrement faussé le jeu ! Il faut prendre conscience des conséquences qu'aurait eues une telle reconnaissance. À mes yeux, la société corse ne la méritait pas.

**D :** Ne peut-on pas, peut-être, penser exactement le contraire ? Qu'est-ce qui vous permet d'identifier le peuple corse – en tant qu'entité historique et culturelle – avec les bandes maffieuses qu'à juste titre vous dénoncez ? Et n'est-ce pas le renvoyer à la seule expression de ses maffieux que de le traiter ainsi ?

**AM :** Je ne suis pas assez optimiste, historiquement parlant, pour accepter ce genre de pari : une reconnaissance, cela se mérite ! Les Espagnols ne pourront reconnaître aux Basques ce qu'ils ont accordé aux Catalans que lorsque la société basque se sera pacifiée. Le nationalisme catalan est, depuis deux décennies au moins, non-violent : c'est une différence de nature ! Et puis ce que j'ai trouvé de scandaleux dans la politique de Jospin à l'égard de la Corse, c'est qu'il n'a pas exigé des marlous corses ce que Tony Blair a exigé des révolutionnaires de l'IRA : la remise de leurs armes à une autorité neutre. L'état maffieux de la société corse ne pouvait dès lors que s'accroître avec la reconnaissance de son identité comme peuple.

**D :** Je ne vous parle pas de Jospin, qui confondait de façon très surprenante « le peuple corse » avec les personnes physiques votant en Corse, mais bien de Joxe, qui, lui, évoquait ce peuple seulement en tant qu'entité abstraite, « historique et culturelle » !

**AM :** J'entends cela. Ce que je reprochais néanmoins à Joxe était de ne pas conditionner la reconnaissance de ce peuple par un préalable en termes de valeurs,

d'ouverture, de transparence de la société corse. Mais je reconnais volontiers qu'on peut discuter cette prise de position !

### Les ambiguïtés de l'État vis-à-vis des Juifs et des Musulmans

**D :** Glissons, si vous le voulez bien, du fait corse au fait juif. N'a-t-on pas tendance aujourd'hui, au niveau de l'État, à entrer à pieds joints dans le jeu de la communautarisation des Juifs en reconnaissant *de facto* au CRIF<sup>3</sup> (un comité à qui on ne peut formellement reprocher de s'auto-proclamer « représentatif ») une représentativité parfaitement abusive ?

**AM :** Nous pensons vous et moi la même chose : la notion de « communauté juive » est inacceptable et celle d'une institution représentative d'une communauté qui n'existe pas en tant que telle est à proprement parler hallucinante. C'est en quelque sorte ici la perpétuation du corporatisme d'inspiration mussolinienne : on établit une classification de la société, on invente des communautés, on fabrique des instances représentatives et l'on considère que le fonctionnement naturel de ladite société découle de compromis passés avec ces diverses communautés ainsi encadrées. Cette approche de la vie collective est oppressante et strictement irrecevable.

**D :** C'est pourtant cet encadrement qu'on a voulu récemment étendre aux musulmans en créant le CFCM, (Conseil français du culte

<sup>3</sup> Le Conseil représentatif des institutions juives de France.



Photo Ph. Lazar

*Je suis ravi que mes parents n'aient pas changé de nom...*

musulman) qui certes ne traite formellement que des questions relatives au culte mais dont il est clair qu'on voulait lui faire jouer un rôle plus large de représentation.

**AM :** C'est vrai, mais avec quand même, en l'occurrence, une certaine justification : celle de conférer à la religion musulmane des conditions d'exercice équivalentes à celui des trois autres grandes confessions : catholique, protestante et juive. Ces trois religions sont des « entreprises » qui, au moment des lois de séparation, ont hérité – si vous me permettez de recourir à un langage délibérément marxistoprovocant – d'un *appareil de production* : les églises, temples et autres synagogues. Ce qui n'est évidemment pas le cas pour la religion musulmane et ce qui crée une inégalité difficilement supportable. Une suspension temporaire de la loi de 1905 vis-à-vis de la religion musulmane me semblerait dès lors concevable, pour ne pas dire souhaitable.

**D :** Ne suffirait-il pas de favoriser la création de fondations pour financer la construction de mosquées ?

**AM :** Elles seraient alors inévitablement alimentées de façon opaque par des donateurs étrangers appartenant à des pays prosélytes... Moi, je ne souhaite pas que la formation de nos imams soit à tout jamais contrôlée par l'Arabie saoudite. Il vaut mieux traiter le problème de front et créer de façon volontariste des conditions permettant aux musulmans pratiquants – sans doute plus nombreux aujourd'hui que les catholiques allant régulièrement à la messe – de disposer de lieux décents de culte. Ce n'est en fait l'affaire que d'une décennie.

**D :** Et si l'État construisait des bâtiments lui appartenant (comme les églises) et les mettait à disposition des cultes lui en faisant la demande (de même qu'il « prête » les églises et autres temples aux acteurs des trois cultes que vous évoquez) ? Mais revenons plutôt, si vous le voulez bien, au fait juif. Les gens comme nous sont, au moins au niveau de l'expression publique, largement minoritaires. L'interrogation qui est la nôtre – en quoi sommes-nous, nous aussi, porteurs d'un héritage et, d'une certaine façon, de la responsabilité de contribuer à sa transmission ? – ne nous renvoie-t-elle pas à la nécessité pour notre pays de faire leur place à ce que vous appelez, suivant Braudel, les éléments de « l'histoire lente » des nations ?

### Une identité juive éclatée

**AM :** Il y a chez nous trois formes reconnues d'identité juive, et le problème est celui des Juifs qui ne se reconnaissent dans aucune des trois !

La première est ce qui tourne autour de la religion et d'un minimum de traditions d'origine religieuse. La deuxième est le détour qui passe par l'identification avec Israël et la troisième ce qu'on pourrait appeler la descendance de la Shoah. Pour les autres Juifs, je ne vois en fin de compte d'autre définition vraiment crédible que sartrienne. Mais je reconnais volontiers que c'est là une réponse un peu courte ! Disons que, tout en écartant les trois ancrages précédents et en étant juif, je ne sais pas trop ce que c'est que de l'être...

**D :** Vous dites cependant vous-même ressentir une *vibration* en tant que juif – je reprends là une expression que vous employez dans l'un de vos livres – qui ne vous renvoie pas seulement au regard (hostile) de l'autre mais bien à votre filiation, non ?

**AM :** Mais je n'ai hérité en rien d'une formation juive classique, même parcellaire ! Je suis simplement ravi que mes parents n'aient pas changé de nom – c'eût été une sorte de trahison. J'ai des amis qui sont à peu près dans le même cas que moi mais dont le nom a été ripoliné par leurs géniteurs : dès lors, ils ne sont même plus juifs au sens sartrien ! Un nom juif vous donne une étiquette juive et vous êtes donc tout naturellement conduit à assumer cet héritage. Moi je n'assume pas le judaïsme, mais j'assume mon nom.

**D :** Cela ne signifie-t-il pas que vous assumez votre filiation ?

**AM :** Si vous voulez, mais elle n'est pas porteuse en soi d'une culture.

**D** : Cela dépend du sens que l'on donne au mot culture. En ce qui vous concerne, n'est-ce pas simplement de reconnaître le fait que vos parents étaient juifs, que vous n'avez aucune raison de le dissimuler ou de le refuser, et que votre nom (bien que prononcé à la française) le révèle ?

**AM** : Je suis d'accord : porter un nom, c'est une manière d'être juif. Mais pour moi sans pour autant que je véhicule quoi que ce soit d'autre que cette réalité factuelle !

### De l'individu à la collectivité

**D** : Avec le repère qu'est le nom de famille, on est au cœur de la relation à l'autre. Pour en traiter, je préfère pour ma part à l'approche de Sartre (qui m'intéresse et qui a incontestablement joué un rôle historique majeur) celle d'un Jean-Pierre Vernant : *On se construit par le contact, le commerce, l'échange avec l'autre*<sup>4</sup>, sans doute parce qu'elle évoque un regard réciproque et positif au lieu qu'il soit unilatéral et négatif. Cela dit, je m'interroge, plus généralement, sur les finalités de notre organisation politique et sociale : peut-elle être purement socio-économique et ignorer la diversité des dimensions culturelles collectives qui, au-delà des filiations et appartenances individuelles, structurent une nation ?

**AM** : Ce que vous dites là, c'est de la dynamite, et la politique moderne n'est guère encline à manier de tels explosifs ! Je serais, quant à

moi, très précautionneux à ce sujet, et je comprends que les politiques le soient. Au demeurant, si je regarde les religions en tant qu'athée et si je pars du fait qu'elles sont des sciences de la consolation, celle qui a la part de marché la plus légitime est la religion catholique, c'est la seule qui échange des conduites contre de l'espoir. Le protestantisme et le judaïsme sont au contraire épouvantables de ce point de vue ! Et ce jugement sévère que je porte en particulier sur la religion juive – tout en étant juif – montre à quel point mon héritage juif est limité !

**D** : Pas nécessairement, sauf si vous faites jouer à la religion un rôle privilégié dans cet héritage – ce qui serait, pour vous comme pour moi, passablement artificiel. Je me place, moi, d'un point de vue à la fois culturel et politique, en aucune manière culturel. Et avec, en arrière plan, la quête d'un projet politique et culturel qui soit réellement mobilisateur : je crois que nous en avons aujourd'hui le plus grand besoin. C'est ce que nous avons cherché à expliciter dans notre récent ouvrage collégial *Valeurs, cultures et politique*<sup>5</sup>.

**AM** : Mais il existe bien d'autres modèles de projets mobilisateurs. Prenez le cas, par exemple, de l'Espagne : « Je transforme mon retard en avantage, je cours plus vite que les autres vers la modernité, je bénéficie d'une chance historique : un demi-milliard d'individus parlent ma langue dans le monde. Et

avec tout cela le pays arriéré auquel j'appartenais devient une vraie puissance mondiale ». Les Allemands ont eu, eux aussi, au moins pendant très longtemps, un projet très mobilisateur : « J'aspire à la banalisation ». Savez-vous, incidemment, que ce pays est le plus prisé des migrants israéliens ? Belle revanche historique ! Et les Anglais de même : « J'ai subi, en tant que puissance impériale, des humiliations intenses que je n'accepte plus ». La France est, quant à elle, un pays dont le confort profond est un obstacle majeur à l'élaboration d'un projet réellement mobilisateur.

**D** : Vous ne croyez donc pas à sa possible émergence ?

**AM** : Si, quand même ! Car la phase d'humiliation que nous subissons actuellement me semble paradoxalement de bon aloi. Notre projet mobilisateur, un peu comme ce fut le cas pour les Anglais, sera de nous rebeller, ensemble, contre les humiliations sévères subies.

**D** : Et cela en relation directe avec la construction européenne ?

**AM** : Évidemment ! Pour la France il n'est d'autre source de mobilisation possible que l'idée européenne. On en revient toujours à la phrase de de Gaulle : *L'Europe est le levier d'Archimède de la France*. La première étape d'un projet mobilisateur serait de redevenir un acteur structurant de l'Europe, ce que nous ne sommes plus aujourd'hui. Mal gouvernée comme elle l'est et avec l'humiliation du référendum, la France est aux abonnés absents de l'Europe. « Je

<sup>4</sup> *La traversée des frontières*, Le Seuil, Paris, 2004, p. 180.

<sup>5</sup> *Valeurs, cultures et politique*, supplément au n° 37 de *Diasporiques*, éditions du Cercle Gaston-Crémieux, Paris, mars 2006, 168 pages, 14 euros.



deviens dynamique, actif, tonique et leader en Europe », voilà le thème à développer si nous voulons aller de l'avant !

**D :** Mais tel est bien le cas dans un certain nombre de domaines technologiques : Ariane, Airbus, le TGV, l'industrie nucléaire, le viaduc de Millau...

**AM :** Certes. Mais ce n'est pas là un message politique. Or la France est avant tout un pays politique, le discours politique y est plus important qu'ailleurs. Nous vivons en monarchie politique et la situation de dépression collective que nous connaissons actuellement est liée à la faiblesse du monarque : quand le monarque est faible, son discours est peu crédible et le facteur d'agrégation politique essentiel que pourrait être ce discours fait gravement défaut. Mais cela ne va pas durer éternellement ! Les monarques sont éphémères...

**D :** Les monarques, oui, mais la monarchie un peu moins, et c'est bien là l'une des faiblesses de notre pays que de devoir subir au long cours un tel régime !

**AM :** Quand on croit aux sociétés civiles actives, on ne peut en effet considérer les institutions françaises que comme une calamité. Mais une fois qu'on a dit cela, il faut se demander ce qui est modifiable et ce qui ne l'est pas. La calamité première, chez nous, est l'élection du Président de la République au suffrage universel, mais elle est strictement non modifiable. Il faut donc tenter de mettre en place le maximum de contre-pouvoirs pour que la monarchie

absolue devienne tempérée. On ne peut malheureusement pas rêver d'autre chose aujourd'hui. La seule vraie réforme de fond peut-être concevable serait de transférer le droit de dissolution au Premier ministre, donc d'adopter un système constitutionnel proche de celui des Autrichiens, des Finlandais ou des Portugais. Mais, selon toute vraisemblance, notre demi-siècle de culture gaulliste nous l'interdira longtemps encore.

### Une erreur stratégique majeure

**D :** Tout ce que vous dites – y compris les obstacles quasi insurmontables que vous évoquez au sujet d'éventuelles réformes institutionnelles – est-il contradictoire avec l'idée que nous pourrions jouer la carte de l'Europe en montrant qu'à l'heure de la mondialisation sa diversité culturelle n'est pas un obstacle mais plutôt un atout ?

**AM :** Sans doute, mais à condition de prendre conscience que le déclin culturel de la France est un produit de « l'exception culturelle » que nous revendiquons. Notre système a mis tout ce qui touche aux choses de l'esprit à l'abri d'une Ligne Maginot et, ce faisant, nous nous sommes condamnés à ce déclin. Mais, là encore, ce n'est pas demain la veille du jour où l'on va toucher à cette fameuse exception culturelle. Et pourtant les cultures sont et doivent être en compétition – disons plutôt en émulation. Elles ne peuvent vivre et prospérer qu'en acceptant cette confrontation. Dans la vulgate française on confond bien souvent

confrontation et marchandisation. Or on peut évidemment développer l'une sans l'autre !

**D :** On peut entendre votre discours – culturellement parlant – comme un éloge des diasporas. Ce qui personnellement me fait juif, sans qu'en réalité je connaisse à fond quoi que ce soit de la tradition juive, c'est de savoir que cette tradition existe ; que, par filiation, elle est d'une certaine façon mienne sans que j'aie nécessairement à m'en préoccuper à tout instant ; qu'elle inscrit très précisément les Juifs diasporiques dans une confrontation permanente avec d'autres cultures que celle dont ils sont plus spécifiquement porteurs.

**AM :** Je ne sais pas du tout, moi, ce que sera l'identité juive, au sens où vous l'évoquez, dans un siècle !

**D :** Moi non plus, mais ce n'est pas du tout de ce point de vue prospectif que je me place. Je parle du phénomène diasporique en tant que porteur, par nature, des confrontations que vous appelez de vos vœux...

**AM :** Je veux bien mais la force existentielle de la diaspora n'est-elle pas d'abord la résultante des persécutions que les Juifs ont subies ?

**D :** Vous revenez ainsi, délibérément, à une vision purement sartrienne ?

**AM :** Qu'on le veuille ou non, on ne peut complètement y échapper ! ■

Propos recueillis par  
Philippe Lazar



# Les paysans juifs d'Argentine

Jacques Burko

Photo J.-F. Lévy

*Le portique d'arrivée au village de Moisesville*

« Les Mexicains descendent des Aztèques, les Guatémaltèques descendent des Mayas, les Péruviens descendent des Incas et les Argentins descendent des bateaux... Cette plaisanterie locale n'est drôle qu'en apparence : elle indique aussi un état d'esprit – les Argentins veulent que leur pays soit et reste « européen », blanc. Il n'y a guère de descendants d'esclaves noirs ici et on y nie la présence indienne (il faut avouer que les Espagnols avaient sérieusement exterminé les Guaranis). Et quand le touriste s'étonne des visages indiens dans les rues, il s'entend répondre que ce sont des Boliviens ou des Péruviens venus chercher du travail...

Cette sorte de racisme n'a pas été, une fois n'est pas coutume, défavorable aux immigrants juifs du Vieux Continent. Il y eut certes quelques périodes bien troubles, notamment dans les années 20 où les Juifs

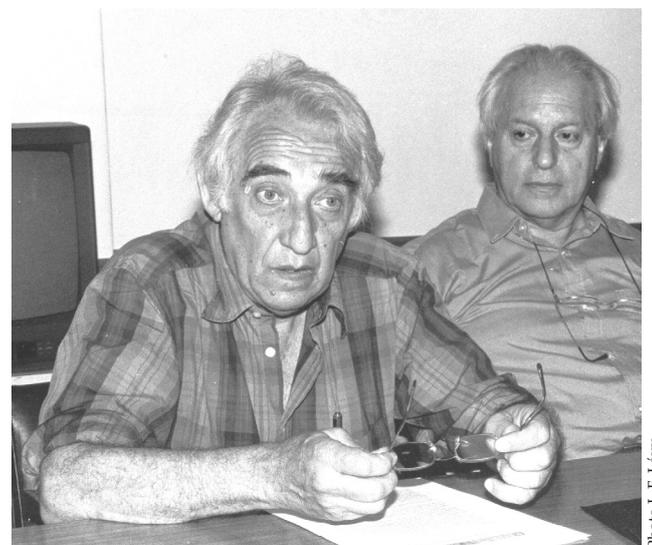
venus de Russie étaient soupçonnés d'être tous des révolutionnaires bolcheviks<sup>1</sup>, ou durant la Seconde Guerre mondiale, où l'accès du pays leur a été pratiquement bloqué. Il y eut aussi l'accueil sans réticence de quelques dizaines de milliers de nazis le lendemain de ce conflit. Puis il y eut les graves (et toujours impunis) attentats contre l'ambassade d'Israël en 1992 et contre le Centre communautaire AMIA en 1994, qui entraînèrent le départ du pays de nombreux Juifs. Mais globalement, au cours des cent cinquante dernières années, l'Argentine fut une terre d'accueil pour de très nombreux immigrants juifs venus soit d'Europe Centrale, soit de l'Empire Ottoman, de Turquie, de Syrie, d'Égypte... Aujourd'hui, les deux communautés – l'ashkénaze (85 %) et la sépharade (15 %) – sont bien présentes. Et, malgré une émigration considérable (dont la dernière vague, lors de la crise économique récente, a emporté vers l'Espagne et vers les États-Unis une partie notable de la population juive), l'Argentine, après avoir compté près de 500 000 Juifs dans les années 60, en compte encore quelque 300 000, ce qui en fait le deuxième centre juif du Nouveau Monde,

après les États-Unis. En réalité, ces estimations ne peuvent être qu'approximatives, pour les mêmes raisons que le sont les décomptes des Juifs de France.

La majeure partie de cette population (250 000 personnes environ) est concentrée dans l'immense capitale, Buenos Aires, qui par ailleurs regroupe le tiers des habitants du pays. Mais ce qui fait l'originalité historique de l'Argentine (et l'intérêt du voyage que vient d'y faire un groupe de Juifs laïques français), c'est l'implantation de nombreuses colonies agricoles juives dans la pampa, à des centaines de kilomètres

**Un groupe d'une vingtaine de Juifs laïques dont plusieurs membres du Cercle Gaston-Crémieux vient de faire un voyage d'études en Argentine à l'initiative d'André Kosmicki et Lloïca Czackis, tous deux lecteurs fidèles de *Diasporiques*. Voici les premières impressions de voyage qu'a bien voulu nous livrer Jacques Burko.**

<sup>1</sup> En vérité, il y avait parmi les Juifs venus de Russie beaucoup de bundistes, d'anarchistes et de communistes, mais ils étaient bien plus occupés à combattre les sionistes au sein de leur propre communauté qu'à fomentier la révolution mondiale. Ce qui n'a pas empêché un début de pogrom...



*Jorge Godenberg, auteur de théâtre (au Yivo de Buenos-Aires)*

Photo J.-F. Lévy



Photo J.-F. Lévy



Notre guide dans la colonie de Villa Dominguez

de la capitale, à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècles. Aventure passionnante, insuffisamment connue ; pour cette raison j'ai choisi, dans la bigarrure d'impressions de ce voyage, de privilégier cet épisode – au détriment d'autres, comme l'histoire de la puissante mafia de proxénètes juifs de Buenos Aires. Ce sera pour une prochaine chronique.

Les immenses étendues de terre fertile et plate qui constituent la plaine alluvionnaire de la pampa semblaient faites pour une colonisation agricole. On y trouvait de rares gauchos, hommes libres, créoles descendants des conquérants espagnols, qui s'occupaient essentiellement des troupeaux de vaches paissant en liberté dans ces prairies naturelles. En fait, le pays était vide et propre aux labours – activité que négligeaient pourtant les descendants des conquérants espagnols. Alors, dès 1810, des colons, italiens notamment, s'y installèrent.



D.R.

Moïsesville : sur les portes de la bibliothèque Baron de Hirsch

### Des « gauchos juifs »

La colonisation juive de cette plaine a été essentiellement

l'œuvre d'un philanthrope : le baron Maurice de Hirsch (1831-1896). Né en Bavière, petit-fils d'un banquier juif anobli par le roi, ce fut un redoutable spécialiste de la finance et des chemins de fer. Peu doué pour les études, il l'était en contrepartie pour les affaires. Véritable cosmopolite, il vécut successivement à Vienne, en Belgique, à Paris... Son immense fortune (estimée à cent millions de dollars en 1890) avait pour héritier son fils Lucien. Mais la tuberculose, maladie fatale à l'époque, emporta le jeune homme. Le baron et sa femme Clara, qui avaient déjà une importante activité philanthropique, s'y consacrèrent à plein après ce malheur. Le baron aurait dit : « Mon fils est mort, mais j'ai un héritier... L'humanité héritera de ma fortune ».

Et tout d'abord, les millions de Juifs russes. La vague de pogroms dans la « zone de résidence » tsariste au cours des années 1880 en incita un grand nombre à l'émigration. Vers l'Amérique du Nord surtout, mais aussi celle du Sud – le Brésil, l'Argentine. Un premier bateau, le « Weser », partit en 1889 de Brême pour Buenos Aires avec 870 Juifs de Kamenetsk-Podolsk<sup>2</sup> à son bord. Ils s'étaient organisés, avaient payé leur passage et croyaient avoir acheté des terres en Argentine. Mais ils furent grugés par le vendeur, Pedro Palacios, et, une fois sur place, se trouvèrent en grande détresse au milieu d'une plaine vide, exposés à la faim et au typhus. De Hirsch, alerté, vint à leur secours et les aida à fonder

la première colonie juive d'Argentine : Moïsesville.

Le baron refusait le sionisme de Théodore Herzl ; pour lui, la Palestine était déjà occupée par les Arabes et il valait mieux chercher ailleurs. Une fois son attention attirée par l'Argentine, après l'épisode de Moïsesville, il s'y consacra à plein. Une société fut créée en 1891, la « Jewish Colonisation Association » (JCA), destinée à libérer les Juifs des *shtetlekh*<sup>3</sup> et à les « régénérer » par le travail agricole. La JCA s'intéressait avant tout au Nouveau Monde : les États-Unis et le Canada<sup>4</sup>, où quelques colonies furent établies. Mais, c'est l'Argentine qui devint la véritable « terre promise ».

La JCA acheta des centaines de milliers d'hectares (plus de 600 000 ha au total) que devaient mettre en valeur les colons juifs qui, souvent, n'avaient au départ guère de notions d'agriculture. Le principe était simple : la JCA « importait » les colons, qui devaient être dans la force de l'âge, afin de pouvoir affronter les difficultés d'installation et d'acclimatation, et pères de famille, pour assurer la continuité de l'exploitation familiale. La JCA établissait au voisinage des stations de chemin de fer de petits centres urbains où se concentraient les services généraux indispensables et autour desquels essaimaient des hameaux de vingt-cinq familles environ, bâtis selon un ancien modèle ukrainien, chaque maisonnée disposant d'un jardin et d'un terrain de

<sup>4</sup> Il existe encore dans l'Ouest canadien, dans le Saskatchewan, une colonie agricole juive, quasi-abandonnée, que gardent deux descendants des premiers colons.

<sup>2</sup> Ville de Biélorussie où les Juifs étaient nombreux.

<sup>3</sup> Bourgs juifs d'Europe Centrale.

vingt-cinq ou cinquante hectares. Il n'était pas question de collectivisme ; ni kibboutz ni kolkhoze n'étaient à l'ordre du jour. En revanche, des coopératives agricoles sont apparues rapidement. Les colons devaient, en une dizaine d'années, rembourser les sommes avancées par la JCA. Ils devenaient alors propriétaires de leur exploitation. L'argent récupéré servait à financer de nouvelles implantations (cet accès différé à la propriété empêchait aussi les nouveaux colons de revendre trop vite leur terre pour partir vers la ville...). L'implantation systématique des colonies sur des lignes de chemin de fer permettait leur approvisionnement et l'évacuation de leur production.

Le rêve du baron était de transplanter jusqu'à cent mille Juifs russes par an. Dans ses négociations avec le gouvernement tsariste, il avait promis de faire émigrer en vingt-cinq ans jusqu'à trois millions de Juifs russes... Mais la JCA resta bien en deçà de cet objectif : il n'y eut au total jamais plus de quarante mille colons juifs en Argentine – nombre au demeurant honorable. Cet échec relatif eut de multiples causes. Le baron, qui avait déjà dû revoir ses ambitions à la baisse, mourut brusquement, juste avant un voyage qu'il s'appropriait à faire dans « ses » colonies. Sa femme Clara, qui avait repris le flambeau, le suivit trois ans plus tard. Les inspirateurs disparurent, ne resta que l'institution bureaucratique.

Les villages, outre l'inexpérience de leurs premiers habitants, durent affronter des calamités imparables : des

sécheresses imprévisibles et des invasions de sauterelles ravageuses quasi-annuelles. Face à ces difficultés, la JCA fit montre d'une rigidité maldroite qui provoqua des manifestations sur la voie publique contre « l'esclavage moderne » instauré par les lointains administrateurs, et finit par inciter plusieurs colons à quitter ses établissements pour s'établir librement dans le voisinage ou pour rejoindre d'autres villages, parfois lointains<sup>5</sup>.

Ce qui frappe quand on se promène aujourd'hui dans les colonies, c'est l'importance du tissu social et culturel que les immigrés développèrent rapidement, quelle que fût leur pauvreté initiale. Moisesville, Villa Clara, Villa Dominguez, Basavilbaso<sup>6</sup> : partout une synagogue et un cimetière, mais aussi une bibliothèque, une école, un centre culturel, un théâtre... Et, peu à peu, des coopératives, quelques industries (minoteries, cuir...), une banque coopérative, au moins un hôpital. Malgré de très grandes difficultés, les immigrés surent créer une véritable vie juive dans la pampa ; de ce point de vue les idées de Maurice de Hirsch sur la « régénération » agricole des Juifs du *shtetl* furent réalisées.

Le symbole de cette intégration juive dans un milieu totalement nouveau et difficile est le « gauchojuf » – l'image d'un cavalier juif en costume créole, culotte bouffante et un grand coutelas à la

<sup>5</sup> En 1964, il y avait 237 familles de paysans juifs en dehors des colonies de la JCA.

<sup>6</sup> Ce village s'appelait au moment de sa fondation « Lucienville », en l'honneur du fils du baron de Hirsch.

ceinture. Si la cohabitation entre les colons et les véritables gauchos créoles connut des difficultés voire des drames, elle fut dans l'ensemble paisible sur la durée, bien qu'il y eut quelques assassinats (notamment le père de l'écrivain Guershounoff, auteur des *Gauchos juifs*, fut tué par un créole). Mais ce n'était pas de l'antisémitisme – des incidents similaires avaient lieu dans des colonies établies par d'autres immigrants. Il s'agissait parfois de conflits entre agriculteurs qui clôturaient leurs champs et les éleveurs qui voulaient une pampa libre, sans mentionner la violence naturelle des gauchos, êtres souvent frustrés et prompts à la violence.



La synagogue Baron de Hirsch à Moisesville

Photo J.-F. Lévy



### Le déclin et ses causes

La colonisation connut un maximum à la fin des années 30 (avec l'arrivée d'un nouveau groupe : les Juifs allemands fuyant le nazisme), ensuite le nombre de fermiers juifs alla en diminuant. Le courant d'immigrés vers les colonies se tarit, d'abord du fait du conflit mondial, et aussi parce que les Juifs d'Europe préfèrent d'autres destinations. Ceux qui venaient en Argentine s'établissaient plutôt dans les villes. Les colonies juives avaient par ailleurs une tendance naturelle à perdre des habitants. La vie de paysan était rude et certains vendaient leur terre pour aller tenter leur chance en ville. Le nombre d'enfants par famille diminua avec le progrès : on passa d'une moyenne de six ou huit enfants à trois ou quatre. Et puis, les enfants et les petits-enfants des colons juifs partirent faire leurs

études à l'Université, et peu nombreux furent les retours. Ce phénomène d'exode rural ne fut pas spécifique de la population juive, mais elle en fut affectée plus que les autres, car la tendance traditionnelle juive à pousser l'éducation des enfants favorisait indirectement cette migration.

La nature même des activités agricoles se modifia avec le temps : la taille moyenne des exploitations alla en augmentant, les terres changèrent de main et de destination, selon les tendances du marché. Certains colons rachetèrent les terres des autres, créant des exploitations qui atteignaient et dépassaient les mille hectares, pour pratiquer soit la culture soit l'élevage de bovins pour le lait ou pour la viande. Ensembles plus vastes et moins nombreux, mécanisation du travail agricole – d'année en année il restait

reste aussi dans ces campagnes quelques Juifs non-agriculteurs, actifs dans le domaine des services.

Vint s'ajouter l'émigration ; le mouvement des foules s'inversa. La création de l'État d'Israël fit traverser l'océan à quelques milliers de personnes. Cependant, malgré l'enthousiasme des Juifs argentins pour le nouvel État, les *olim*<sup>7</sup> ne furent pas très nombreux. Mais l'intensification de l'antisémitisme local, avec le paroxysme marqué par des attentats à la bombe contre deux sites symboliques juifs, entraîna le départ de plusieurs milliers de personnes. Des personnalités juives nées dans la pampa partirent chercher la gloire dans le vaste monde. Plusieurs atteignirent une renommée mondiale. Je sais désormais que Joseph Kessel est originaire de la province d'Entre Rios et Daniel Barenboïm de celle de Buenos Aires... En 1962 il n'y avait plus que 6 000 Juifs dans les colonies, alors que le nombre de non-juifs, lui, y dépassait les dix mille. Le mouvement s'accéléra et, aujourd'hui, les Juifs ne représentent qu'une faible minorité dans les villages qu'ils avaient naguère créés. Dès les années 20 d'ailleurs la JCA dut se résoudre à céder des terrains pour permettre la construction d'églises pour cette nouvelle population.

Vinrent les années de dictature. Les institutions juives eurent une attitude pour le moins conciliante envers le régime, mais la jeunesse juive s'engagea vigoureusement contre celui-ci. Parmi les « disparus » de cette période, dix pour cent étaient

<sup>7</sup> Nouveaux immigrants en Israël.



Photo J.-F. Lévy

Le théâtre Kadimah de Moisésville (1929)

des Juifs, alors que ceux-ci ne représentaient que un ou deux pour cent de la population. Beaucoup de jeunes émigrèrent alors pour fuir les persécutions.

Et enfin, il y eut la récente et brutale crise économique, qui frappa particulièrement les classes moyennes – les Juifs argentins appartenaient pour beaucoup à cette catégorie. Ils partirent vers les États-Unis, vers le Mexique, vers l'Espagne. Bien entendu, la majeure partie de ces émigrés venaient des villes, mais le phénomène atteignit aussi la campagne, accusant l'exode rural juif.

Globalement, pour toutes ces raisons, la population juive d'Argentine a perdu depuis cinquante ans entre le tiers et la moitié de ses membres.

### Et demain ?

Le visiteur qui arrive en 2006 dans les colonies juives n'a pas l'impression de visiter des ruines antiques : tout est encore vivant. Dans tous les villages l'accueil est chaleureux, on est reçu par des Juifs dont beaucoup parlent ou comprennent le yiddish. Au sentiment d'exotisme se mêle l'émotion. Retrouver « sa maison mythique » au milieu de la pampa est très touchant.

Et, en même temps, il est visible que la fin de ce judaïsme-là est proche. Dans les bibliothèques, les livres juifs ne sont plus demandés ; faute de lecteurs, ils sont relégués dans des armoires fermées pour toujours. S'il en va de même pour les livres en russe, en polonais ou en allemand, ce n'est pas la même chose. Le théâtre de Moïsesville, qui étonne par

sa taille et son état de conservation, fonctionne toujours – mais dans sa troupe d'amateurs il ne reste plus qu'un seul Juif et les pièces qu'on y joue sont en espagnol. Les musées remplacent partout des institutions juives. Dans ces musées est déposée d'ailleurs aussi bien la mémoire juive que celle des autres communautés venues progressivement grossir la population locale. Le *Yiddishland* des six provinces argentines se fond dans l'ensemble de la nation (et les Argentins sont très nationalistes, comme toutes les nations jeunes et composites).

Ce serait bien, si le particularisme diasporique juif, celui qui enrichit la conscience des individus et leur permet de se retrouver dans le monde, était préservé. Malheureusement, il n'en est pas ainsi. Les descendants des colons abandonnent la culture yiddish de leurs ancêtres. Au fur et à mesure qu'a diminué la population juive, les écoles yiddish ont fermé – c'était logique et inévitable. Mais là où cette population est restée suffisante pour leur maintien, le yiddish fut systématiquement remplacé par l'hébreu. Les Juifs des *shtetlekh* argentins ne renient pas leur appartenance, mais ils ont troqué leur diasporisme contre une nouvelle identité : le sionisme. La centralité de l'État d'Israël est devenue la référence juive dans ce pays.

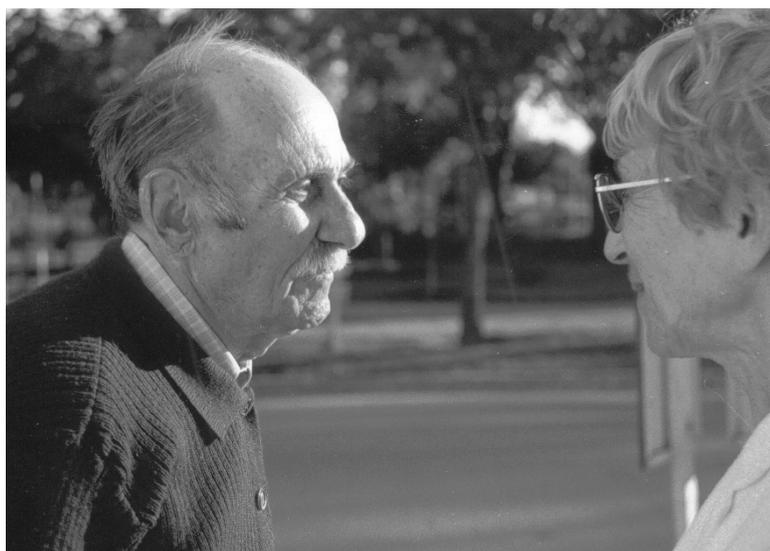


Photo J.-F. Lévy

Grande conversation... en yiddish !

Cette constatation ne vaut pas seulement pour les anciennes colonies agricoles, mais aussi pour les institutions juives officielles de Buenos Aires. Ainsi, le *Yivo*, le grand institut de recherches culturelles yiddish, qui fut créé à Buenos Aires en 1929 et qui fut à l'époque un des trois centres du *Yivo* dans le monde (avec ceux de Vilna et de New York) végète dans un bâtiment obsolète et poussiéreux : le yiddish n'intéresse pas les institutions centrales juives du pays. Lesquelles ne se soucient guère des anciens villages juifs : aucune subvention ne vient aider ni ce qui reste de la vie juive, ni la conservation du patrimoine juif des provinces.

Aussi, dans le petit groupe de visiteurs français, nombreux furent ceux qui, au-delà du plaisir de découvrir cette très riche histoire des paysans juifs d'Argentine et du bonheur de voir leurs étonnantes réalisations, ressentirent un peu d'amertume et de tristesse à voir se perdre une identité. ■



## Il y a cent ans : la réhabilitation de Dreyfus L'apport méconnu des libertaires

Jean-Marc Izrine

Jean-Marc Izrine est l'auteur du livre *Les libertaires dans l'Affaire Dreyfus*, Éditions Alternative libertaire/Le Coquelicot, Toulouse, 2004, 128 pages.

Le 12 juillet 1906, Alfred Dreyfus était lavé de tout soupçon d'espionnage au profit de l'Allemagne. Il était officiellement réhabilité et réintégré au sein de l'armée française le lendemain. De nombreux historiens et commentateurs ont rappelé ces faits à l'occasion du centenaire de ces événements. Rendant hommage au courage politique d'hommes publics tels que Zola, Clemenceau ou Jaurès, ils restent cependant amnésiques sur l'engagement décisif du mouvement libertaire pour une justice égale pour tous, y compris pour un fils de la bourgeoisie juive et de surcroît militaire, ou bien en minimisent l'importance lorsqu'ils l'évoquent.

Les anarchistes ne vivaient pas cette époque hors du temps. Il y avait avant l'Affaire Dreyfus une pensée antisémite vigoureuse à l'intérieur des mouvements socialistes, due à plusieurs facteurs : une méconnaissance du judaïsme doublée d'une vision négative du Juif vivant en Occident ; une critique sans retenue de la religion hébraïque sous couvert d'anticléricalisme ; une dénonciation sans nuance du « capital juif » sous prétexte d'anticapitalisme. Le mouvement libertaire a lui-même participé de cette représentation et certaines de ses figures emblématiques ont tenu des propos odieux sur ce sujet, comme Proudhon, le personnage le plus souvent cité. Pourtant l'antiracisme est inhérent à la pensée libertaire. On peut lire en 1884, dans *L'Affamé* : « l'affamé est tout être humain, quelque langue qu'il parle, quelque couleur qu'il ait et qui souffre de l'iniquité des lois et des politiques régissant la société actuelle... »

Lors des années 1890, on constate au cours de grèves ou de manifestations publiques des liens entre les libertaires et des courants de la droite nationaliste et antisémite. Les années suivantes annoncent une rupture progressive et sans retour d'avec la droite antisémite. Dès 1895, le clivage devient réel. Lors de l'Affaire Dreyfus, les libertaires s'opposent définitivement à la droite. Le *Père Peinard* accuse dans son numéro du 23 janvier 1898 : « le vieil antigouvernemental qu'est

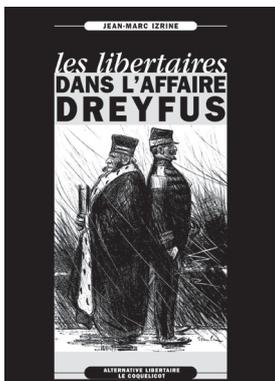
Rochefort prend ses tuyaux au Ministère de la Guerre, emboîte le pas à tous les chieurs d'encre fondsecretiers et voisine convenablement avec Drumont ». Sébastien Faure dans l'article « Agissons » du *Libertaire* du 26 juin 1898 écrit : « Désor-

« En fait, l'anarchiste est le successeur de Rothschild et, sinon son légataire universel, du moins son héritier présomptif. Il procède du même principe que les Juifs, en ce sens qu'il supprime de son entendement tous les scrupules qui retenaient les hommes d'autrefois. Il se met en dehors des principes et des conventions qui liaient jadis les hommes entre eux et constituaient le pacte social. »

Édouard Drumont, *La fin d'un monde*, Paris, Nouvelle librairie parisienne, 1889, Albert Savine.

mais nous sommes nombreux à mener campagne contre cette double et périlleuse hypocrisie : le Nationalisme et l'Antisémitisme se fondant en une même formule : la France aux Français ! »

Certes, le Capitaine Dreyfus représente tout ce que les anarchistes haïssent : l'armée, symbole de la répression ouvrière, la bourgeoisie, exploiteuse du prolétariat. De surcroît, à part l'intellectuel juif et anarchiste Bernard Lazare, il y a, parmi les premiers dreyfusards, des parlementaires n'ayant pas hésité à voter en 1893 et 1894 les lois anti-anarchistes – les « lois scélérates » – qui ont criminalisé tout le mouvement. Prendre fait et cause pour Dreyfus ne fut donc pas facile. Cependant le courant libertaire a largement su concevoir que Dreyfus, quoique militaire et bourgeois, pouvait être innocent des crimes dont on l'accusait.



## La nature du mouvement libertaire

Les libertaires constitués en réseaux fonctionnaient en groupes plus ou moins informels. Le lien se faisait par la presse et par le déplacement d'orateurs qui tenaient de nombreuses conférences et nouaient de solides amitiés. Ils étaient particulièrement influents dans le milieu culturel. Les écrivains Octave Mirbeau ou Stéphane Mallarmé, les caricaturistes Steinlen ou Félix Vallotton, les peintres néo-impressionnistes Paul Signac ou Maximilien Luce s'inspiraient de cette idéologie. Le petit peuple ouvrier soutenait aussi le mouvement.

Lorsque l'Affaire éclate, en 1894, leurs préoccupations sont tout autres. Les questions sociales accaparent l'ensemble de leur discours. Une répression impitoyable les touche à la suite des attentats perpétrés par Ravachol, Henry ou Caserio et l'assassinat du Président de la République Sadi Carnot. Bon nombre de militants sont contraints à l'exil. Pour ceux qui ne croupissent pas dans les bagnes, la surveillance policière est permanente. Dans ces conditions, leur maturation sera lente. Ils considèrent alors cette affaire comme une péripétie de plus sur la liste déjà longue des scandales de la République dont le plus connu est celui de Panama. Ils n'ont pas encore établi le lien entre l'injustice commise envers Dreyfus et celle qui vise les bagnards anarchistes.

La presse libertaire reste quasiment muette durant les quatre premières années. En 1896, lors de la parution de son livre *Une erreur judiciaire*, les arguments de Lazare ont très peu d'échos. Fin 1897, des prémices de réflexion commencent à poindre, parfois contradictoires. Les relations étroites que Lazare entretient avec les figures du mouvement seront déterminantes. Les premiers à s'engager sont les amis du journal *Le Libertaire*. Ceux-ci vont faire un travail de propagande remarquable aussi bien à Paris qu'en

« L'extraordinaire maigreur de tout son corps, son aspect maladif, donnaient l'impression pénible que l'homme qui souffrait dans ce tombeau n'avait plus que peu de temps à vivre. L'abattement moral paraissait chez lui au moins égal à l'affaissement physique. Du haut de mon échelle, je m'évertuais à lui faire des signes d'intelligence, qu'il ne semblait ou ne voulait pas comprendre. »

Auguste Liard-Courtois, *Souvenirs du bagne*, Charpentier-Fasquelle, 1903, p. 396. Réédité par les éditions Les Passés Simples, Toulouse.

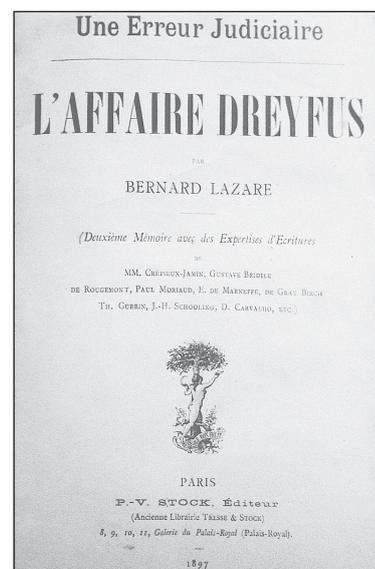
province où ils donnent des conférences pour prendre le pouls du mouvement. Leur soutien à Zola est total. *Le Libertaire* titre, le 4 septembre 1898, « Dreyfus est innocent ».

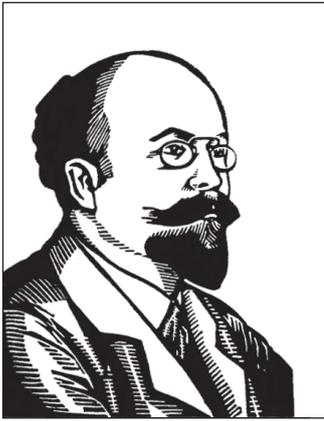
Dès lors, leur activisme est sans faille : ils occupent et interdisent l'espace public aux milices antisémites, perturbent leurs meetings tandis que les principaux orateurs parcourent infatigablement l'hexagone pour tenir les réunions publiques. Ils protègent les témoins de Dreyfus, collent les affiches. Charles Péguy disait qu'ils furent les seuls en ordre de bataille, ce qui n'est pas complètement exact : les allemanistes<sup>1</sup>, autre courant de l'extrême gauche socialiste, furent leurs compagnons de route et ils constituèrent ensemble, au plus fort de la rumeur de coups d'État, le Comité de coalition révolutionnaire. Ainsi, le 17 janvier 1898, une centaine d'anarchistes accompagnés des allemanistes mettent en déroute un meeting de plusieurs milliers de personnes organisé par la Ligue Antisémitique à Paris. Cette victoire signale le début de la réappropriation de la rue par les Dreyfusards. Elle marque les esprits dans les milieux populaires en plaçant clairement l'antisémitisme à droite sur l'échiquier politique.

## Initiateur du mouvement, Bernard Lazare, entre judéité et anarchisme

C'est un Juif, de surcroît anarchiste, Bernard Lazare, qui est le premier défenseur de Dreyfus. « Je veux la justice pour tous ! », disait-il, « même pour un Juif ! ». Tout en restant indépendant, il se réclame de l'idéal libertaire, fréquente les personnalités du mouvement. Il publie en 1894, *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes* et va jusqu'à se battre en duel avec le chef de file antisémite, Edouard Drumont. C'est cette renommée qui va inciter la famille Dreyfus à faire appel à lui. Convaincu de l'innocence du capitaine, Bernard Lazare entame un travail de fourmi, frappant infatigablement à toutes les portes progressistes (intellectuels, socialistes, anarchistes).

<sup>1</sup> Du nom de Jean Allemane, 1843-1935.





D.R.

Bernard Lazare

### Les trois positionnements libertaires

L'attitude des libertaires est illustrée par trois principales personnalités du mouvement. Sébastien Faure est le premier à s'engager, dès l'appel de Zola, aux côtés de ses amis du *Libertaire*. Il sera un infatigable orateur ainsi qu'un propagandiste et polémiste exceptionnel, soutenu par un important réseau d'amitiés en province. Conscient des limites du *Libertaire*, il sera l'artisan de la création du *Journal du peuple*. Émile Pouget, fondateur du *Père Peinard*, s'engage à mi-parcours. Dès septembre 1898, il est convaincu de l'innocence de Dreyfus. En avril 1899, il dissout le *Père Peinard* pour se consacrer au *Journal du Peuple*. Jean Grave, directeur des *Temps nouveaux*, représente l'intransigeance anarchiste. Au nom de son idéal, il ne prend pas parti sur le terrain, refusant les alliances qu'il considère contre nature. Cependant, Jean Grave admire Zola et *Les Temps Nouveaux* dénoncent clairement, à plusieurs reprises, l'antisémitisme.

### Pourquoi le mouvement libertaire est-il quasiment absent dans l'historiographie officielle ?

C'est bien parce qu'ils n'étaient pas prisonniers des démarches politiciennes et électoralistes que les libertaires s'engagèrent auprès des dreyfusards bien avant le parti socialiste de Jules Guesde. Il ne s'agit pas ici de nier les dérives antisémites qui se produisirent et qui persistent de façon résiduelle dans certains milieux libertaires. Mais il y a une grande différence entre l'analyse précise de ces dérives et une critique globale faite pour ternir un mouvement politique dérangeant. Comme le disait Jean Grave : « Il n'existe pas d'espace possible pour les thèses antisémites dans l'éthique libertaire ». On ne peut que regretter que la plupart des historiens ne se penchent sur les anarchistes de cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle qu'au travers des attentats et qu'ils oublient entre autres leurs initiatives en faveur de Dreyfus. Cet « oubli » arrangerait-il les courants politiques dominants ? ■

## Mots croisés Philippe Lazar

L'abondance des matières a failli nous contraindre à vous priver une fois encore de vos chers mots croisés. Et puis nous nous sommes dit que nous pourrions tout simplement économiser la surface de la grille en vous proposant d'en dessiner une vous-mêmes : une grille blanche de 11 cases sur 11, où vous aurez à insérer les 19 cases noires qui y figurent virtuellement... Pour que ce ne ce soit quand même pas trop dur, on a mis entre parenthèses le nombre de lettres des mots à trouver quand il dépasse 2. Sympa, non ? Mais on ne vous dit quand même pas bien sûr où sont placés les mots sur une ligne ou dans une colonne !

#### Horizontalement

- I – Choix éminent de vie juive (11).
- II – D'une espèce politique royalement marginalisée (8). Vient d'avoir.
- III – D'une espèce politique royalement conservée (4). Interjection.
- IV – Cercle pacifiquement isolé (5). Profondément déçus (5).
- V – Autre choix de vie juive (8).
- VI – On y fait parfois grève (3). Roi de Juda (3).
- VII – Douces fibres en paquet (5). S'éclaire à l'aube (3).
- VIII – Pas timoré pour un sou (9).
- IX – Elles ne viennent qu'après (9).
- X – Repéré à l'envers. Bouleversé bouleversé (7).
- XI – Délicieuse viennoiserie (5). Personnel. Doit être rendu.

#### Verticalement

- 1 – Méprisable dénonciation (8). Rayon pénétrant.
- 2 – Personnel masculin. Suit son chemin.
- 3 – Ils sont gonflés (9).
- 4 – Vautours à deux jambes (11).
- 5 – D'une espèce en voie de disparition (11).
- 6 – A contribué paradoxalement à l'indépendance algérienne (3). D'une espèce en voie d'apparition (3).
- 7 – En rouge sur la carte. Apprécierais beaucoup (8).
- 8 – Objets abstraits (5). Prison ou bien précieux (5).
- 9 – Oxyde de bel effet (8).
- 10 – Personnel. Nous constitue quand elle est publica (3). Fait ce qu'il doit quand il doit.
- 11 – Surprises (4). Plusieurs fois dix sur dix (4).

(Solutions dans le prochain numéro)

# Revue des revues

Rubrique animée par Georges Wajs

*Etudes (revue de culture contemporaine)*, tome 404/6, juin 2006.

*Société : les Juifs de France (Laurent Klein)*

Cette vénérable revue, publiée par des Jésuites, fête cette année son 150<sup>e</sup> anniversaire. Elle a décidé de s'intéresser aux Juifs de France. Le sujet est, nous dit-on, d'une actualité renouvelée chaque fois que se produit une agression antisémite (l'affaire Ilan Halimi par exemple) ou que le Proche-Orient fait la une des journaux. La représentation que l'auteur se fait de la « communauté juive » est pour le moins singulière. Elle pourrait scandaliser les membres du Cercle Gaston-Crémieux si la lecture du *Monde* ne les y avait en quelque sorte préparés : en gros, tous les Juifs de France sont, via diverses associations, membres du CRIF et du Fonds Social Juif Unifié. L'angoisse de l'antisémitisme les fait de surcroît se regrouper, dans certains quartiers ou certaines banlieues, autour des écoles juives et des synagogues. Ils « manifestent haut et fort leur amour d'Israël », qu'ils soutiennent inconditionnellement. A tel point, note l'auteur, qu'on en voit s'en prendre vivement à des représentants israéliens du mouvement *La Paix maintenant*. Voilà qui est piquant, note-t-il (non sans raison !). Et d'ajouter que les Juifs sont, depuis longtemps, si bien réunis en associations que leur organisation pourrait servir de modèle pour d'autres communautés (Musulmans, Noirs...). De ceux des Juifs qui, par contre, revendiquent leur place pleine et entière en diaspora, qui ne supportent pas plus la politique du CRIF que celle d'Israël, il n'est évidemment pas question dans ce texte qui laisse rêveur... « Les Juifs ne sont cependant pas ghettoïsés » ajoute l'auteur. Ne le seraient-ils pas, à leur corps défendant, par cette vision ? ■

Marcel Jablonka

*Archives Juives*, n° 39/1, 1<sup>er</sup> semestre 2006.

*Au cœur de la renaissance juive : littérature et judéité (Catherine Fhima)*

Peut-on parler de « renaissance juive » dans la littérature des années 20 ? se demande l'auteur ; si oui, quelle en serait la spécificité ? Catherine Fhima, qui termine une thèse sur les écrivains juifs français de 1890 à 1930, constate en effet l'existence d'un « réveil », lié à la refondation de l'identité juive, et elle en examine la trace dans des revues juives et non juives. Pour constater d'abord que, si le phénomène existe, on n'en a pas réellement conscience à l'époque.

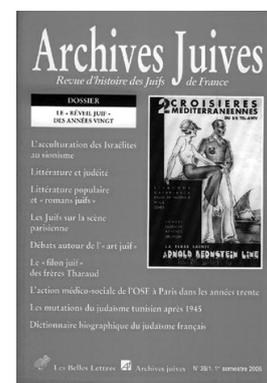
Dans les revues juives d'abord, comme *Menorah* (1922), revue à laquelle collaborent André Spire et Gustave Kahn, ou *La Revue juive* d'Albert Cohen (1925, Gallimard), l'analyse du phénomène est à peine abordée. Nombreuses sont les revues non juives à accueillir également des écrivains juifs (*Le Mercure de France*, qui publie la chronique de Léon Blumenfeld sur les « lettres yiddish » ; *Les Cahiers idéalistes français* d'Edouard Dujardin, où l'on peut lire des poèmes d'André Spire et de Jean-Richard Bloch), mais là encore on chercherait en vain des commentaires sur la judéité, le sionisme naissant et le « juif nouveau » de l'après guerre.

On trouve en revanche en 1925, dans une revue non juive, une tentative sinon de synthèse et d'explication du moins de classification des situations. Dans « judaïsme et littérature » (*Les Nouvelles Littéraires*), Benjamin Crémieux propose en effet de distinguer les œuvres spécifiquement juives, écrites en langue juive, les écrivains « évadés du ghetto » (dont Israël Zangwill), les écrivains non juifs, les ouvrages documentaires (dont *L'anthologie juive* d'Edmond Fleg).

Les thématiques alors en vogue disent le fait juif, emploient les notions floues « d'âme juive », de « sensibilité juive », pour inventer un nouvel être juif décomplexé, tourné vers les problèmes touchant la Palestine, le sionisme, la place des juifs en diaspora. Mais, constate Catherine Fhima, cette refonte prioritaire de l'identité juive entraîne en fait l'absence, chez les écrivains juifs des années 20, de toute recherche d'une écriture véritablement spécifique. ■

Françoise Basch

Nous mettons l'accent, dans cette revue, sur les évolutions communautaires aujourd'hui les plus préoccupantes, sur les regards croisés que les cultures portent les unes sur les autres, et, avec Michel Winock notamment, sur nos interrogations à propos de la situation spécifiquement française et la nécessité à nos yeux d'une prise en compte politique des questions culturelles.





*Commentaire*, Volume 29, n° 115, automne 2006.

Israël

**C**ommentaire reprend et traduit un débat de la revue *Foreign Policy* à propos d'une étude sur le rôle du « lobby israélien » dans les choix de la politique américaine au Proche-Orient. Cette étude, due à deux universitaires (John Mearsheimer et Stephen M. Walt), a été publiée par un institut de sciences politiques de l'Université de Harvard, laquelle lui a en fin de compte retiré son sceau. L'accusation de ce rapport est grave et n'a pas manqué de faire scandale, en plus de valoir aux auteurs une inévitable accusation d'antisémitisme : l'AIPAC<sup>1</sup> ne serait rien moins qu'à l'origine de l'exceptionnel soutien financier que les États-Unis prodiguent à Israël, de l'intervention en Irak, et de la menace d'intervention en Iran...

Si des experts connus, comme Dennis Ross et Shlomo Ben-Ami, critiquent ce rapport en démontrant des échecs de fait de ce lobby et par ailleurs des facteurs qui justifiaient de toute façon la politique américaine (attentat du 11 septembre, défense des valeurs communes, intransigeance de la direction palestinienne), Zbigniew Brzezinski, lui, prend sa défense en critiquant l'institution des lobbys (parmi les autres grands influents il faut compter « le cubain », « l'arménien », « le grec »...) et dénonce la complicité de fait des États-Unis dans l'occupation des territoires. Les auteurs du rapport interviennent aussi et persistent, en introduisant peut-être quelques nuances.

Georges Ayache résume ainsi un article de David Pryce-Jones paru dans cette revue<sup>2</sup> : « La diplomatie de la France exprime essentiellement une préférence arabe et n'a pas été sans véhiculer de fâcheux relents d'antisémitisme ». C'est selon lui une vérité dérangeante, et c'est pourquoi elle nous est assénée de l'étranger. Il relève cependant que le Foreign Office et le Département d'État ont pratiqué, selon les époques, des politiques anti-sionistes et pro-arabes.

Pour Maurice Vaisse, l'antisémitisme du Quai d'Orsay est loin d'être généralisé. Si des diplomates écrivains comme Giraudoux et Paul Morand en sont suspects, d'autres

comme Paul Claudel<sup>3</sup> ou Jacques Maritain ne peuvent l'être. Au demeurant, note-t-il, sous la Cinquième République, avec des personnalités comme Mitterrand ou de Gaulle, le Quai d'Orsay met en œuvre la politique étrangère mais n'a pas le pouvoir de l'orienter. Au lieu de l'habituelle accusation d'antisémitisme à propos du *peuple d'élite*, il a raison de rappeler cette phrase de de Gaulle recevant Ben Gourion : « Envers Israël, nous ressentons de l'admiration, de l'affection... ». ■

Marcel Jablonka

*Le débat*, n° 141, septembre-octobre 2006.

Le pessimisme français

*La chute. Chronique du quinquennat* (Michel Winock)

**L**e ton de l'article est donné par son titre, confirmé par les premiers propos : « La grande nation n'est plus qu'un remords ». Suit une déclinaison des dysfonctionnements sociaux illustrés par des événements auxquels les responsables politiques (de gauche ou de droite) n'ont pas su faire face, par pusillanimité des hommes ou rigidité des institutions.

Cette énumération ne va pas sans nostalgie ni contradictions : comment concilier le regret de la grandeur d'un État centralisé et déplorer le poids de l'étatisme ? Comment ajuster le regret de la morale enseignée aux élèves, débouchant sur « le pacte social », et balayer d'une phrase la litanie morale à propos des « revenus parfois faramineux des chefs d'entreprise » ? Comment déplorer le rejet par les Français de la Constitution européenne et noter que cette Europe « n'existe plus qu'à l'état d'un marché commun » ?

« Où sont les hommes d'État ? » s'interroge Michel Winock. La dégradation de l'image des hommes politiques, à commencer par celle de l'actuel chef de l'État et son défaut de ligne droite, défaut que l'auteur estime partagé par la gauche, pas remise de l'échec de sa rupture avec le capitalisme, sont à ses yeux les signes de volontés sans pensée, de détermination sans perspective.

« Nous vivons certainement une de ces mutations historiques dont nous n'avons pas la clé. La révolution technologique et médiatique, les nouveaux horizons de la biologie, l'intensification des flux migratoires, la planétarisation des problèmes quotidiens, la



<sup>1</sup> American Israel Public Affairs Committee, qui se présente comme America's Pro-Israel Lobby.

<sup>2</sup> *Commentaire* 2005-2006, vol. 28, n°112, p. 833-857.

<sup>3</sup> Dans le même numéro : Hubert Heilbronn, *Paul Claudel dans le mystère et la lumière d'Israël*.

crise de l'État-nation, la montée en puissance de la Chine et de l'Inde, la mondialisation autant économique que culturelle, la fin des idéologies de salut, les défis de l'islamisme politique, tout concourt à rendre obscures nos destinées. »

Dans l'article suivant de la revue, *L'image déchue du pouvoir*, Jean d'Ormesson affirme d'emblée que « les footballeurs sont populaires ». Michel Winock, lui, se demande si les succès non achevés de l'équipe de France dans la coupe du monde de football ne sont pas la parabole d'un succès toujours espéré, toujours possible de la part d'une nation qui n'en est pas à sa première résurrection. ■

Serge Radzyner

*Esprit*, octobre 2006.

Contre-prêches<sup>4</sup>

**A**bdelwahab Meddeb est chroniqueur à France Culture. Le livre publié au Seuil reprend les chroniques hebdomadaires de l'émission qu'il anime : *Cultures d'islam*. *Esprit* en publie trois : dans *L'épreuve des Juifs*, il rappelle l'antijudaïsme initial envers les Juifs coupables d'avoir désobéi à Dieu et le distingue de l'antisémitisme fondé sur l'idée délirante du complot (véhiculée par les *Protocoles des sages de Sion* largement diffusés dans le monde arabe). Pour lui, l'antisémitisme actuel est fondé sur la haine d'un Juif fantasmatique, nourri par les images télévisuelles. Face à cette situation, il prône un rappel incessant de ce que fut, historiquement, la *convivance* judéo-arabe et adopte sur le conflit du Proche-Orient une position qui ressemble fort à celle de notre Cercle.

Il faut l'avouer : les relations entre Juifs et Arabes se sont gâtées au moment où le recouvrement de la souveraineté juive a été assimilé à la prise d'une terre arabe. C'est ce nœud qu'il faut dénouer en hiérarchisant les questions : il faut que les Arabes aient la lucidité et le courage de privilégier celle de la souveraineté et de différer celle de la spoliation, sinon même de la suspendre en trouvant, de conserve avec la partie adverse, des solutions techniques qui ne remettent pas en cause le retour à la souveraineté.

Dans *l'imamat des femmes*, Abdelwahab Meddeb nous parle d'Amina Wadûd, musulmane new-yorkaise qui s'est auto-instituée imam, et analyse en quoi des penseurs tels

Averroès et Ibn'Arabi n'ont absolument pas exclu la place des femmes dans le culte ! ■

Georges Wajs

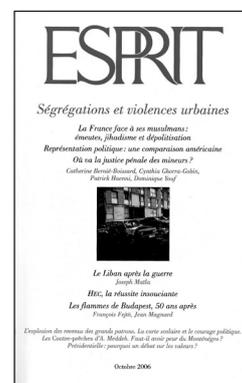
**La France face à ses musulmans : émeutes, jihadisme et dépolitisation.**

**P**atrick Haenni dresse un tableau remarquable des milieux musulmans vivant en France. Il donne d'emblée la tonalité de son article : « Contrairement à ce qui est souvent affirmé, le problème de la France, avec ses banlieues, relève moins d'un choc de civilisations que, bien plus prosaïquement, d'un problème de discrimination socio-économique et de représentation politique de la communauté musulmane ». Il part d'un rappel historique du rôle de l'extrême gauche dans les années 70, puis du mouvement des Beurs dans les années 80 et du début de la mobilisation religieuse dans les années 90 autour de l'Union des organisations islamistes de France (UOIF). Pour l'auteur, toutes ces tentatives ont échoué et de cet échec sont nées les violences émeutières des banlieues et, pour une minorité, au basculement activiste jihadiste. Selon lui, l'UOIF est passée peu à peu d'une stratégie d'affrontement à une stratégie de reconnaissance et de clientélisme, et la constitution du mouvement *Les Indigènes de la République* exprime une mise à distance de l'idéologie islamiste et une démarche de sécularisation des engagements militants. Parallèlement, la montée du *salafisme* apparaît comme l'expression d'une religiosité dégagée de la fascination du politique et de l'État, donc fortement individualiste et politiquement démobilisatrice, prônant l'émigration vers des pays musulmans à fort taux de croissance : Malaisie ou pays du Golfe...

Comme au Royaume Uni, l'activisme islamiste n'est plus désormais une réalité importée mais selon O. Roy<sup>5</sup>, le fait de ressortissants français, souvent issus des classes moyennes, alliés à des éléments déclassés et marginaux dans le monde de la banlieue et qui s'inscrivent dans une stratégie de confrontation avec les ennemis d'une communauté musulmane (*oumma*).

L'auteur dénonce avec pertinence des logiques de ghettos et de communautarisation qui se construisent aussi, et sans doute surtout, par ceux-là mêmes qui les érigent en péril pour la République. ■

Georges Wajs



<sup>4</sup> Le Seuil, Paris, 2006.

<sup>5</sup> *L'Islam mondialisé*, Le Seuil, Paris, 2002.



## Jean Daniel : libres réflexions sur la condition juive

Jean Daniel, directeur du *Nouvel Observateur* et écrivain, a bien volontiers répondu à une invitation conjointe du Centre Medem-Cercle Amical et du Cercle Gaston-Crémieux, le 14 octobre 2006, à nous parler de son essai *La Prison Juive*<sup>1</sup>. Qu'il en soit ici vivement remercié. Jean Daniel a été chaleureusement introduit par Élise Marienstras. On trouvera ci-contre une transcription de l'exposé liminaire de notre invité et des extraits plus succincts de la discussion qui a suivi et qui a été gérée conjointement par les présidents des deux associations, Jean Tama et Philippe Lazar.

Chaque fois qu'on me présente publiquement – un grand merci pour vos paroles chaleureuses de bienvenue, chère Elise Marienstras – je me dis deux choses. La première est que je ne mérite pas tant d'éloges et la seconde : « Comme je suis vieux pour avoir fait tout cela ! » (*rires*). Je suis très heureux d'être aujourd'hui parmi vous, cela me donne l'occasion d'une immersion communautaire assez rare, non pas que je la refuse, mais on ne me l'offre pas souvent. C'est vrai que je n'ai que de bons souvenirs en pensant à vos cercles. Je pense notamment à une rencontre dans un restaurant du Marais avec Richard Marienstras et toute son équipe : cet îlot de liberté me convenait parfaitement. Au demeurant, la preuve de votre liberté, c'est que vous pensiez tellement de bien... d'un Sépharade d'abord, de quelqu'un qui ne parle pas yiddish ensuite, de quelqu'un qui est peut-être mécréant et de quelqu'un qui, vis-à-vis des problèmes juifs en général, a des attitudes souvent très discutées.

La diversité juive est souvent occultée dans notre pays par une représentation qui semble à première vue faire l'unanimité ou presque. Et pourtant nombre de mes interlocuteurs juifs ne se considèrent pas comme « représentés » par le CRIF<sup>2</sup>. Ce divorce est emblématique et il a une signification : il y a sans doute à l'intérieur de chaque Juif un partage entre la résignation à une représentation d'un radicalisme difficile à accepter et la volonté de s'affirmer individuellement. Et quelquefois on ne se donne pas à soi-même le droit d'être personnel lorsqu'on croit percevoir l'existence de dangers communautaires.

Alain Finkelkraut, pour qui j'ai beaucoup d'estime mais dont je me sépare souvent, me

<sup>1</sup> La prison juive, Éd. Odile Jacob, Paris, 2005, 288 pages, 7,50 euros.

<sup>2</sup> Le Conseil représentatif des institutions juives de France.

demandait récemment pourquoi nous nous opposions tant l'un à l'autre. Pour ma part, lui ai-je répondu, quand je songe à la situation israélienne – et c'est cela qui, fondamentalement, nous sépare – je ne passe pas tout de suite à une psychanalyse des antisémites. De plus en plus sophistiquée, de plus en plus intelligente, celle-ci est le refuge immédiat, spontané, dans nombre de conversations. Comme si l'État d'Israël n'existait que par hasard ; comme si, après deux mille ans d'histoire, il n'était pas devenu sujet de son histoire ; comme s'il n'avait pas de liberté d'initiative en bien ou en mal... Nous avons aujourd'hui une série d'intellectuels, plus brillants les uns que les autres, qui sont allés jusqu'aux racines les plus étonnantes de l'antisémitisme. Ils sont presque tous passés par la voie royale : une khâgne à Louis-le-Grand ou à Henri IV, l'École normale supérieure bien sûr, l'agrégation de philosophie ensuite, puis une thèse de métaphysique... Je pense notamment à un homme pour lequel j'ai énormément de... heu... de considération, Jean-Claude Milner. Il doit tout à la France du point de vue de ses études, de son parcours, de sa réussite. Sophistiqué au point d'avoir fait des travaux sur Mallarmé et je crois sur Valéry (ou peut-être sur Sade, ça me plairait davantage que ce soit sur Sade !) et qui est allé récemment jusqu'à dire « ce n'est pas un hasard si » : ce n'est pas un hasard s'il y a dans notre pays un antisémitisme systématique et vigoureux et si, en même temps, notre pays nourrit un antisémitisme récurrent. Et d'introduire alors cette affirmation – développée avec beaucoup de talent mais qui représente pour moi le paroxysme de la détresse juive quand elle est brillamment exposée – selon laquelle cet antisémitisme remonterait à la Révolution. Ainsi certains propos prêtés à Clermont-Tonnerre (« Tout donner aux Juifs en tant qu'individus et rien en tant que nation ») pourraient-ils être interprétés comme signifiant que la Révolution voulait assassiner les Juifs dans

leurs âmes avant qu'Hitler, un siècle et demi plus tard, ne le fasse dans leurs corps. Des gens comme Milner – ou d'autres, pour lesquels j'ai aussi de la considération – vont ainsi jusqu'à associer les Lumières, la Révolution et le nazisme. Pour moi qui ai lu beaucoup d'études sur l'antisémitisme et qui ai été éduqué, comme sans doute beaucoup d'entre vous, dans l'idée que nous étions en quelque sorte les enfants de la Révolution puisque c'est elle qui a émancipé les Juifs, je trouve qu'on a atteint là, en France et en deux ou trois ans, un degré de détresse qui me semble particulièrement inquiétant.

### Israël, le lieu où les Juifs deviennent sujets de leur histoire

Mon livre n'est jamais que le millionième sur une question qui ne sera résolue qu'avec la fin du monde. Pour moi Israël n'est pas réductible à l'antisémitisme. Le phénomène israélien est considérable, aussi considérable que la Shoah elle-même. Voilà deux mille ans que les Juifs n'avaient pas été sujets de leur histoire, qu'ils n'avaient été que les victimes des persécutions qui leur étaient infligées, que les parenthèses ou les pauses n'avaient eu lieu que lorsqu'ils étaient des amis du Prince, des Juifs de Cour, ou pendant de longues parenthèses d'assimilation comme cela s'est passé notamment en Allemagne. Ils étaient des êtres en quelque sorte a-historiques, des objets de l'histoire. Or si l'on assume complètement l'idée qu'on est sujet de l'histoire, c'est-à-dire responsable de son destin, et qu'on a donc la liberté de faire le bien ou le mal, on supprime la possibilité d'excuser le mal par l'antisémitisme éternel. Bien sûr on peut discuter de la légitimité de l'affirmation selon laquelle Israël est désormais sujet et non objet d'histoire : l'existence de l'État est contestée depuis sa création même, le partage territorial est refusé dès l'origine, etc. Mais à la fin des fins, disons à partir de 1967, au moment où les victoires militaires incroyables de ce pays en imposent à tous ceux qui ne raisonnent qu'en termes de succès de la force, cette affirmation prend corps de façon incontestable.

Il faut prendre garde à ne pas qualifier l'antisémitisme d'*éternel* par nature sauf à en donner implicitement une explication mystique qui finirait par vous renier malgré vous. Et quand bien même serait-il considéré dans notre for intérieur, dans nos craintes

intermittentes ou dans notre inconscient particulier comme l'éternel (éternel), il y a des moments où l'on peut constater que tout se passe comme s'il avait disparu. La sympathie chaleureuse, l'admiration qu'Israël ont suscitées avant 1967 sont extraordinaires. Si je me réfère par exemple à la littérature, tous les grands auteurs du monde occidental – Camus, Mauriac, Sartre, Claudel, Kundera et tant d'autres – étaient alors pro-israéliens. Malraux ira jusqu'à dire à Shimon Perez :

« J'étais à deux doigts de m'engager auprès de vous comme pour la Guerre d'Espagne ». J'y insiste parce que ce sont des faits que l'on gomme habituellement lorsqu'on parle de la continuité de l'antisémitisme. Les choses commencent à changer dans notre pays après la Guerre des Six Jours. La France avait auparavant avec Israël des échanges très intenses d'informations sur la sécurité, le renseignement, le nucléaire – en un sens aussi importants que ceux que les USA entretiennent aujourd'hui avec ce pays – échanges auxquels de Gaulle avait décidé de mettre un frein. Le capital de sympathie envers les Israéliens s'est alors néanmoins maintenu, comme en témoigna par exemple, quelques semaines seulement après le fameux discours de rupture du Général, une importante exposition organisée au Louvre par France-Israël avec l'appui d'André Malraux et donc l'aval de de Gaulle.

### « David Ben Gourion, croyez-vous en Dieu ? »

En juillet 1957 – c'était mon premier voyage en Israël – j'ai été reçu à Tel Aviv par l'ambassadeur de France, Pierre Gilbert – littéralement idolâtré par ses interlocuteurs israéliens (il avait appris l'hébreu ; il connaissait bien



Photo J.-F. Lévy

*La diversité juive est souvent occultée dans notre pays...*



l'histoire des Juifs, etc.). « Vous rencontrerez ici, m'avait-il dit, une incroyable densité de civilisation au centimètre carré ! ». Me prenant en sympathie, il me proposa de me faciliter un contact avec Ben Gourion. « Mais, me dit-il de façon enjouée, quand vous le verrez, demandez-lui s'il croit ou non en Dieu »... Ben Gourion me reçoit effectivement. Il est en train d'écrire une lettre et me demande de patienter quelques instants avant de se consacrer à moi. Et de m'expliquer : « Je termine cette lettre parce que j'ai un peu peur d'en perdre le fil : j'ai en ce moment avec U Nu (U Nu était à l'époque président de la Birmanie) un intéressant échange épistolaire sur Spinoza ». Vous pensez bien que, disant cela, il m'a eu sur toute la ligne ! Deux hommes d'État de cette ampleur correspondant sur Spinoza ! Quelle plus grande exaltation du judaïsme aurais-je pu imaginer ? Avec les précautions verbales d'usage, je pose à Ben Gourion, au cours de notre conversation, la question de Pierre Gilbert sur Dieu. Mon interlocuteur n'est nullement choqué. Il a sur sa table un énorme livre, la Bible. « Vous voyez, me répond-il, je crois à ce livre, je ne m'interroge pas sur son créateur ». Rétroactivement je me suis dit : « C'est vrai, il y a dans ce livre un tricotage serré entre le mythe et l'histoire ; il ne faut pas y toucher, d'autant que c'est plein de contradictions ; mais le message de Ben Gourion est clair : le judaïsme existe et il n'a pas besoin de Dieu ».

Au retour de ce premier voyage, j'ai écrit un article où transparaisait la dimension d'allégresse que j'ai essayé à l'instant de vous communiquer. Pour moi – qui étais pourtant un militant convaincu de l'émancipation des colonisés en général et des Maghrébins en particulier ! – l'exception israélienne ne faisait alors pas réellement problème. Il est vrai que je n'avais pas vu là-bas de réel « colon » – peut-être du fait d'un désir inconscient de ma part de ne tirer de mon voyage que des messages positifs. La création d'Israël avait en effet provoqué chez beaucoup de jeunes Juifs – dont j'étais – un sentiment de fierté militaire que beaucoup ont, depuis lors, spontanément ou volontairement oublié.

### Pourquoi avoir écrit ce livre ?

L'idée m'en est venue en Israël, bien des années plus tard, à la suite d'une discussion approfondie avec un Dominicain, un Israélien agnostique du mouvement *La paix maintenant* (*Shalom Archav*) et un Israélien manifestement croyant (sans qu'il en fasse étalage). Tous parlaient de l'histoire, du mythe, en un mot de théologie. « Pourquoi, me suis-je alors demandé, s'intéresse-t-on tant *maintenant* à la façon dont Abraham a ou non tenu ses promesses ? ». Les deux Juifs, le croyant et l'incroyant, avaient au fond le même comportement. Un Juif incroyant est en réalité le fruit de l'histoire ou de la persécution et l'on ne sort pas du judaïsme quand on sort de la religion : c'est l'un des barreaux de la « prison ». Le Juif est l'objet de deux promesses. La première : il est « élu » (d'où une foultitude de questions : élu en quoi ? pourquoi lui et lui seul ? comment mériter chaque jour le fait de l'avoir été ? pour faire quoi : le « meilleur » sans doute, mais encore ? etc.). La seconde : il recevra une terre, mais, en contrepartie, la nation qu'il y constituera devra être une « nation-phare », exemplaire, composée idéalement de « prêtres » et de « témoins » ; d'emblée les contradictions ne manquent pas (ainsi : comment massacrer les Cananéens et demeurer néanmoins « exemplaire » ?) et elles vont évidemment se multiplier avec la naissance formelle de l'État d'Israël en 1948. Mais il faut bien dire que sans la Shoah et sans les jeux de pouvoir pour le moins ambigus des grandes puissances au Proche-Orient, cet État n'aurait pas vu le jour !

Nous avons donc en fin de compte affaire à un peuple engagé dans deux perspectives



Photo J.-F. Lévy

*Les juifs américains ne sont quand même pas des victimes...*

contradictoires : celle de la *morale* et celle de la *mission*. C'est ce que j'essaie d'expliquer dans ce livre, en mettant lorsqu'il le faut le fer dans la plaie. En Italie, cela s'est très bien passé. Curieusement, les Juifs américains ont eux aussi organisé un vrai débat. En France on a manifesté plus de considération... pour ce que j'avais été plutôt que pour cette thèse. Si bien que je suis invité à parler de tout sauf de ce qui me tient le plus à cœur... Donc bravo et merci de m'en avoir donné ce matin l'occasion. (*Applaudissements*).

## Discussion

**Philippe Lazar :** Merci, cher Jean Daniel de cet exposé pénétrant et qui nous a tous passionnés, vous l'avez bien senti. Un mot pour vous rassurer : nous ne sommes pas tous ashkénazes dans cette salle et même ceux qui le sont ne parlent pas tous yiddish, vous êtes donc moins isolé que vous ne le craigniez ! Permettez-moi une première remarque, avant de donner la parole à nos amis. J'ai été un peu étonné que vous ne parliez de toute la première moitié de votre livre qu'à la fin de votre intervention liminaire et que vous ayez donc consacré l'essentiel de votre exposé à l'État d'Israël. Et, à ce propos, je voudrais marquer un certain étonnement et, disons-le, une certaine réserve : « Deux mille ans, dites-vous, que les Juifs n'avaient pas été les sujets de leur histoire ». Mais ne sommes-nous pas là en tant qu'héritiers d'une histoire à la fois bimillénaire et vénérable, si spécifique et si lourde qu'elle ait pu être ? Quelle est la légitimité d'en nier l'existence ?

**Jean Daniel :** J'aurais bien sûr dû dire « histoire étatique ».

**PL :** Merci de cet important correctif. Pour revenir à la première partie de votre livre, l'évocation des interrogations de l'ambassadeur Gilbert à propos de Ben Gourion m'incite à vous poser « innocemment » la même question que lui : « Jean Daniel, croyez-vous en Dieu ? » « Au bout du compte, dites-vous en effet à la page 39, il n'y a plus d'incroyants. Il y a des croyants qui savent qu'ils croient, et qui l'assument, et des incroyants qui, sans l'assumer, se comportent comme des croyants ». Je suis personnellement un incroyant qui a très peu de certitudes dans la vie sauf, précisément, celle d'être radicalement incroyant. Et j'entends si souvent des

croyants me dire : « Ah ! mon pauvre ami, bien sûr vous croyez être incroyant mais en réalité moi je sais que vous ne pouvez pas l'être » que je finis par me demander si vous qui, sans cesse, dans votre livre, parlez de Lui avec un L majuscule, ne feriez pas un peu partie en réalité de ces croyants-là .

**JD :** Le L majuscule, c'est l'éditeur ! Il me l'a proposé et je ne m'y suis pas opposé ! (*rires*).

**PL :** Là j'ai quand même quelque difficulté à vous suivre ! L'emploi systématique des majuscules toutes les fois que vous évoquez Dieu et tout ce qui Le concerne, Lui et Ses œuvres, ce n'est pas purement typographique ! Mais il n'y a pas que cela. Vous parlez fréquemment dans votre livre d'Élection, de peuple « choisi », de « mission », en passant complètement sous silence la question (essentielle) du « par qui » : élu par qui, choisi par qui, chargé d'une mission par qui ? Pour les authentiques incroyants, il n'y a pas d'Élection, pas de choix, pas de mission ; il y a une situation historique et sociologique qui fait que les Juifs sont ce qu'ils sont parce que *leur* histoire les a ballottés au long des siècles et d'un bout à l'autre du monde en tant que peuple *diasporique*, avec tout ce que cela peut entraîner comme conséquences de tous ordres. Vous vous dites non-croyant mais, vous exprimant souvent comme si vous étiez croyant, ne jouez-vous pas un peu à vous enfermer vous-même dans un tissu de contradictions, dans cette prison dont vous avez ensuite quelque difficulté à desceller les barreaux ? Pardonnez le ton un peu vif de mon propos, il ne fait que refléter l'intérêt que j'ai pris à vous lire et à vous entendre.

**JD :** Rassurez-vous : votre ton est beaucoup moins vif, croyez-le, que ce que j'entends habituellement lorsque je m'exprime sur la situation au Proche-Orient !

**Alain Berestetsky :** Vous avez parlé de votre adhésion idéologique et de celle de beaucoup de jeunes Juifs à l'État d'Israël lors de sa création. Ce fut aussi mon cas, mais sur une base très différente de la religion ou de la culture juives : parce que cet État apparaissait alors comme la possible réalisation d'une utopie fouriériste adaptée aux temps modernes (égalitarisme, parti pris violemment anti-libéral, vie communautaire dans les kibboutz, etc.). Ce ne fut qu'une illusion



temporaire bien sûr, mais il ne faudrait pas pour autant gommer son existence.

**Jacques Burko :** Dans la foulée des remarques de Philippe Lazar, auxquelles j'adhère, j'ajouterai volontiers que, pour un incroyant, Dieu existe parce que les hommes l'ont inventé. Et, s'ils se considèrent comme élus par Dieu, c'est qu'ils se sont eux-mêmes élus ! Or chaque peuple a tendance à se considérer comme meilleur que les autres. En proclamant *urbi et orbi* être le peuple élu, les Juifs se sont eux-mêmes piégés : ils ne pouvaient ainsi que susciter une exigence absolue d'excellence de la part des autres.

**JD :** J'en suis désolé pour la vivacité de notre débat...mais je n'ai pratiquement rien à opposer à tout ce que je viens d'entendre ! Premièrement : est-ce que je crois en Dieu ? Camus a dit une fois pour toutes ce que je pense : « Sa seule excuse, c'est qu'il n'existe pas ». Ensuite, vous mettez bien le doigt sur l'objet central de mon livre. Je me demande comment un peuple a pu s'inventer des mythes et vivre une histoire le mettant dans de telles contradictions. Vous m'aidez davantage dans cette quête en vous disant vous-mêmes incroyants : puisque nous ne croyons pas en Dieu, en quoi sommes-nous liés à un peuple, à ce peuple ? Je ne crois évidemment pas à une élection divine. Mais tout mon livre est un « comme si ». Les incroyants vivent comme s'ils croyaient, non pas parce qu'ils s'inventent un Dieu mais parce qu'ils se sentent liés par quelque chose que je m'efforce d'analyser dans mon livre et qui, au moins en Israël, se clarifie : les Juifs, là-bas, sont désormais, comme tout le monde,

implantés sur une terre.

**Élise Marienstras :** Sauf erreur de ma part, quand vous dites que les Juifs sont « devenus », en 1948, « sujets » de leur histoire, c'est au regard du monde que vous l'entendez. En tant que peuple, ils l'ont toujours

été bien sûr, mais le monde ne les regardait pas ainsi mais seulement comme des victimes si ce n'était des objets néfastes. S'il y a alors changement dans le regard sur les Juifs, c'est bien, comme vous l'avez dit, que la création de l'État d'Israël s'est accompagnée d'une approbation quasi universelle, d'une sympathie généralisée pour les Juifs. On n'a alors pensé ni qu'ils avaient une activité colonisatrice ni qu'ils récupéraient leurs terres ancestrales, on a pris acte avec satisfaction que, comme les autres peuples, ils devenaient des sujets historiques en possession d'une terre et d'un État, en mesure de lui tracer des frontières (incidemment, Ben Gourion, en refusant de les arrêter, ne récusait pas, semble-t-il, la légitimité d'un nationalisme potentiellement conquérant). C'est aussi aux yeux mêmes des Juifs du monde entier qu'il y a alors eu rupture de continuité. Et ce n'est que bien plus tard que l'État d'Israël, se sentant ou se disant menacé, a occupé de nouveaux territoires et qu'il y a implanté des gens qu'il n'a pas hésité à appeler « colons ». J'étais allée moi-même dans un kibboutz en 1949, pour participer de l'utopie que représentait alors Israël, supposé être le premier État mondial réellement socialiste. Il est hélas rapidement devenu clair pour moi comme pour beaucoup d'autres que ce pays était en passe de devenir nationaliste et colonisateur.

Cela étant, je pense comme Philippe Lazar que la caractéristique du peuple juif et la raison de sa pérennité (Jean-Jacques Rousseau le disait déjà lui-même !) est d'être un peuple sans État mais doté d'une loi, d'une loi qui s'incarne dans la Bible. Il n'y a pas de peuple sans mythologie. Si singularité il y a chez les Juifs, c'est bien que leur Livre a envahi une bonne partie du monde – et cela sans qu'il y ait eu, de leur part, prosélytisme. Mais je ne vois pas là de réelle contradiction avec ce que nous a exposé Jean Daniel.

**JD :** Un seul mot de commentaire : je ne peux qu'être d'accord avec moi-même ! (*rires*)

**Tewfik Allal :** Le judaïsme n'appartient pas qu'aux seuls Juifs, et c'est à ce titre qu'en tant que président du Manifeste des Libertés, je me permets d'intervenir brièvement sur deux points. Le premier est de rappeler – parce qu'on ne peut pas la passer sous silence – l'injustice faite au peuple palestinien, dont les Juifs ne sont évidemment pas les seuls responsables ; le second est d'évoquer avec

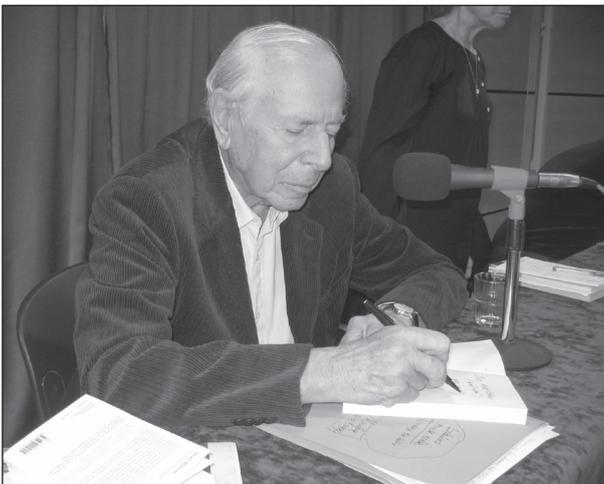


Photo J.-F. Lévy

Tout mon livre est un « comme si »...

une infinie tristesse le départ obligé et sans retour de tous les Juifs de Tlemcen ou de Constantine...

**JD :** ... ou encore de Blida ! Mais, vous savez, il n'y a là-bas plus d'Européens non plus ; disons-le autrement : plus de non-musulmans, hélas !

**Dominique Sewane :** Deux courtes remarques. La première : le concept de « mythe fondateur » de l'État d'Israël me semble tout à fait légitime dès lors qu'on parle des premières vagues d'immigration et notamment qu'on songe aux espérances du mouvement sioniste depuis ses origines ou aux utopies socialistes qui ont été évoquées tout à l'heure. On est là assez loin de la croyance, plus près du politique. Mais en est-il vraiment de même pour les vagues plus tardives d'immigrants et notamment pour ceux qui provenaient des pays arabes ? Deuxième remarque : je suis toujours gênée par l'emploi du mot « peuple », et notamment par l'expression « peuple juif ». Je crains que cet usage n'induisse des solidarités conduisant inévitablement, tôt au tard, à des replis communautaristes.

**Georges Wajs :** Je voudrais revenir sur la dimension politique de votre livre et aux relations entre une diaspora – numériquement majoritaire – et Israël. Ces relations pourraient-elles à votre avis être renouvelées en se plaçant délibérément à l'échelle européenne ?

**JD :** Oui, bien sûr.

**Jacques Dugowson :** Ma remarque est un peu périphérique par rapport au débat de ce matin mais permettez-moi néanmoins de la formuler. Pourquoi avoir rapproché, dans votre dernier éditorial du *Nouvel Observateur*, le courage incontestable d'Anna Politkovskaïa, cette journaliste russe assassinée dans un pays totalitaire et brutal, et celui que vous prêtez à ceux que vous appelez curieusement « dissidents » (comme s'ils vivaient dans des pays non démocratiques) lorsqu'ils critiquent le gouvernement israélien ? Ce parallèle qui se poursuit en laissant croire que ce que font les Israéliens aux Palestiniens est de même nature que ce que fait Poutine aux Tchétchènes (l'extermination de quelque dix pour cent d'entre eux) n'est-il pas excessif ?

**JD :** J'accepte tout à fait l'idée que j'aurais dû être plus prudent dans cette analogie.

**Berthe Burko :** L'intervention de Tewfik Allal est pour moi très importante. Ce qui a été fait aux Juifs en Algérie concerne non seulement les Juifs mais tous les Algériens, de même que l'anéantissement des Juifs d'Europe ne concerne pas seulement les Juifs – le peuple juif – mais toute l'espèce humaine. Merci, Tewfik.

**Jean Bellan :** Vous avez presque passé sous silence la Shoah, pourquoi ? N'est-ce pas là aujourd'hui une composante majeure de l'identité juive ? J'en parle d'autant plus volontiers que, Marocain d'origine, je n'en ai pas souffert directement.

**Jean Daniel :** La question de l'antisémitisme – et de sa manifestation paroxystique, la Shoah – fait évidemment partie des composantes de l'identité juive. Je dis simplement que pour parler sainement d'Israël, il faut suspendre un instant cette préoccupation. Et pas seulement pour parler d'Israël : dans le monde entier, nous ne sommes plus du tout considérés comme des victimes. Les Juifs américains ne peuvent quand même pas être considérés comme des victimes ! En France trois des principaux candidats à l'élection présidentielle sont juifs ! Les vraies questions sont désormais décalées : on a mis deux mille ans pour déchristianiser l'antisémitisme, combien de temps faudra-t-il pour le neutraliser dans la partie du monde où on l'a transporté, et comment faire ? C'est à cela que nous devons nous consacrer de toutes nos forces ! Et ce qui est le plus dramatique de ce point de vue est notre méconnaissance stupéfiante du monde arabe, conséquence directe de l'absence quasi totale de vrai regard porté sur lui.

Je suis désolé de terminer cet entretien sur une note tragique : elle est hélas imposée par la situation actuelle du monde. Mais je veux néanmoins vous dire que j'ai été très heureux de passer ce moment très stimulant avec vous (*applaudissements nourris*). ■

**Propos retranscrits  
par Philippe Lazar**



*Est-ce que je crois en Dieu?*

Photo J.-F. Lévy



# « Islamophobie » et « antisémitisme » : un rapprochement justifié ?

Le Cercle Gaston-Crémieux a tenu, le 14 septembre dernier, une réunion plénière animée par Régine Dhoquois-Cohen sur le thème « islamophobie et antisémitisme ». Georges Wajs rend ici compte non de l'intégralité des débats de cette soirée mais des principaux thèmes abordés.

Depuis les attentats du 11 septembre 2001, on assiste un peu partout « en Occident » à la montée de ce qu'on peut appeler une *islamophobie* aux formes très diversifiées, allant du racisme « ordinaire » au rejet violent d'une pratique intégriste de l'Islam, hélas trop souvent confondue avec la religion et plus encore la culture musulmanes. Peut-on rapprocher ce courant de l'antisémitisme ou convient-il au contraire de l'en distinguer assez radicalement ?

## Antisémitisme et islamophobie

Pour Régine Dhoquois-Cohen, il est frappant que ces deux notions soient très fréquemment associées. Georges Corm, ancien ministre libanais, historien, économiste et juriste, déclarait ainsi, à propos des caricatures du prophète<sup>1</sup> : *Le monde démocratique, et notamment la France, a voté des lois pour condamner l'antisémitisme et la mise en cause de l'Holocauste. Très bien, l'auteur d'une caricature antisémite est donc immédiatement déferé devant les tribunaux. Mais allez insulter le prophète des musulmans et là, on invoque la liberté d'expression<sup>2</sup> ! J'aimerais que les pays démocratiques ou les Nations Unies édictent des codes d'éthique pour éviter ce genre de dérapages à connotation raciste. Si on l'a fait pour l'antisémitisme, pourquoi ne pas le faire pour l'islamophobie, qui monte à toute allure en Europe ?* Régine Dhoquois-Cohen souligne cependant que la loi française ne distingue en aucune manière les diverses formes de racisme. Le différentiel invoqué par Georges Corm trouve probablement son origine dans la loi Gaysot, qui condamne la négation des crimes contre l'humanité et qui, *de fait*, n'a été utilisée que pour réprimer le négationnisme du génocide hitlérien des Juifs. Ceci est perçu, notamment de la part d'autres communautés naguère ou aujourd'hui maltraitées comme un traitement différentiel insupportable. Existerait-il deux poids, deux mesures dans la reconnaissance des souffrances et dans la sanction de leur négation ?

Pour Esther Benbassa<sup>3</sup>, les Juifs, bien que perçus en tant que « communauté » spécifique, sont néanmoins majoritairement inclus au sein du giron républicain alors que tel n'est pas ou est beaucoup moins le cas pour la population de filiation musulmane. Celle-ci, dès lors, a tendance à se sentir exclue de la communauté nationale. C'est aussi ce qu'exprime Marcel Gauchet<sup>4</sup> : « La proximité fonctionne comme un facteur aggravant. [L'Islam] est le troisième monothéisme, une religion qui se pense dans la suite du judaïsme et du christianisme et qui se veut comme le sceau de la Prophétie, la révélation ultime et définitive. Or, aujourd'hui, les fidèles du Prophète se trouvent, inexplicablement, dans une situation de vaincus, de dominés, et à plus d'un titre. Ils ont subi la colonisation. Le conflit israélo-palestinien est vécu comme le symbole de la perpétuation de cette humiliation coloniale. De surcroît, ce développement à l'occidentale, qu'ils subissent comme une agression, ne marche pas... ».

## « Islamophobie », vraiment ?

L'usage même de ce terme fait débat. Pour certains auteurs, tels Alain Gresch du *Monde diplomatique*, ou des islamologues comme Vincent Geisser<sup>5</sup>, il est parfaitement adapté à la désignation de ce phénomène particulier qu'est le racisme anti-musulman dans la mesure où celui-ci concerne non seulement des personnes mais aussi une religion – l'Islam – en tant que telle. Une position que d'autres



Averroès

<sup>1</sup> *Télérama* (15 Février 2006).

<sup>2</sup> Le Tribunal correctionnel de Paris a rejeté la plainte pour « injures raciales » formulée par la Fédération des Associations islamiques d'Afrique, des Comores et des Antilles (FFALA-CA), une fédération qui fait partie du Conseil français du culte musulman (CFCM), contre *Charlie Hebdo* et *France Soir*, à la suite de la reproduction des caricatures de Mahomet publiées par une revue danoise (*Le Monde* du 14 septembre 2006).

<sup>3</sup> *Diasporiques* n°39, septembre 2006, p.18-24.

<sup>4</sup> *Le Monde* (12 mars 2006).

<sup>5</sup> Vincent Geisser, *La Nouvelle Islamophobie*, Editions La Découverte, Paris, 2003.

récusent absolument, comme Caroline Fourest<sup>6</sup>, la revue *Pro-Choix* ou encore *Charlie Hebdo*, qui estiment, eux, que la mise en question de l'islam fait partie de la liberté d'opinion et d'expression et qu'on ne peut parler de « racisme » ou de « phobie » dès lors qu'on condamne d'inacceptables pratiques revendiquées par les tenants intégristes de cette religion : l'homophobie, le machisme, l'antisémitisme<sup>7</sup>. La revendication laïque de ne pas accepter que la religion régente les différents aspects d'une vie sociale ne saurait, selon eux, être assimilée à une quelconque forme de racisme.

### Traitement médiatique

Concernant l'intervention des médias, il est indéniable qu'il y a pour les actes anti-musulmans ou anti-arabes, une « couverture » nettement plus discrète que dans le cas des actes antisémites caractérisés, réels ou fictifs (comme dans le cas du crime commis à Oullins au début de 2006 ou de la fausse agression du RED D en 2004).

### Haine ou peur ?

Philippe Lazar fait remarquer que l'expression *antisémitisme* évoque la haine et *islamophobie* la peur. Cette différence – même si elle n'exprime que deux facettes d'une même volonté de rejet – devrait, selon lui, induire une réflexion spécifique. C'est cette peur qu'alimente le sentiment de menace terroriste islamiste, indéniablement fondé sur des faits, mais qui donne lieu à une dérive dangereuse par le fréquent amalgame qu'il

induit entre islamisme radical et Islam. Tewfik Allal rappelle à ce propos que le terme même d'islamophobie a été mis en avant par les islamistes : ils voulaient ainsi imposer l'idée que toute critique à l'encontre de l'islam relevait du racisme et gommer le fait qu'à l'intérieur même du monde musulman certains vont aujourd'hui très loin dans leur critique de l'islam. Mais Tewfik Allal tient aussi à rappeler combien – et tant d'autres avec lui – il a été choqué par la virulence des propos anti-arabes commis après l'assassinat en Hollande de Théo Van Gogh.



Maimonide

### Éloge de la liberté

Régine Dhoquois-Cohen nous renvoie pour conclure à la sage position d'Amartya Sen, exprimée dans un article du *Monde* intitulé *Le multiculturalisme doit servir la liberté*<sup>8</sup> : « Si la religion peut être un important critère identitaire pour les individus (en particulier quand ils peuvent choisir librement d'embrasser ou de rejeter les traditions héritées ou adoptées), il existe aussi d'autres adhésions et affiliations – politiques, sociales, économiques – auxquelles ils sont en droit de tenir. Sans compter que la culture ne se résume pas à la religion... ». ■

<sup>6</sup> *Diasporiques* n° 38, juin 2006, p.38.

<sup>7</sup> On retrouve malheureusement des éléments similaires dans lecture intégriste des religions quelles qu'elles soient. Souvenons nous simplement par exemple de la prière juive remerciant Dieu de « nous avoir fait naître homme et non femme » ou des propos de certains évangélistes américains.

<sup>8</sup> *Le Monde* 30 août 2006.

## Proche-Orient : Nabil et Moshe dialoguent...





## Le Bund : un modèle politique et culturel toujours pertinent

Voici la transcription du dernier des quatre brunches organisés conjointement par le CLEJ, le Centre Medem – Cercle Amical et le Cercle Gaston-Crémieux sur l'actualité de la pensée du Bund.

### Un passé porteur d'avenir

**Philippe Lazar :** Le Bund peut-il encore être considéré comme un inspirateur pour une gauche juive diasporique, et si oui en quoi ? Telle est la question à laquelle nous allons nous efforcer d'apporter des éléments de réponse au cours de ce dernier des quatre brunches-débats que nous avons consacrés, entre décembre 2005 et mars 2006, à l'actualité de la pensée bundiste. Le premier brunch portait spécifiquement sur l'histoire événementielle du Bund ; le deuxième sur son idéologie et ses grands engagements en termes de laïcité, de diasporisme, d'internationalisme ; le troisième sur ses activités éducatives et sociales. Nous allons examiner en quoi ce qui a été pensé et fait à « l'âge d'or » du Bund peut encore nous aider à orienter les décisions qui sont aujourd'hui les nôtres en termes d'engagement politique, social et culturel, en France et en Europe.

Il nous faut à cette fin commencer par évoquer ce que sont les différences majeures entre notre époque et celle de la naissance et de l'essor du mouvement socialiste juif que fut le Bund et énoncer de façon complémentaire ce que nous pouvons considérer comme des « invariants » entre ces deux périodes. Il s'agit notamment :

- de *différences* qui tiennent à la disparition du prolétariat issu de la révolution industrielle et, dans une certaine mesure, de la « classe ouvrière » ou à l'échec de l'idéologie marxiste en tant que mode opérationnel d'évolution vers le socialisme ; ou encore à l'événement dominant que fut le génocide hitlérien et à ses ravages démographiques ; ou enfin à la concrétisation étatique des aspirations sionistes.
- d'*invariants* tels que l'existence d'inégalités économiques massives, entraînant entre autres des mouvements migratoires planétaires de grande ampleur, ou bien sûr la question récurrente de l'antisémitisme, dans

sa permanence « culturelle » mais aussi telle que modifiée par l'ensemble des conséquences de la création de l'État d'Israël, dont l'émergence de forts courants anti-sionistes.

Quels principes bundistes peut-on, dans ces conditions, tenter d'actualiser pour en transposer de nos jours les traductions opératoires ? Trois d'entre eux au moins s'imposent à nous :

- un ancrage politique nous situant sans ambiguïté dans le camp de la « gauche » ; ses conséquences en termes de lutte prioritaire contre les inégalités de tous ordres ;
- l'affirmation d'un principe fondamental de laïcité dans l'organisation de la vie collective ;
- la reconnaissance de la légitimité des revendications culturelles des peuples (dès lors qu'elles ne conduisent pas à juxtaposer des communautés cloisonnées) et leur insertion dans la sphère publique.

Pour nous permettre d'entrer dans le sujet, Robert Cros va commencer par nous remettre en mémoire en quelques mots ce qu'étaient pour les Juifs les conditions démographiques et économiques de l'époque, bien différentes bien sûr de celles qu'ils connaissent aujourd'hui.

### Des différences radicales mais aussi des invariants

**Robert Cros :** Pour ne pas reprendre ce qui a déjà été largement développé, notamment au cours du premier brunch-débat, je me contenterai d'attirer l'attention sur deux points qui me semblent essentiels : l'importance numérique de la population juive de l'époque dans les régions où va naître le mouvement bundiste mais aussi son confinement dans des domaines économiques très étroits.

La population juive de Russie a connu, au XIX<sup>e</sup> siècle, une croissance considérable : son effectif a été quintuplé (on est passé de un à cinq millions de personnes). D'où un exode massif vers les *shtetlekh* de la « zone de résidence » regroupant la Pologne, la Lituanie, l'Ukraine et quelques provinces baltes. Les Juifs y vivent entre eux et y exercent pour l'essentiel des activités qui ne relèvent pas de l'industrie lourde, alors en plein essor. Ils sont majoritairement artisans, commerçants, colporteurs... Le prolétariat juif demeure dès lors numériquement faible et les barrières ethniques, linguistiques et culturelles font qu'il se mêle peu au reste du prolétariat. Cet isolement a une double conséquence : les Juifs ne prennent pas pied dans les secteurs clés de l'économie montante et ils sont conduits à créer leurs propres structures de défense et de revendication. Et c'est l'importance numérique de la population juive d'alors – et, partant, de ses militants – qui va donner à ce mouvement ouvrier spécifiquement juif l'ampleur historique que l'on sait, une ampleur qui lui confère une valeur d'exemple aujourd'hui encore pertinent.

**Philippe Lazar :** Une valeur d'exemple, certes, mais à condition que nous arrivions à prendre en compte les différences massives entre la situation qui domine de nos jours et celle que vient d'évoquer brièvement mais de façon précise Robert Cros ! L'une de ces différences est d'ordre démographique et nul mieux qu'Henri Minczeles ne pouvait faire le point à ce sujet.

**Henri Minczeles :** Voici quelques chiffres qui témoignent à ce propos de mes craintes. Avant 1939, il y avait environ 16,5 millions de Juifs dans le monde. Alors que la population mondiale a presque triplé depuis, il y en a actuellement moins de 13 millions : un peu plus de 5 millions aux Etats-Unis, environ 5 millions en Israël, et moins de 2 millions en Europe. Les causes de cette décroissance globale sont bien sûr la Shoah mais aussi la dénatalité (le taux de fécondité des Juifs est de 1,8 alors qu'il devrait être de 2,1 pour que soit simplement entretenue la taille de la population) et également les mariages mixtes (soit aujourd'hui plus de la moitié des unions). Cette décroissance numérique s'accompagne d'une décroissance parallèle des langues juives. À la dominance du yiddish avant-guerre a succédé une nouvelle répartition des langues véhiculaires des Juifs dans le monde, complètement différente, et qui

pose à mon avis problème. La première de ces langues est désormais l'anglais, suivie de l'hébreu et, à un degré bien moindre, de diverses langues nationales, le yiddish étant devenu lui-même largement minoritaire.

J'ajoute, pour compléter le tableau démographique, que les Juifs font désormais massivement partie des classes moyennes et qu'ils ont pratiquement disparu de ce qui demeure du prolétariat. Et enfin que nous avons affaire à un retour en force du religieux puisque les écoles juives rassemblent quelque vingt pour cent des enfants juifs et que, rien qu'en région parisienne, prospèrent plus d'une centaine de synagogues...

**Claude de Tolédo :** Une simple remarque : avez-vous raison de compter les mariages mixtes au titre de la déperdition de la judéité ?

**Plusieurs voix :** Très bonne remarque !

**Boris Terk :** On peut se demander si l'on peut envisager une continuité (même actualisée) du Bund dès lors que les Juifs ne parlent plus le yiddish et ne forment plus une communauté fermée, ayant une langue et des objectifs communs. Sans une langue propre, et sans un public propre, une culture juive moderne est-elle réellement envisageable ? Ainsi aux USA (où la population juive est, nous a dit Henri Minczeles, aujourd'hui la plus importante), où est la culture juive qui ne soit pas une survivance ? Il y a d'excellents artistes juifs, mais en quoi



Leaders du Bund défilant un 1<sup>er</sup> mai (année non précisée : avant 1936) à Lublin



se distinguent-ils des autres artistes américains ? Ils ont créé le music hall, le cinéma, c'est vrai, mais ce sont de purs produits américains, reconnus en tant que tels. Le prix Nobel attribué à Isaac Bashevis Singer a, à mon avis, marqué la fin de la culture yiddish et, d'une certaine façon, de la culture juive. En beauté certes, mais fin quand même. Si l'antisémitisme disparaissait (le dernier lien qui, avec la tradition, réunit les Juifs !) la communauté juive laïque se dissoudrait en tant que telle...

**Philippe Lazar :** De ces diverses interventions qui amorcent en flèche notre débat il résulte clairement que la situation est aujourd'hui radicalement différente de celle qu'ont connue les initiateurs du bundisme. Nous devons donc vraiment nous demander en quoi ce qu'ils ont proposé et fait conserve une quelconque pertinence vis-à-vis de ce que nous pouvons nous-mêmes vouloir faire. Je redonne donc la parole à Henri Minczeles pour qu'il nous dise s'il existe à ses yeux, à côté des énormes différences que nous venons d'évoquer, quelques invariants potentiellement porteurs de continuité, notamment en matière sociale.

**Henri Minczeles :** Contribuer à la construction d'une Europe sociale est en effet une préoccupation constante chez les bundistes, et cela depuis les origines du mouvement. Cette idée est liée à la fois à leurs préoccupations nationales et à leur internationalisme, dont j'avais parlé dans mon intervention lors du premier brunch. Je voudrais plus particulièrement mettre l'accent aujourd'hui sur la question essentielle des *nationalisations* – une thématique chère à plusieurs théoriciens du mouvement. Victor Halter notamment a écrit (en français !) tout un livre à ce sujet, en nommant les opérations recommandées non pas « nationalisations » mais bien « socialisations » : tout un programme en un seul mot ! Nous avons clairement là l'amorce d'un projet à la fois européen et social. Autre exemple : le Bund a participé à la Seconde Internationale socialiste (de 1906 à 1914), dont je vous rappelle qu'elle a éclaté avec la guerre, puis à ce que l'on a appelé la Seconde Internationale

*bis* (celle qui s'est reconstituée juste après l'armistice) et qu'il a enfin adhéré à l'Internationale Socialiste (de 1930 à 1939), où il a défendu des positions très engagées à gauche et notamment l'idée de la construction d'une authentique Europe sociale. Il se distinguait ainsi fondamentalement du sionisme : on peut dire si l'on veut que le sionisme était nationaliste et international alors que le Bund était internationaliste et national...

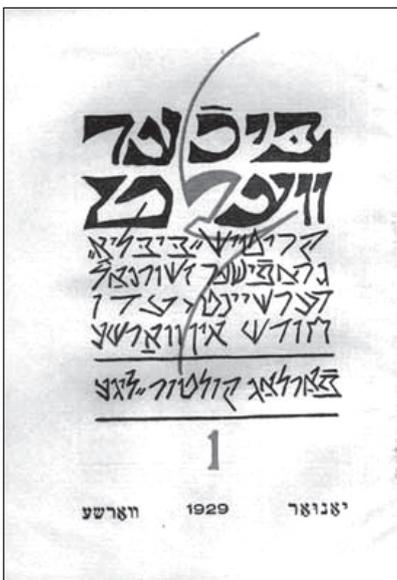
**Philippe Lazar :** Nous venons d'avoir un exemple d'invariant idéologique si je puis dire positif. Georges Wajs va nous dire quelques mots au sujet d'autres invariants (au moins temporaires) – les conceptions différentielles des sionistes et des bundistes au regard de la création d'un « foyer national » juif puis d'un État juif – et de leurs corollaires : l'antisémitisme et l'antisionisme.

### Nationaux ou nationalitaires ?

**Georges Wajs :** La première question que je formulerai de façon un peu provocante est la suivante : un laïque peut-il être à la fois juif et non sioniste ? Les bundistes répondaient affirmativement, avec une argumentation forte et étayée. Ce serait leur faire injure que de penser que leur réponse était conjoncturelle et correspondait essentiellement à un positionnement vis-à-vis d'un environnement particulièrement hostile. Et si le Bund a conservé son opposition au rassemblement de tous les Juifs sur une même terre après la Déclaration Balfour, c'est bien sûr pour des raisons idéologiques fondamentales, dictées par une autre conception de l'avenir du peuple juif que celle des sionistes. La naissance de l'État d'Israël a évidemment changé la donne : pas de façon radicale dans la mesure où une majorité de Juifs continue à vivre ailleurs que dans ce pays, mais néanmoins de façon concrète (on est passé du mythe de la création d'un État de plein exercice à sa réalisation effective).

**Jacqueline Gluckstein :** De ce point de vue spécifique, le sionisme en tant que tel a pourtant complètement échoué puisque, plus d'un demi-siècle après la création de l'État d'Israël, près des deux-tiers du peuple juif n'en font pas partie...

**Philippe Lazar :** ... un fait semble-t-il ignoré de la ministre des Affaires étrangères de ce pays qui n'hésitait pas à déclarer tout de go au *Monde* en janvier 2006 que la création de



Bikhervelt (Le monde des livres)  
publié par la Kultur Lige, janvier 1930

cet État « avait mis fin à la question juive moderne » (*sic*) !

**Georges Wajs :** Deux mots encore, à propos de la question de l'antisémitisme : elle est au cœur de la naissance des deux mouvements, bundiste et sioniste, qui l'un et l'autre se donnent comme objectif d'en venir à bout. Le nazisme et la Shoah ont d'une certaine manière tranché : le *yiddishland* a disparu. La création de l'État d'Israël, entérinée par les Nations Unies, concrétise les aspirations sionistes alors même que le Bund est plus ou moins balayé par l'Histoire. Mais le capital de sympathie pour le nouvel État n'a pas empêché la résurgence d'un antisémitisme parfois virulent, notamment d'un antisémitisme d'État (en Union soviétique par exemple). Et, depuis la Guerre du Liban, il s'est développé une sorte d'amalgame entre antisémitisme « classique » et antisionisme. Mais ce fait est bien connu, et je ne m'y attarderai pas.

**Michel Feldman :** À l'appui de ce que vient de dire Georges Wajs sur l'échec historique du Bund, je veux rappeler que les bundistes et les sionistes étaient en conflit – un conflit très honorable comme tous les conflits idéologiques mais un conflit très vif – bien avant la Déclaration Balfour. Et sans aller jusqu'à dire que l'Histoire a donné raison aux sionistes et que l'État d'Israël est né de la Shoah, la liquidation de quelque six millions de Juifs en Europe a incontestablement pesé sur la décision des États vainqueurs de soutenir la concrétisation d'un État juif.

**Henri Minczeles :** Il faut dire aussi que le Bund avait mené une action essentiellement sociale alors que, pour les sionistes, l'action militante était avant tout diplomatique, et cela dès leur Congrès de Bâle, en 1917. C'était sans doute une erreur stratégique majeure de la part du Bund que de ne pas avoir suffisamment tenu compte de l'importance déjà considérable à l'époque du lobbying international !

### Pertinence de la *doykeit*

**Jacques Burko :** Peut-on encore parler de *doykeit* – en tout cas en Europe – après ce que Henri Minczeles nous a dit de la décroissance démographique des Juifs sur le Vieux Continent ? J'avais esquissé un tableau de la *doykeit* bundiste lors du deuxième brunch, je voudrais aujourd'hui dire quelques mots de

son actualisation afin de lancer une réflexion entre nous à ce sujet. Je commence par une très bonne nouvelle : pendant deux mille ans, les Juifs étaient en exil dans la *Golah*. Depuis quelques années, nous ne sommes plus dans cette situation : depuis que l'État d'Israël existe, nous sommes... dans la *Diaspora*. Ceux de nous qui veulent « retourner à la Terre des ancêtres » peuvent désormais le faire y compris les Juifs autrefois prisonniers de l'Empire soviétique. Et donc ceux qui sont en dehors d'Israël le sont volontairement, par choix – et ceci concerne près des deux tiers des Juifs !

La *doykeit* bundiste était un combat pour l'émancipation de la minorité juive, pour sa défense et pour sa pérennisation. En dehors de ceux qui (sur)vivent en petite minorité dans les pays islamistes, les Juifs, de par le monde, sont émancipés : cette question-ci ne se pose donc plus. En revanche les deux autres questions continuent d'être d'actualité, du fait non seulement de la persistance de l'antisémitisme mais aussi de la dilution des Juifs au sein des pays dans lesquels ils vivent. Si nous tenons à la pérennité du peuple juif dans la diaspora, nous devons nous en préoccuper. Les religieux ont leur réponse à ce sujet, nous avons nous des interrogations.

Je voudrais, en ce qui me concerne, revenir aux rapports entre la Diaspora et Israël. Que nous soyons tous attachés à l'existence de cet État me semble suffisamment clair pour que je n'aie pas besoin de m'y attarder. Et un attachement de cette nature n'implique pas, cela va de soi, un accord avec ce que fait cet État. Je veux surtout insister ici sur le changement de mentalité qui existe entre Juifs israéliens et Juifs diasporiques. Les premiers sont soumis à la raison d'État, qui peut les conduire par exemple à s'abstraire en son nom du commandement « Tu ne tueras point », et ce n'est pas le cas pour les seconds. De telles différences – j'ai mis ici



Membres de la Tsukunft, collant des affiches du Bund à Baranowicze, (autour de 1930)



Photo Ph. Lazar

Jacques Aron : pourquoi rester dans un débat judéo-juif classique ?

volontairement le doigt sur l'une des plus symboliques – ne peuvent qu'aller s'accroissant au cours du temps. Nous ne vivons pas ou plus la même vie, nos comportements sont forcément différents. Un des grands torts que fait à la diaspora un homme médiatique comme Arnaud Klarsfeld lorsqu'il se promène en uniforme de Tsahal est

de contribuer à accentuer cette confusion entre Israéliens et Juifs qui nous est si nuisible à de nombreux points de vue. Quand nous chantions naguère au Bund : « Il n'est pas de sauveur suprême, sauvons-nous nous-mêmes », nous étions dans le vrai : la Diaspora doit se préoccuper elle-même de sa défense et de sa survie ! C'est bien là l'une des précieuses leçons de la *doyleit*. Pour l'État d'Israël, la Diaspora est avant tout source pour lui de renouvellement démographique et donc d'équilibrage de la démographie galopante des Arabes israéliens... L'amour qu'on me demande de porter à Israël n'a pas de réciprocité directe.

La véritable difficulté vient de la dispersion géographique des quelque deux-tiers du peuple juif vivant hors Israël. De ce fait même leurs voix comptent beaucoup moins que celle du tiers qui vit organisé sous forme étatique. Et il est en quelque sorte inhérent à la judéité diasporique de ne pas avoir de structures hiérarchiques et de représentation formelle... Cela fait son originalité, mais peut-être aussi sa faiblesse.

**Henri Inspektor :** Je ne crois pas que le droit ou non de tuer soit la principale différence entre Israël et la Diaspora ! Bien d'autres différences existent, d'ordre économique par exemple. Pourquoi insister sur celle-ci ? C'est assez choquant selon moi !

**Henri Minczeles :** Je pense que la principale difficulté dans les rapports entre Israël et la diaspora vient de la dissymétrie de leurs situations : les communautés juives sont rivées par rapport à ce que fait Israël alors que tel n'est absolument le cas en sens inverse. Et puis il existe évidemment une différence

énorme en termes de pouvoirs entre un État disposant de toutes les d'un État et des communautés vivant essentiellement sur leurs ressources propres. Mais nous devrions à tout prix essayer de sortir de la vassalisation de fait que tente de nous imposer un État suzerain !

**Jacques Aron :** Ne restons-nous pas un peu trop dans un débat judéo-juif classique, centré sur le différentiel Territoire-Diaspora – débat qui a rebondi d'âge en âge depuis le XIX<sup>e</sup> siècle ? On a fait allusion à la diplomatie mise en œuvre par les sionistes dès leurs premiers congrès... Je voudrais quant à moi poser une question relative à ce qui me paraît aujourd'hui au cœur des problèmes et demander si le Bund s'en est préoccupé au cours de son histoire. Contrairement à l'Île Maurice quand les Hollandais y ont débarqué, la Palestine n'a jamais été une terre déserte. Et ce qu'il faut bien appeler *la question arabe* fait problème, dès les débuts du sionisme, dans le mouvement socialiste européen (mouvement dont il était partie prenante). Nous devrions me semble-t-il porter attention à ce problème en l'éclairant par la tradition du Bund et l'intérêt que celui-ci porte à la question nationale. La philosophie bundiste permettrait-elle de mieux comprendre ce que sont les conflits associés aux diverses volontés nationalistes s'exprimant au sujet d'une même terre et comment on pourrait tenter de les résoudre ?

**Jacques Burko :** J'ajouterai quant à moi que le problème central que nous devons traiter est le suivant : que pouvons-nous faire aujourd'hui, nous, ici et non là-bas, de l'esprit de la *doyleit* ? Comment les deux-tiers du peuple juif peuvent-ils agir pour défendre leur existence propre, en tant qu'êtres diasporiques, non titulaires d'une double nationalité ? Voici ce qui devrait nous préoccuper de façon prioritaire !

### Quel engagement politique désormais ?

**Philippe Lazar :** Nous ne pouvons plus vraiment croire de façon béate à un avenir radieux du socialisme étatisé. Mais cela ne veut pas dire que les idées socialistes ne nous intéressent pas. Elles sont même pour beaucoup d'entre nous le moteur d'un engagement politique (pas nécessairement au sens partisan du terme), avec une grande

interrogation sur les modèles de référence : le modèle marxiste, qui reste très prégnant dans ce pays, et le modèle du libéralisme tel que se l'est réapproprié la deuxième gauche autour de gens comme Michel Rocard, renouant avec une très ancienne tradition idéaliste française. Incidemment, le livre du Cercle Gaston-Crémieux, *Valeurs, cultures et politique*, traite en particulier de cette dualité, sur la base d'exposés de tenants de chacune de deux thèses. Comment nous situons-nous donc nous-mêmes, dans cette salle, par rapport à ces idées ? Tel pourrait être l'objet d'un premier débat. La deuxième idée, moins théorique, concernerait la façon dont nous pourrions nous situer vis-à-vis de la construction européenne. Où en sommes-nous après le rejet de la loi constitutionnelle européenne ? Que pourrait être désormais une Europe fédérale disposant d'institutions plus fortes mais qui respecterait mieux la diversité culturelle constitutive du continent et des peuples qui en occupent le territoire ?

**Philippe Bourdier :** Pour moi l'originalité du Bund tient à l'alliance qu'il réalise entre le politique et le culturel. Cela implique qu'il ne faut pas dissocier ces deux composantes, à quelque échelle que ce soit, et en particulier à l'échelle européenne.

**Georges Wajs :** La dimension juive pourrait singulièrement éclairer la question de la définition « culturelle » de l'Europe telle qu'évoquée par Philippe Lazar : les Juifs ne sont-ils pas, historiquement parlant, parmi les premiers *européens* ?

**Élio Cohen Boulakia :** Nous subissons actuellement en France une campagne

systématiquement de dénigrement de l'humain. La loi sur l'immigration que nous prépare le ministre de l'Intérieur en est l'archétype. Le projet remet en question des éléments fondamentaux de notre société : sur l'accueil des étrangers, sur les lois de l'hospitalité, sur le droit d'asile. Il nous rappelle tristement la période de Vichy, et son encouragement à la délation. Des enfants pourront être séparés de leur mère et expulsés ! Nous ne pouvons, en tant qu'individus de gauche et juifs, qu'être saisis d'effroi par ces résurgences.

**Léopold Braunstein :** Les revendications nationales (au sens de la « nationalité juive ») du Bund ne sont évidemment pas directement transposables aujourd'hui au sein de nos frontières. Mais il n'en va pas nécessairement de même au-delà, c'est-à-dire à l'échelle européenne. Et là, on ne peut que constater un réveil de certaines d'entre elles qui semblent bien contradictoires avec la volonté de constituer un ensemble européen formel.

**Philippe Lazar :** Je crois que nous sommes tous d'accord sur la priorité fondamentale que, dans un pays comme le nôtre, il convient de donner à la résorption des inégalités et, plus généralement, au développement économique et social. Mais priorité n'est pas exclusivité. Intervient nécessairement aussi la grande question du culturel et de son interférence avec le politique. Et c'est là que demeure magistrale la leçon du Bund, dans sa volonté explicite d'associer en permanence ces deux composantes essentielles de la société. ■

Transcription des débats  
par Philippe Lazar



Photo Ph. Lazar

Philippe Bourdier : Pour moi l'originalité du Bund tient à l'alliance qu'il réalise entre le politique et le culturel.



## Bronislaw Kaminski, alias Bruno Durocher, poète et éditeur

Maurice Mourier, dans le numéro 37 de *Diasporiques*<sup>1</sup>, nous a expliqué comment Bronislaw Kaminski, Juif polonais ayant survécu au génocide, arrivé en France en 1945, a francisé son nom en Durocher (*kaminski* signifie « de la roche ») et s'est très vite imposé comme poète et comme éditeur de grand talent. Il a créé la revue puis les éditions *Caractères*, publié des poètes et écrivains de premier plan (Queneau, Butor, Tzara, Neruda...), recouru pour illustrer ses livres à Sonia Delaunay, Picabia, Picasso... Sa compagne, Nicole Gdalia, elle-même poète, poursuit son œuvre depuis sa disparition, il y a maintenant dix ans<sup>2</sup>. Elle a bien voulu nous confier quatre de ses poèmes, extraits de son recueil *À l'image de l'homme*<sup>3</sup>. Qu'elle en soit ici vivement remerciée.

### Poème liminaire

Il faudrait déchiffrer les astres qui ont orné le ciel un  
jour éloigné déjà de plusieurs dizaines d'années à  
neuf heures du soir  
il faudrait connaître le cri qui a déchiré le silence à ce  
moment-là  
pour arriver à la source de la tristesse qui a modelé  
mon visage  
c'était dans la ville qui enfermait entre les tours de ses  
églises les cercueils des rois de Pologne  
sur le bord d'un fleuve gris  
là enflammé par la révolte contre les lois tragiques du  
monde et contre ma propre misère j'ai trouvé  
mes premières paroles poétiques  
sauvages et chaudes comme le phallus d'un jeune  
garçon rêvant à une femelle  
cri barbare baigné par la clarté du soleil indifférent  
et ainsi mes dix-sept ans débordaient du papier  
– fleuve rouge parmi les peuples slaves –  
sacrifice païen d'innocence  
j'ai grandi dans l'âge et dans la souffrance où Dieu  
miroïtait au fond de l'abîme  
j'étais multicolore entre les mains blondes du peuple  
car je me cherchais parmi toutes les images de  
l'histoire

A vingt ans j'étais l'éternité et j'étais l'homme  
je rêvais à toi Espagne à toi Amérique pour poursuivre  
mon chant car les rois de Pologne étaient morts  
et leur puissance oubliée des hommes  
et j'ai voulu être compris par tous pour clamer mon  
message ma religion nouvelle aussi loin que le  
monde

j'ai préparé mon départ mais les Germains sont venus  
de l'ouest pour ravager les plaines de mon peuple  
comme une femme pleine de tendresse j'ai sacrifié ma  
nostalgie pour défendre mes amis  
mais nous étions faibles et les barbares ont vaincu  
notre chair  
ils m'ont fait esclave ils voulaient me tuer au compte-  
gouttes  
j'ai traversé cette fantaisie cruelle des hommes pour  
devenir plus pur et plus dégagé du paysage natal

Ainsi à vingt-six ans après la défaite de mes ennemis je  
suis venu vers toi France parce que ta parole est  
universelle  
j'ai appris ton climat et ta peau

À trente ans je t'ai connue assez pour mener le chemin  
de ma couleur sur ton sein  
je suis devenu ton poète pour continuer le poème  
difficile de ma vie  
maintenant je reprends toutes mes images anciennes  
leur fièvre et leur alcool je déchire leur vêtement  
cousu en Pologne et je les habille de la robe de  
ma langue nouvelle  
je vous abandonne mon passé ma jeunesse et mes  
désirs d'homme  
je vous abandonne mes mains solitaires entre les bruits  
du monde  
car je ne suis plus  
car je ne suis plus de ce monde

<sup>1</sup> Mars 2006, p. 49.

<sup>2</sup> Un hommage lui est rendu à la Bibliothèque nationale de France du 5 décembre 2006 au 7 janvier 2007 (déambulatoire sud).

<sup>3</sup> Éditions Caractères, Paris, 1956.

## Le temps de l'ombre

Si le poète connaît les paysages que tu n'as jamais vus  
s'il marche sur la route que tu ne connais pas  
si tout simplement il met le monde dans la paume de  
sa main comme un fruit  
puis le découpe avec un couteau et entend son propre  
pouls  
si le sang du monde se mélange avec son propre sang  
si la voix du poète est le cri de la profondeur humaine  
et la nostalgie secrète de nos mains  
toute la passion de la nature  
chant de la terre et des champs  
pleur de la ville jetée violemment sur les sens embrasés  
et sa propre image

si le poète ne porte pas la cravate à la mode  
et n'invente pas les métaphores que tu aimes  
phrases compliquées et civilisées auxquelles tu donnes  
ton assentiment momentané  
si le poète fuit la littérature et ses tics  
et comme un fleuve se construit son propre lit  
n'ayant pas peur du soleil de l'ombre et de l'orage  
des cristaux et de la glaise  
si le poète sait qu'aucun artifice ne vaut une larme un  
élan du sang  
si chacun de ses cris est un cri de l'homme vivant  
si c'est ainsi...

j'ai beaucoup lu et critiqué  
mais aujourd'hui je sais  
que souvent le poème grandit malgré la négation  
que souvent sa force silencieuse dans le présent  
s'épanouit dans le futur

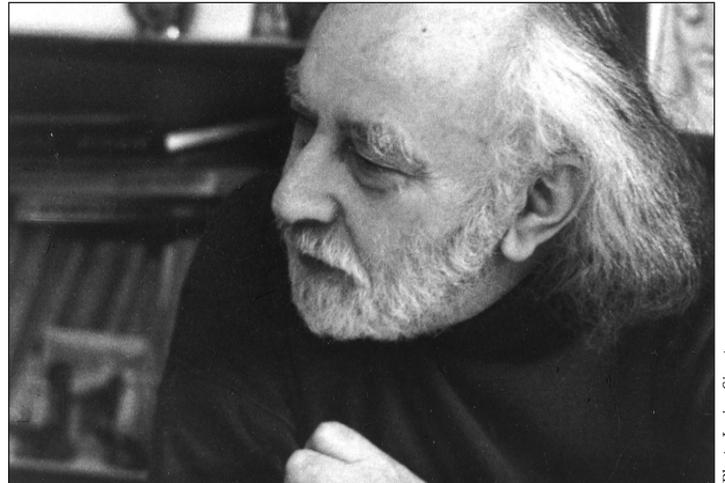
j'exige donc l'humilité devant la parole du poète  
car le temps - chroniqueur sans défaut  
montrera quelle est la vraie place de la parole du  
poète

## Dans la nuit la lumière (p.114-116)

Pourrais-je vivre sans poitrine  
pourrais-je vivre sans manger  
pourrais-je vivre sans toi ?

Mon amour mon amour  
désormais ton regard m'habite  
et ma maison est pleine de ta voix.

Depuis si longtemps je n'ai pas touché à la lumière  
que j'ai oublié ton nom et ta couleur ô joie  
et voici que j'en suis inondé  
ma poitrine éclate de bonheur ;  
Ô mon amour je t'en remercie mon amour.



Bruno Durocher

Photo Janine Sicart

Approche ta main de mon front  
que le silence enveloppe mes tempes  
et que ma soif soit assouvie.

Il n'y avait plus de route devant mes yeux  
ni d'humains ni de dieu  
uniquement la mer la mer et le ciel plein de nuit  
maintenant ma vie pourrait redevenir un jardin  
seulement reste mon amour reste auprès de moi  
car que deviendrais-je sans toi ?

Dans tes bras j'oublie la tristesse  
et toute douleur du monde change  
ô mon étoile.

Comme deux courants magnétiques attirés l'un vers  
l'autre  
nos destins lient nos mains  
et déjà le jour est plus clair  
et la nuit plus amoureuse.

Je chanterai pour toi mes chants d'amour  
depuis mon matin jusqu'à l'âge mur  
et tout sera oublié  
car rien ne pouvait être vrai avant notre rencontre  
car aucune source ne pouvait être plus claire que tes  
yeux

et je bénis la terre  
et je bénis le ciel  
et je bénis mon corps  
et je bénis le tien  
l'occident et l'orient  
le nord et le sud  
et tous les vents de l'univers  
et toute la création  
pour t'avoir faite



### Dans la nuit la lumière (p. 199-202)

Nature en mutation – moi aux branches multiples  
myriade de cellules où se déverse la force  
torrent d'étincelles clarté cognant contre la nuit  
opaque

je suis dans chaque feuille qui éclôt de la terre  
dans chaque animal qui sort de l'œuf maternel  
dans chaque phallus mâle dans toute volupté femelle  
je te salue création toujours naissante toujours affamée  
dévorante et jouissante

je vous aime vous tous qui apparaissez  
je vous aime vous tous qui mourez  
chaque douleur chaque joie chaque désir  
je partage tout avec vous  
la chasteté le vice la sodomie et la santé  
je parcours l'univers depuis sa frontière infinie jusqu'au  
cœur du soleil  
les nébuleuses galaxies les villes essaimées sur la terre  
je suis partout chez moi  
ma chair se compose de tous les continents et de tous  
les pays

les millénaires passés le temps à venir se superposent  
sur mon être comme une écorce

je suis éternel  
je connais chaque dimension et toute forme  
je tremble de tous les désirs  
et à chaque pas j'enrichis ma connaissance  
je suis donc solidaire de vous  
chien courant dans la rue  
marchande de journaux  
clochard qui pue le vin  
millionnaire collectionneur de tableaux  
avec toi avec moi avec vous  
je partage tout avec toutes les formes

chaque jour je suis assassiné  
chaque jour je succombe à la guerre  
chaque jour je meurs dévoré  
et ma chair est digérée par mon propre ventre

je t'aime femme – mère de mes enfants  
je plonge ma virilité dans ton corps  
comme la semence solaire dans la nuit  
c'est le miracle de la chair qui touche la chair  
tremblement du plaisir qui verse le liquide de ma  
colonne vertébrale dans tes entrailles  
les cinq sens s'ouvrent à la perception des choses  
cachées

torse nu j'embrasse toute la terre  
je suis la terre et le ciel et tout ce qui est au-delà  
depuis l'infiniment petit jusqu'à l'espace sans frontières  
chaque battement de mon poulx résonne dans la  
grande poitrine  
chaque son vibrant sur mes cordes vocales est une note  
du chant universel

chaque effort de mes muscles est une parcelle de la  
force universelle  
je suis le vent la pluie la sécheresse le malheur et le  
bonheur

multiple j'interroge mes propres contradictions  
je pose sur la balance ma joie et ma souffrance  
et je les jette sur l'écume violente de la vie

je suis le voyageur  
mon point de départ est partout  
et le terminus nulle part  
la marche ne s'arrête pas nul ne descend du train  
les morts et les suicidés ne cessent de vivre  
chaque atome de mon corps est éternel  
l'œil de l'âme déchiffre l'énigme  
mais les lettres arrivent toujours l'une après l'autre  
sans arrêt sans arrêt  
je vous aime vous êtes moi il faut vous reconnaître en  
moi

comme je me reconnais moi-même en vous  
mes enfants s'ouvrent à la vie comme la bouche qui  
crie son étonnement

chaque grain éclos est mon enfant  
chaque jeune animal insecte ver et oiseau  
toute naissance provient de moi  
et la mort est seulement la mutation de ma peau

qui suis-je donc pour être à ce point illimité et pourtant  
si étroitement limité à la forme de mon corps  
chaque mouvement de mon bras fait mouvoir l'univers  
chaque voyelle prononcée par ma gorge chaque son est  
le son de la voix unique  
chaque vibration de ma pensée puise sa racine dans la  
vibration première  
je suis le commencement et la fin  
âme du monde mon corps remplit les ténèbres et la  
lumière

## Mico Nissim, musicien des sphères emboîtées

Maurice Mourier

« Il est un air pour qui je donnerais... ». Une série d'airs plutôt, qu'il convient d'écouter en un lieu calme dans un grand fauteuil, le corps détendu certes légèrement, mais l'oreille au guet car les mélodies qui naissent et s'évaporent au piano, répétitives un peu à première audition - c'est là un compliment, comprendre « répétitives » au sens de Phil Glass, Carlos d'Alessio, Nino Rota, ces poètes qui parlent au cortex sensible en se passant d'intermédiaires verbaux – sont en fait subtilement savantes. Reprises, mais aussi ruptures en cascade, nettes et précises, dépourvues toutefois de brutalité, ayant l'immédiateté, le caractère souvent ingénu des rêves, non point ceux de nuit où il est rare qu'aucune trace de cauchemar n'affleure mais venant interrompre un temps les longues et puissantes rêveries éveillées, avant que l'aiguillage modificateur du rythme ne vienne engager la ligne capricante des sons sur une autre voie. *Conversation avec les étoiles, Chanson des syrtes, Le vieux poète de La Nuit de l'Iguane* sont autant de méditations courtes où Mico Nissim, piano solo, distille en une langue claire, pleine de retours et d'espèces de remords immédiatement effacés par des propositions nouvelles, une mélancolie essentielle,

douce en un sens (et une telle douceur serait planante si cette musique se présentait à nous facile et relâchée mais c'est tout le contraire, elle fonctionne sur l'envoûtement et, exigeante, refuse l'œcuménisme tiède des « ambiances » feutrées), riche en réalité en questions insolubles, en portes qui s'ouvrent sur le vide et ne se referment pas. « L'orchestre, dit Mico, est la falaise sur laquelle court l'instrumentiste, heureux de sentir le sol sous ses pieds. Mais le pianiste solitaire, privé de la falaise, se retrouve bientôt suspendu en l'air, comme un personnage de dessin animé.

### Au commencement était le jazz

Le créateur des perles de ce collier dont chacun des titres possède un charme et une charge de mystère que le morceau ne déçoit pas (*Dénouer, Retrouvailles*, n'est-ce pas inattendu et, comme disait Barthes, « apéritif » ?) se présente d'abord à nos oreilles comme un pianiste et

comme un pianiste de jazz. C'est ainsi qu'il a commencé, voici plus de trente ans, le jour où il a décidé de renoncer à enseigner les mathématiques dans le secondaire (1974) pour se lancer en autodidacte dans la composition et, pour attendre plus commodément l'issue de son coup de tête (son père lui avait coupé les vivres), gagner sa vie en accompagnant au piano des chanteurs professionnels (Jacques Mahieux puis Sacha Distel, Font et Val, Brigitte Fontaine, quelques autres).



Photo Jean-Christophe Déhan © Jean-Christophe Déhan



Du piano, il en avait fait toute sa vie. Son père souhaitait pour lui une carrière moins aléatoire, et le jeune Mico avait complu à ce désir en obtenant un diplôme d'ingénieur de l'ENSM de Nantes (construction mécanique et aéronautique, 1969, il avait vingt-deux ans). Mais l'autorité paternelle n'était pas allée jusqu'à empêcher l'enfant de se livrer à sa véritable passion pour le piano, et cela pour une raison très particulière que l'adulte muet et austère ne devait révéler à son fils que beaucoup plus tard : au cours de ses vingt-quatre mois d'Auschwitz, M. Nissim avait constaté que la longévité des musiciens dépassait largement celle des autres déportés. Les SS étaient mélomanes, comme chacun sait, et d'ailleurs la musique n'adoucissait-elle pas les mœurs, comme le chantait déjà Guillaume Apollinaire mettant en scène, dans *Schinderhannes*, « toute la bande » des brigands, qui « pète et rit pendant le dîner / Puis s'attendrit à l'allemande, / Avant d'aller assassiner » ?

Mais Mico, né en 1947 deux ans après le retour du père et les retrouvailles de celui-ci avec la mère, cachée un an dans une cave à Nice, ne veut pas se contenter d'être un interprète de talent, très vite bien rémunéré. Sa vocation de musicien est d'écrire des

partitions, pas de jouer celles des autres ou de persévérer dans un métier d'arrangeur, même brillant.

Dès ses dix-sept ans, tout en poursuivant parallèlement études scientifiques et études de piano classique, il fonde son premier groupe

de jazz, en 1964, l'année même où sort *La Nuit de l'Iguane*, ce film de John Huston très librement adapté de Tennessee Williams où Cyril Delevanti incarne un inoubliable personnage de *has been* qui prétend être « le plus vieux poète au monde encore en exercice » et accomplit avant de mourir son dernier acte d'artiste libre : dicter un texte à sa fille.

### Un voyage révélateur

Trois ans plus tard, à vingt ans, Mico récidive en créant un trio dans un club niçois, de jazz évidemment. Son avenir d'ingénieur théoriquement arrêté, il fête ce succès par un voyage à New York, afin d'y écouter les grands noms du jazz moderne et, par la grâce d'un de ces « hasards objectifs » qui s'offrent seulement aux « amoureux fervents » et aux « savants austères », entend jouer le même soir, dans un club de Harlem, Dizzie Gillespie et Miles Davies, en présence du vieux Louis Armstrong, qui disparaîtra en 1971. Au cours de ce séjour, habitant le merveilleux quartier juif de Manhattan, il aura l'agréable surprise de constater qu'aux questions posées dans la rue les passants, alertés par son accent, lui répondent en français, les émigrés d'Europe Centrale ayant conservé encore, à cette époque lointaine, de beaux restes des cultures côtoyées jadis ou naguère avant leur immersion dans le *melting pot*.

L'effet de ce voyage initiatique n'est cependant pas immédiatement décisif, bien qu'il produise peut-être, dans la voie toute tracée du métier, le premier décrochement : d'ingénieur potentiel à professeur de lycée, il y a

déjà comme un recul vers l'intérieur de soi-même, on perd en statut social ce que l'on gagne en liberté, mise à profit sans délai pour se perfectionner en piano (avec l'accompagnateur de Charles Trenet) et pour s'ouvrir à d'autres musiques (un an comme coopérant au Sénégal, aux sources anciennes du jazz).

Puis en 1974 (Mico a vingt-sept ans), le pas est sauté, définitivement. Suivent dix-sept années fort remplies (voyage au Brésil et découverte *in vivo* de rythmes encore mal connus, collaborations avec des cinéastes, des gens de théâtre dont François Marthouret, Roger Blin, Jean Benguigui, compositions musicales jointes à la série de livres-cassettes pour enfants joliment intitulée « Mille et une histoires au creux de l'oreille »). Mais surtout Mico Nissim, tout en menant la féconde carrière d'accompagnateur évoquée plus haut, élargit son expérience en intégrant l'Orchestre National de Jazz de Claude Barthélémy, avec lequel il va, comme pianiste, participer à deux saisons de tournées (1989-1991), ce qui le conduit « tout naturellement » au pupitre de chef, mutation accomplie au Festival Chorus Hauts de Seine juste à la fin de la période au milieu de laquelle je l'ai rencontré.

Il vivait alors pour la musique mais aussi de la musique, et cela depuis 1975, grâce soient toutefois rendues au système alors efficace des « intermittents du spectacle » ajoute-t-il avec lucidité.

### Travailleur infatigable

C'était en 1984. Le cinéaste Gilles Capelle et moi travaillions à un court-métrage



de dix-huit minutes commandé par l'INSERM, c'est à dire par son directeur général Philippe Lazar. Gilles était depuis longtemps l'ami de Mico, qui écrivit pour nous la musique d'*Inserm Autoportrait*, puis l'enregistra en studio, mêlant son propre texte pianistique à des vagues successives de musique électronique avec une dextérité professionnelle qui me reste encore dans l'oreille et dans l'œil, car observer les mains d'un arrangeur habile flotter sur les consoles superposées d'une machine de taille imposante à laquelle on ne comprend goutte et qui néanmoins produit des sons miscibles entre eux et finit par produire une partition qui colle parfaitement à ce que le film veut dire (de l'éparpillement des expériences scientifiques individuelles surgit par coalescence une belle œuvre collective, chaque individu à sa paillasse contribuant à cette drôle de création commune en quoi se renouvelle la recherche médicale), eh bien ! c'est un spectacle en soi.

Je ne savais rien alors de Mico Nissim, j'expérimentais simplement à son contact combien l'extrême compétence peut s'accompagner d'une attitude détendue, presque ludique, comme si tout ce travail au clavier de quelque orgue monstrueux pour le profane était en fin de compte une jonglerie aimable avec les notes emboîchées en fils de mélodies « **rythmique(s), extrêmement rythmique(s)** » comme l'écrit Verlaine dans *La Nuit du Walpurgis classique*.

Ce que je ne savais surtout pas et ne pouvais soupçonner – je ne l'ai appris en fait qu'au cours de nos entretiens les plus récents –, c'est que

cette aisance laborieuse, cette souriante maîtrise étaient compensées, dans l'ombre du moi, par un tout autre travail, souterrain celui-là et qui, commencé alors depuis un an seulement, devait se poursuivre trois fois par semaine jusqu'en 2000 : dix-sept ans, ne recoupant pas exactement la longue plage de temps mentionnée précédemment, d'analyse freudienne classique qui se prolongera, l'épreuve enfin achevée, en cette auto-analyse que sont aujourd'hui pour Mico aussi bien la performance que l'écriture musicales.

Ultime métamorphose : depuis 1991 l'aventurier poursuit une trajectoire qu'il considère comme exclusivement « personnelle ». Il s'agit toujours – plus que jamais – de musique, puisqu'une fois découverte cette pulsion fondamentale (grâce au jazz, au lycée), une fois prise la décision irrévocable de devenir musicien (la musique étant, selon Borgès cité par Mico, « **le seul art où le fond et la forme se confondent** », la musique ou plutôt le récit musical, qui pour le musicien constitue une autobiographie en progrès sans les mots, offrant la seule vraie « **porte de la liberté** » selon une intuition apparue en pleine lumière pour Mico en 68), tout l'effort vital doit tendre désormais à affranchir peu à peu le créateur de ses appartenances. Et quelle chance a le musicien : contrairement au travail littéraire, au corps-à-corps du peintre avec son tableau, la musique, qui pourtant s'écrit aussi bien sur une île déserte avec un papier et un crayon, tout comme la page de roman, ne saurait exister sans les autres. L'interprète, l'orchestre, cette falaise

rassurante : on risque moins l'autisme ici qu'ailleurs !

Qu'est-ce que ça veut dire concrètement une « **carrière personnelle** » en musique ? Sans doute d'abord qu'on se donne les moyens de l'autonomie : c'est une formation originale, le *Mico Nissim Trio* (piano, basse, batterie) qui part en tournée en Amérique du Sud en 1991, auquel succède l'ensemble *Dodécaphonie* en 93, puis le *Trio Nissim/Aussanaire/Thémis* (piano, saxophone, clarinette) en 95. De même en 1998 Mico redevient enseignant mais de piano et ensemble jazz au Conservatoire de Saint-Cloud, poste qu'il occupe toujours puis, en 99, il fonde à Cergy l'harmonie *Le Vent se lève*, orchestre d'amateurs au nom significatif, en 2001 le groupe *Cinq Surs Cinq* (Jacques Bolognesi, Sébastien Boisseau, Jean Aussanaire, Jacques Mahieux sont les quatre autres), tout en enregistrant pièces pour piano et musique d'orchestre. Tout cela à la force du poignet, sans plus dépendre de personne, sauf des disciples et amis.

Et maintenant ? Ces deux dernières années, toujours à l'affût de sonorités inhabituelles, Mico s'est mis à écrire pour la trompette et le tuba en France et au Portugal, puis il a créé le groupe vocal des *Enchantés*, dont il compose les musiques et qu'il accompagne au piano sur les textes des poètes qu'il aime (Rutebeuf, Villon, Apollinaire, Max Jacob, Pessoa), puisque cet autodidacte en musique (il n'a jamais étudié ni l'harmonie, ni le contrepoint, ni l'orchestration) l'est aussi en littérature où son goût ne l'a pas poussé





seulement vers les « rithmailleurs », comme dit Marot, mais vers des prosateurs aussi différents que Jules Renard ou Borgès, cependant qu'il tentait (en vain) d'obtenir les droits d'adaptation du conte fantastique de Maurice Renard *La Cantatrice* ou du *Rivage des Syrtes* de Julien Gracq.

### Du piano aux instruments à vent

Écoutons un de ses derniers disques, *6 heures du soir au paradis*, interprété par Eutépé, l'ensemble de trompettes de Paris avec la Musique des Gardiens de la Paix de la Préfecture de Police sous la direction de Philippe Ferro. Outre le morceau éponyme, fantaisie de 9'50 pour quintette de trompettes, *Une Histoire de la Main*, pour 5 trompettes et orchestre d'harmonie, propose une composition ambitieuse de 27'47 qui s'articule sur une série de mouvements parfois légèrement isolés par un silence, parfois directement enchaînés.

L'impression est d'abord déconcertante. Comme les deux textes musicaux de Mico Nissim sont précédés de deux autres morceaux dus au compositeur Jérôme Naulais qui utilise les cuivres comme l'oreille s'y attend, c'est à dire pour leur brillance, leur vivacité pétillante et leur éclat (il y a toujours, croit-on, quelque chose du « Soldat lève-toi » dans la trompette), la surprise immédiate vient ici du fait que la symphonie que nous entendons (je ne trouve pas mot plus adéquat) ne sonne presque jamais haut et clair mais gronde ou murmure dans des tonalités sourdes que viennent parfois

emporter loin d'inattendues réverbérations. Ce sont des mélancolies qui passent, sans flou ni pathos, à la manière des plaintes et des colères hautaines du *fado*, des confidences voilées qui ne disent rien de précis sur l'homme et le monde sinon que l'un comme l'autre sont irrémédiablement chargés d'un ressassement éternel (encore des reprises, des retours, des réminiscences, comme tout à l'heure au piano, mais rien de larmoyant, pas de soumission, de résignation, une espèce de lucidité sombre), d'une rumination qui suggère que Dieu n'existe pas ou que, s'il existe, il est méchant.

Et naturellement on se dit : imbécile que je suis, qui avais oublié que la trompette, stridente ou bouchée, sert par excellence dans le jazz à exprimer le monologue intérieur, aussi capable de moduler un désespoir sans cause clairement identifiable, ontologique si on veut, que le saxophone ténor.

C'est très beau *Une Histoire de la Main*, constamment narratif d'un malaise intérieur et pourtant apaisant, non point « languissant et funèbre » comme l'air que se remémorait Nerval mais lisse et pur, n'offrant à l'imagination facile de l'auditeur aucune vision convenue, pas d'éléments figuratifs, proche de l'abstraction lyrique d'un Miró (qui a inspiré Mico pianiste), ne laissant pas choir, pour un réemploi banalement sentimental, une seule once de son essentiel mystère.

### Être juif : obligation et souffrance

Il y a de l'identité juive là-dessous, certainement, ce qui

ne veut pas dire du tout une aura mystique quelconque. Les parents de Mico Nissim, natifs de Salonique parlant le *ladino*, et émigrés dans le sud de la France pour ne point trop abandonner la lumière de la Méditerranée, bientôt plongés pourtant dans la nuit et le brouillard du crime avant d'en émerger par chance (s'il faut qualifier la condition juive, dit Mico, j'emploie le mot « calamité »), étaient athées. Sa mère, toujours vivante, l'est restée, lui n'a jamais été touché par aucune velléité religieuse, à moins qu'il ne faille considérer comme un avatar de celle-ci ce qu'il appelle le « sionisme romantique » qui le poussa, à dix-huit ans, à rejoindre un kibboutz en Israël puis, cette expérience s'étant révélée décevante, à envisager de se fixer aux États-Unis. « Israël, c'était la victoire de mon père, dit-il, le bleu du ciel et de la mer, *Exodus*<sup>1</sup>. Mais c'est la musique qui m'a fait sortir du sionisme. Le judaïsme n'est pas mon affaire. Être juif, c'est une obligation, le reconnaître une grande souffrance. »

Comme il fallait s'y attendre, cette manière d'allergie, sans être aucunement superficielle, s'accompagne d'une imprégnation profonde par la culture juive et nous voilà paradoxalement ramenés à la musique et singulièrement au jazz.

Ainsi ne prendrai-je pas la remarque incidente de Mico (« Jazz et judaïsme sont frères. A l'origine du jazz, le swing. *Swing* signifie balancer. As-tu remarqué la façon dont les juifs religieux se

<sup>1</sup> Le film d'Otto Preminger, 1960, sur un scénario de Dalton Trumbo, d'après Léon Uris, musique Ernest Gold.

balancent en récitant le texte sacré ? **Exactement comme les saxophonistes noirs** ») pour une boutade d'humour judéo-espagnol. L'a fasciné aussi le fait que les seuls musiciens blancs qui se soient, aux Etats-Unis, intéressés d'assez près au jazz pour en devenir de grands praticiens (Benny Goodman, Mezz Mezzrow surtout, clarinet-tiste virtuose et auteur de *La Rage de vivre*, bible de tous les amateurs), ou au moins s'en inspirer avec plus ou moins de bonheur (George Gershwin) étaient juifs.

Une mélancolie sans échappatoire circule à travers tout le jazz et a largement débordé sur toutes ses métamorphoses jusqu'au rock inclus. Elle entre en conflit avec une vitalité frénétique qui manifeste le jaillissement d'un espoir insensé au sein même de la déréliction, contradiction explosive et féconde que nul n'a mieux incarnée (pour moi) que le pianiste Art Tatum. Désespérance et pulsion vitale ne se combinent-elles pas tout autant dans la culture juive, en des proportions diverses selon les cas ? Mais aux racines de cette culture, l'art du commentaire et du commentaire de commentaire ne se trouve-t-il pas constituer le moteur de l'appétit de recherche qui informe toute l'activité intellectuelle, philosophique, scientifique d'une pensée toujours en mouvement ?

Or, selon Mico, le jazz n'est qu'un commentaire musical permanent de thèmes que l'on reprend, modifie, enrichit, transforme, dissout avec une obstination dans le recommencement qui rappelle la Kabbale, sa couleur nostalgique reposant, en fin de compte, sur un réservoir limité de séquences sonores,

à partir desquelles les musiciens improvisent sans fin. Je lui laisse la responsabilité de ces spéculations que je trouve néanmoins passionnantes. Au reste, pour lui le jazz s'est arrêté, il a fini d'évoluer dans les années 70, devenu une sorte d'Histoire Sainte maintenue en survie précaire par le seul commentaire. La recherche répétitive aurait-elle, dans cette musique, cédé la place à une forme stérile de collage qu'il repère aisément dans le rap ? Et cette sclérose, dont un des symptômes n'est autre que la profusion de disques trop peu inventifs pour qu'on les écoute vraiment, affecte-t-elle le seul jazz ou ne vaudrait-elle pas, peu ou prou, pour toute la musique aujourd'hui en panne (provisoire sans doute) comme le reste de notre culture abusivement appelée « post-moderne » ?

### Un je ne sais quel charme encore...

Sur des notes de *fado* nous abandonnons Mico Nissim, qui s'apprête à travailler à Chaillot avec Christian Colin pour *La Double inconstance*, une pièce faussement gaie de Marivaux, dont il a écrit la musique de scène. Demain il sera au Portugal où, à Alcobaca (célèbre pour son abbaye Santa Maria, à cent kilomètres au nord de la capitale) fut donné en 2005 le concert « Les couleurs de Mico Nissim » et créé des *fanfares étranges* pour tuba, piano et saxophones avec le tubiste Sergio Carolino.

Je l'imagine volontiers errant sur les bords du Tage à Lisbonne, la ville la plus poétique d'Europe (avec Prague, bien entendu). Le décor est celui d'un film de Raúl Ruiz ou du cinéaste lisboète

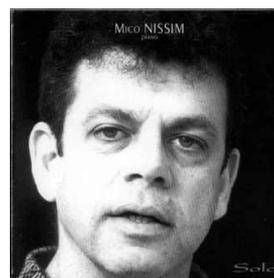
Manoel de Oliveira. L'intrigue, douce-amère comme il sied, traite sans réalisme excessif (mais les images sont nettes) de choses belles qui furent perdues et qu'on ne retrouvera pas. Ça n'est pas excessivement triste mais les tonalités sont plutôt crépusculaires, en tout cas étouffées. Une musique, s'égrène (c'est celle du film, Mico l'a écrite et il la joue au piano sur la toile de fond d'un orchestre aux timbres sourds). Il ne reste plus qu'à attendre que le charme opère, plus qu'à rester là immobile au creux de la ville poignante, tandis que le musicien conduit son aventure apparemment erratique dans les méandres du clavier, aventure d'associations libres comme on dit, de métaphores d'une vie rêvée. Les sphères des sons s'emboîtent sans trêve en harmonie comme celles de Ptolémée qui faisaient le monde si mécaniquement ordonné, mensonge délicieux miné toutefois par le fait que c'était un mensonge, précisément, et que tôt ou tard les mensonges, comme du reste la vie, finissent par s'écrouler.

On peut aussi ne rien imaginer et rester chez soi en flatant sa nostalgie de tout (de rien) à l'aide de disques.

Ceux-ci par exemple : *Victor is dancing* Mico Nissim : Quartet, distribution Les allumés du Jazz

*6 heures du soir au paradis* : deux compositions de Mico Nissim interprétées par l'Eu-TéPé, comme ci-dessus, distribution Paris Musiques.

Et puis, pour le pur enchantement de la chambre close : *Mico Nissim piano solo* : Beca-bel Charlotte Records, distribution Night and Day. ■





## Hélène Engel chante la diaspora

J'ai découvert Hélène Engel en 1991, grâce à un CD de chansons judéo-espagnoles. Depuis, chaque fois que je suis un peu triste, j'écoute sa voix si pure, je ferme les yeux et, à la fin du disque, je vais mieux. Quand j'ai appris qu'elle était abonnée à *Diasporiques* et qu'elle venait à Paris, j'ai souhaité l'interviewer. Ces deux heures passées avec elle ont été chaleureuses, joyeuses, drôles. J'ai eu l'impression de faire une rencontre rare, celle d'un être humain pétri de contradictions, d'une errante enracinée, d'une femme rayonnante et évidente, à l'image de sa voix. RDC.

### Itinéraires

Hélène Engel est née à Paris d'un père belge et d'une mère hongroise. Elle a été élevée par une nounou espagnole. Ses parents étaient laïques, de gauche et anticolonialistes. Sa mère était juive mais ni croyante ni « affiliée ». Elle ne lui a rien transmis sur le judaïsme en tant que religion ou système de pensée, et pourtant... Baignant dans la politique depuis son enfance, Hélène a entendu les amis de ses parents tenir des discours militants et, rapidement, elle en a détesté les aspects abstraits. Elle en gardera une sorte d'appréhension vis-à-vis des appartenances politiques. Elle approchera néanmoins la LCR, Révolution, le PSU, le Secours rouge, mais sans jamais vraiment adhérer. « Je ne pouvais pas prendre de carte. Il y avait toujours un slogan, une phrase, une formule avec laquelle je n'étais pas d'accord, même avec les anarchistes ! » dit-elle en souriant. Et d'ajouter : « Je n'ai jamais trouvé chez les militants l'humour, la distance, la tolérance qui me paraissent fondamentaux. Par exemple sur le conflit israélo-palestinien, je ne suis pas d'accord avec la politique sioniste d'occupation mais je ne supporte pas les discours manichéens sur les « méchants israéliens et les gentils Palestiniens ».

Hélène choisira de privilégier la parole populaire et sa traduction musicale, le folklore. « Avec la musique, je ne suis plus prisonnière des mots » dit-elle. De huit ans à dix-sept ans, elle fait partie des Éclaireuses de France, une organisation scout laïque. Elle garde un

souvenir ému de tout ce qu'elle y a appris. Plus tard, devenue cheftaine, elle aimera transmettre aux plus jeunes. À dix-sept ans, elle commence à jouer de la guitare, tombe amoureuse d'un violoniste du Berry et apprend à chanter le folklore berrichon. Cette expérience la conduit à s'interroger sur son identité « sur le besoin de se trouver des racines ».

En 1992, elle part en tournée aux États-Unis, où elle rencontre celui qui deviendra son mari. Ils décident de s'installer au Québec, où ils résident depuis maintenant treize ans. Leurs deux enfants y sont nés. Montréal est une ville où l'on parle le français et l'anglais, les cultures du monde entier s'y écoutent et dialoguent. Quelque 90 000 Juifs y vivent. Si un fond historique d'antisémitisme y subsiste, il demeure dans des limites tolérables au regard de ce qui peut se passer ailleurs. « Il y a là-bas une réelle écoute inter-ethnique » dit Hélène. Elle se passionne pour l'histoire des militants ouvriers juifs arrivés au Québec dans la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle.



Photo Ph. Lazar

Hélène Engel revient régulièrement en Europe pour chanter. Peut-être décidera-t-elle un jour de vivre ailleurs qu'au Québec : elle est elle-même une sorte de paradigme du diasporisme.

### Le judaïsme

Hélène fait un jour la découverte des chansons judéo-espagnoles et ajoute l'hébreu et le yiddish aux quatre langues qu'elle pratique déjà : le français, l'anglais, le russe et

l'espagnol. C'est alors qu'elle commence à s'intéresser vraiment au judaïsme. « Je me suis passionnée pour le Talmud, pour son absence de dogmatisme. Sur une page du Talmud, on trouve une affirmation et des commentaires parfois contradictoires. On y étudie la Bible non pas comme la parole de Dieu mais comme un manuel d'éducation à l'usage des générations futures. On est dans l'humain pour l'humain. Au fond, ce qui m'attire dans ce que j'ai étudié du judaïsme, c'est une vision du monde au sein duquel tout peut se discuter. C'est l'aspect culturel de la religion juive qui m'a intéressée ».

« J'avais envie d'être de quelque part, de trouver des gens comme moi. C'est trop difficile d'être toujours différent. Mes parents ne comprenaient pas. Ils me disaient : "Pourquoi as-tu besoin de gens qui pensent comme toi ? Cela ne te suffit pas d'être ce que tu es ?" » ajoute-t-elle avec son sourire espiègle. Depuis qu'elle vit à Montréal, Hélène, qui affirme que ses relations avec Dieu sont distantes, fréquente la seule synagogue réformée du Québec. Elle y apprécie l'égalité entre hommes et femmes, la traduction des textes sacrés de l'hébreu en français et en anglais afin que tout le monde comprenne, l'absence de désir d'*alya*<sup>1</sup>. Elle est chante dans cette synagogue. Ses deux enfants vont à l'école juive et l'aîné fera sa *bar mitzva* en 2007. « Après, dit-elle, ils feront ce qu'ils voudront. Je leur aurai transmis une forme d'appartenance. »

## La musique

Hélène Engel chante depuis près de vingt-cinq ans. Elle a été choriste, en particulier au Châtelet. Sa voix de mezzo-soprano à trois octaves lui a ouvert un vaste répertoire. Mais, en même temps que ses activités de choriste, elle s'est constitué un répertoire en tant que soliste, riche de toutes les traditions, berrichonne, bretonne, espagnole, américaine, persane, swahili et surtout judéo-espagnole et yiddish. Dans l'un de ses premiers disques, réédité sous le nom de *La Serena*, elle chante en judéo-espagnol des chansons du Maroc, de Turquie, du Moyen-Orient, de Salonique. Elle ressuscite tout ce répertoire que les Juifs espagnols emportèrent et transformèrent dans leur exil, ces histoires d'amour et de rois, de guerres et de chevaliers. Elle avoue ne pas très bien parler

<sup>1</sup> « Montée », c'est-à-dire départ en Israël.

le yiddish mais adorer chanter ce qu'elle appelle « la poésie du quotidien » du folklore associé à cette langue. Dans le CD *Errances* (1992), sa voix lumineuse et pure nous promène de Tolède à Brooklyn, de l'Orient à la Russie en passant par toute l'Europe centrale. Dans son dernier disque, *Ay lu lu*, édité au Québec, Hélène chante des berceuses et des comptines en yiddish, en anglais et en français.

Hélène Engel aime faire partager sa passion au public. Tous ceux qui ont assisté à ses concerts apprécient la manière dont elle communique sa joie de vivre et de chanter. « La musique permet de mettre en avant la dimension transcendante de l'être humain » dit-elle. C'est pour ces mêmes raisons qu'elle a décidé de consacrer une partie de son temps à la musicothérapie. Elle avait déjà expérimenté le pouvoir à la fois calmant et stimulant de la musique en travaillant avec des femmes victimes de violences. Elle exerce maintenant ce beau métier dans un centre pour enfants ayant des difficultés de développement « Il y a quelque chose dans la musique qui parle directement à l'âme, qui est de l'ordre de l'immatériel. Elle va chercher les gens à un stade archaïque, là où les mots ne trompent pas, ne trahissent pas. La musique court-circuite les niveaux du rationalisme et de la réflexion. Elle permet de rééquilibrer les énergies. » Et elle conclut en éclatant de rire : « Mais quittons donc ces mots : ils nous trahissent ! ».

**Propos recueillis par  
Régine Dhoquois-Cohen**

### Discographie d'Hélène Engel

*Chansons traditionnelles juives*. Chansons en hébreu, en judéo-espagnol et en yiddish. Publié en 1985 en 33 tours, réédité en CD en 2003.

*La Serena : chansons judéo-espagnoles, folklore sépharade (ladino)*. Romances évoquant le Moyen-Âge.

*Errances*, (USA, 1992). Folklore sépharade et ashkénaze, relié à un patrimoine contemporain.

*Ay Lu Lu*, enregistré au Québec. Berceuses et comptines en yiddish. (Traductions en français et en anglais dans le livret).

Son site : [helene-engel.com](http://helene-engel.com)



Photo Ph. Lazzar



## Mixages culturels à toutes les époques

Jean-François Lévy

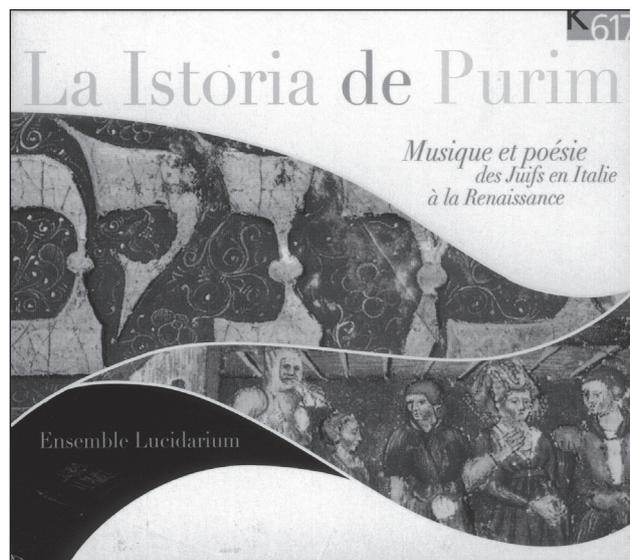
Trois ouvrages discographiques et multimédias de publication récente (2005 et 2006) nous offrent de remarquables témoignages des échanges culturels entre les Juifs et le monde qui les entoure.

Un très beau disque compact<sup>1</sup> nous fait découvrir l'héritage poétique et musical des communautés juives italiennes de la Renaissance. Ce répertoire profane et religieux, conservé oralement dans le nord et le centre du pays, contient des empreintes musicales remontant au xvi<sup>e</sup> siècle. La musique liturgique juive n'a jamais été codifiée (contrairement au chant grégorien) et elle a ainsi été ouverte aux influences extérieures au fil des siècles sans perdre certaines de ses caractéristiques, celles dont Avery Gosfield et Francis Biggi, musicologues et créateurs de l'ensemble *Lucidarium*, soulignent « l'étonnant archaïsme ». Des enchevêtrements surprenants sont ainsi mis en évidence, telle l'utilisation du thème bien connu de la *Folia* (arrivé d'Espagne en Italie au même moment que les Juifs chassés par Isabelle et Ferdinand) comme support mélodique à la prière de sortie des rouleaux de la Torah, le samedi matin. *Fuggi, fuggi...*, un texte profane italien du début du xvii<sup>e</sup> siècle invoquant les saisons, a été mis en musique sur une mélodie du début de la Renaissance, le « *Ballo di Mantova* » qui, après avoir traversé les lieux et les temps (via

l'Europe de l'Est avec la *Moldau* de Smetana), se retrouve curieusement dans le premier motif de l'hymne national israélien ! Autre magnifique exemple, dans ce disque, de ce que les transferts de traits culturels peuvent engendrer en matière de création artistique : la poésie déclamatoire du xvi<sup>e</sup> siècle italien telle qu'utilisée par les Juifs pour adapter la *Megillat Ester* récitée traditionnellement lors de la fête de Pourim.

La Fondation du Judaïsme français continue son exploration des patrimoines musicaux des Juifs de France en éditant un disque consacré à

un compositeur et mécène juif peu connu, Fernand Halphen (1872-1917). Le double album qui vient de sortir<sup>2</sup>, servi par des interprètes remarquables (Jeff Cohen, Alexis Galpérine, François Le Roux, Jens McManama, Clara Novakova, Sonia Wieder-Atherton), nous fait découvrir une esthétique musicale en usage dans les salons de la haute bourgeoisie juive au début du xx<sup>e</sup> siècle. Il met en lumière l'intégration des Juifs dans la société de leur temps, montrant leur activité dans le domaine de l'art et leurs apports au patrimoine musical français durant la Troisième République. Saluons



ici le travail exceptionnel de Hervé Roten, dirigeant l'ensemble de ce programme qui comprend, outre l'édition discographique, la constitution d'archives musicales et la production de concerts visant à faire connaître les différents aspects de la musique des *Juifs de France*.

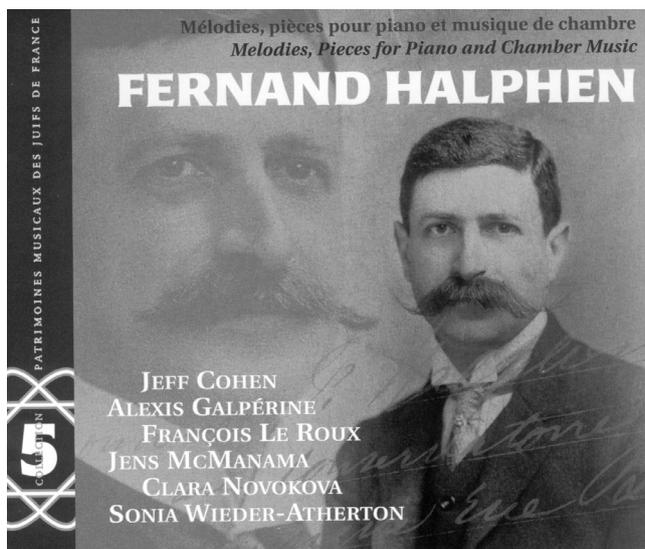
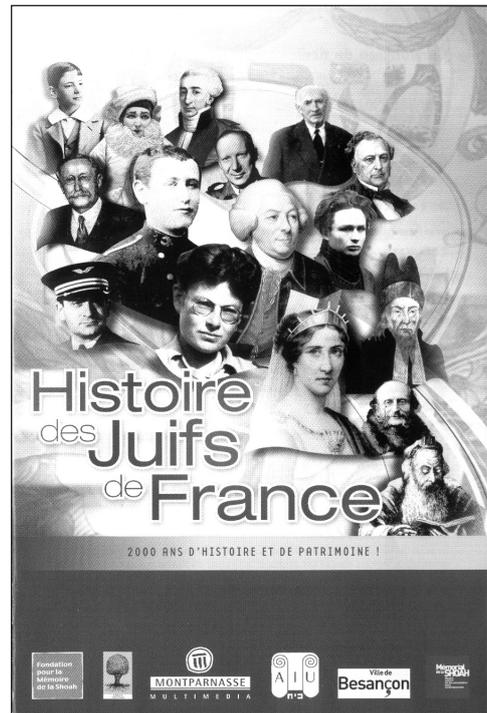
Le DVD *Histoire des Juifs de France*<sup>3</sup> s'est donné pour but de « mettre en lumière l'interaction entre l'histoire de France et l'histoire des Juifs de France depuis près de deux mille ans ». Six « modules » permettent aux visiteurs de se repérer dans une somme impressionnante de textes, documents iconographiques et audiovisuels qui constituent un témoignage très vivant de la présence juive dans cette partie du monde depuis les premiers siècles de notre ère jusqu'à nos jours. Une approche historique en huit épisodes constitue l'ossature de ce document ; le récit parlé est abondamment illustré et de nombreux liens renvoient à d'autres textes (interviews,

documents d'archives, cartes...) – selon le principe même des produits multimédias.

Une chronologie détaillée met en parallèle les événements de l'histoire de France et ceux concernant plus spécifiquement les Juifs. Des « parcours » spécifiques dans les cinq régions françaises qui ont de longue date accueilli des Juifs (l'Alsace, le Languedoc, Paris, le Sud-Est et le Sud-Ouest) présentent textes et diaporamas, invitent à des promenades guidées très informatives.

Nous serons plus réservés sur la part que ce DVD consacre aux relations des Juifs de France avec l'État d'Israël : elle ne manque pas de reprendre les ambiguïtés traditionnelles du discours « communautaire » sur la diplomatie française au Proche-Orient et d'entrer dans le jeu de la confusion désormais si fréquente entre Juifs français et citoyens israéliens. ■

Jean-François Lévy



<sup>1</sup> *La Istoria de Purim, musique et poésie des Juifs en Italie à la Renaissance*, K617, distribution Harmonia Mundi, 2005, 23 euros.

<sup>2</sup> Fernand Halphen, *Mélodies, pièces pour piano et musique de chambre*, volume n° 5 de la collection « Patrimoines musicaux des Juifs de France », 2 CD, 22 euros. Nous avons signalé dans le n° 27 de *Diasporiques* (septembre 2003) la sortie des 2 premiers volumes de cette collection : *Musiques de la synagogue de Bordeaux* et *Musiques judéo-françaises des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*. Deux autres albums sont parus entretemps, l'un consacré à Shalom Berlinki, chanteur de la synagogue de la rue de la Victoire à Paris (n°3), l'autre à des chants judéo-espagnols transcrits par Alberto Hemi (n°4). Tous ces enregistrements sont disponibles à la Fondation du Judaïsme français, 72, rue de Bellechasse, 75007 Paris ; [www.fondationdujudaisme.org](http://www.fondationdujudaisme.org)

<sup>3</sup> Conçu par Béatrice Philippe, historienne et coll. Mindscape, 2006, 49 euros.



## Anne Gorouben : la voie de la figure

Fania Pérez



**A**nne Gorouben me donne rendez-vous dans un café à proximité de son atelier. Elle m'explique : « Pour vous faire comprendre mon travail il était important que nous nous rencontrions dans ce lieu. C'est là que, très souvent, je viens dessiner. Mon carnet de dessins, c'est mon journal quotidien. À ma naissance, mes parents habitaient dans l'immeuble au-dessus de la Coupole. Toute mon enfance j'ai vécu entourée de cafés, ils me faisaient peur, je n'osais pas y entrer. Peu à peu ils me sont devenus familiers et même indispensables. Le café est un espace de l'entre-deux, ni dedans, ni dehors. C'est un lieu de passage. Quand je dessine dans un café, j'ai le sentiment de partager avec l'autre le temps de la vie. Je suis dans le même moment et dans le même lieu que celui que je dessine, je crée un lien avec lui, même si il ne le sait pas. Le plus souvent les gens ne s'intéressent pas à ce que je fais, ils me laissent tranquille. Parfois, intrigués, ils viennent me voir, nous parlons quelques instants. »

« Ce que je n'ai pas dessiné, je ne l'ai pas vu. » Goethe

« Ma posture est depuis toujours celle du guetteur, le dessin est imprégnation lente ; croisement de l'espace intérieur et de l'espace extérieur sur le papier. Il s'agit de tisser serrés ces deux espaces, de les comprendre en les creusant dans le même temps. Dessinant, j'ai le sentiment étonnant de m'absenter, plongeant loin en moi-même pour mieux être à la disposition du monde... »

Anne Gorouben, *Aux aguets dans les jardins de l'incertain*, 2002

Du temps qu'elle était élève à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris, les rencontres d'Anne Gorouben avec ses professeurs (Boris Taslitzki, Zao

Wu Ki et Pierre Cabane) furent déterminantes. En 1984 elle intitule son diplôme de fin d'études « *Une tête, tout le monde sait ce que c'est* », phrase célèbre d'André



Bar de l'Oasis 21 Août

Extrait de *Building* : Manhattan, des New Yorkais, polyptique de 24 dessins de 36x46, fusain sur papier, 1999

Bar de l'Oasis, extrait de *Carnets marseillais*, mine de plomb sur papier, 19x20,5, 1999



Le soldat Svejik au jardin, mine de plomb sur papier, 21x29,7  
 extrait de la série « Les jardins de l'incertain », 2001

Breton excluant Giacometti du groupe des surréalistes. Elle qualifie la partie consacrée à son propre travail « *La voie de la figure* ».

Ce sera sa voie. Elle s'y engage résolument. Pour la mettre en pratique, elle élabore toute une stratégie : cachée au fond des cafés, elle dessine des « modèles involontaires ». Ces dessins constitueront la base de toutes ses peintures. Personnages de la pénombre, où le « caché-révéle » s'exprime par l'ombre et la lumière, ils ont pour elle une valeur éthique.

Quand Anne Gorouben n'est pas au fond d'un café, on peut la rencontrer en train de dessiner dans un port : La Rochelle, Odessa, New-York ou Marseille. Lauréate de nombreux prix, parmi lesquels le prix Léonard de Vinci et le prix Maurice Quentin de La Tour ; bénéficiaire d'une bourse d'études du FRAC<sup>1</sup> Île de France, et aussi d'une bourse de soutien à la création de la Ville de Paris, elle a beaucoup voyagé et a été invitée en

<sup>1</sup> Fonds Régional d'Art Contemporain.

résidence dans de nombreuses villes en France et à l'étranger.

### Les trois infinis

Anne Gorouben travaille par cycles. En 1995, en résidence à La Rochelle, elle a interrogé ce qu'elle appelle les *Trois Infinités* : celui du visage humain, celui des échanges entre les hommes à travers les espaces portuaires et enfin celui de l'histoire. Dans le Cabinet des Curiosités, légué à la ville par Clément de Lafaille en 1782, elle a découvert la classification d'éléments qui ponctuent cette dernière, notamment ceux se rapportant au commerce triangulaire des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Elle les a dessinés et insérés dans l'une de ses expositions.

Quelques années plus tard, Anne Gorouben, son carnet de dessins à portée de la main, a commencé un cycle qui l'a menée à Odessa, un des lieux d'origine de sa famille. Elle a découvert que son nom, Gorouben, était très probablement l'altération du mot russe signifiant « colporteur ». C'est avec joie qu'elle a accueilli cette nouvelle. Elle a voulu savoir où étaient allés les gens après avoir quitté Odessa et cela l'a entraînée dans le « Little Odessa » de New-York. Elle est passée par Marseille-Transit, lieu de départ et d'arrivée, lien entre la Mer Noire et Paris. Elle a créé des ponts entre passé et présent. Plus tard encore, pendant des mois, Anne Gorouben est allée à la rencontre de personnes en situation précaire. Certaines étaient même devenues de simples silhouettes. Par empathie elle a réussi à communiquer avec ceux qu'elle côtoyait et ils



Extrait de Building :  
 Manhattan, des New yorkais



Colporteur en chemin, technique mixte à partir d'un dessin, mine de plomb sur papier, 21x29,7, 2005

ont accepté de poser pour elle. Le portrait terminé, l'artiste en a fait une photocopie laser qu'elle a remise à chacun des sujets, leur permettant ainsi de retrouver l'image, souvent oubliée, de leur propre visage. À partir des cent vingt huit dessins recueillis dans un carnet, Anne Gorouben a réalisé un grand polyptyque de vingt et un portraits : *Faire face*. Elle a poursuivi ce travail en publiant l'année dernière un livre, *Ce corps difficile*.

### Rencontres

Le travail d'Anne Gorouben a été profondément marqué par des rencontres littéraires, elles ont même bouleversé le cours de son œuvre. Ainsi l'écoute de la lecture, en allemand, puis en français, du poème de Paul Celan *Todesfuge*, (*La fugue de mort*) a-t-elle fait jaillir d'elle un tableau qui rend un vibrant hommage au poète disparu. Acheté par le FRAC Île de France, il a été exposé en

2003 au Musée d'Art et d'Histoire de Judaïsme de Paris. L'artiste nous fait prendre conscience que la vie peut renaître à partir des cendres. Et elle s'est remise, comme par magie, à réutiliser le pastel, matériau qu'elle avait abandonné depuis longtemps.

Les illustrations du film de Robert Bober et Pierre Dumayet, *Correspondances de Kafka*, sont également son œuvre. Elle a aussi participé à la grande exposition collective *K comme Kafka* organisée sous la houlette de Gérard-Georges Lemaire. Normal : Kafka, Anne l'a « rencontré » quand elle avait vingt ans. La formulation du désespoir absolu exprimé par l'écrivain, le peintre l'a ressentie comme salvatrice. Sur un mur de l'atelier d'Anne Gorouben on peut lire cette phrase, écrite par lui en 1923 : « Plus qu'une consolation serait : toi aussi, tu as des armes. » ■

Anne Gorouben est née en 1959. Elle vit et travaille à Paris. Ses œuvres figurent dans les collections de plusieurs musées de France et au Musée Pouchkine à Odessa (Ukraine). Dans son livre *Le noir*, Éditions Hazan, 2006, Gérard-Georges Lemaire accorde une place importante à son travail et reproduit sa *Todesfuge, hommage à Paul Celan*. On peut aussi consulter le site des éditions *Le petit jaunais* ([www.lepetitjaunais.fr](http://www.lepetitjaunais.fr)) ou bien sûr rechercher « Anne Gorouben » sur Internet.

## Les livres

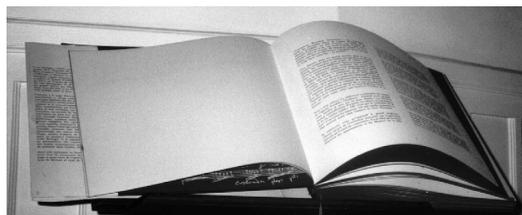


Photo J. Burko

**Dominique Lapiere et Larry Collins, *Ô Jérusalem*, nouvelle édition, Robert Laffont, 2006, 632 pages, 23 euros.**

À l'occasion de la sortie prochaine du film *Ô Jérusalem*, réalisé sur la base du livre de Dominique Lapiere et Larry Collins publié en 1971, celui-ci a été réédité avec une nouvelle préface. Les villes-capitales ont une forte valeur d'attraction et les auteurs n'en sont pas à leur coup d'essai de ce point de vue après leur célèbre *Paris brûle-t-il ?* et, plus récemment, leur *New York brûle-t-il ?* Certains titres de livres ou de films sont, comme ces deux-là, évocateurs : *Mourir à Madrid*, *Aux portes de Moscou* ou encore *La chute de Berlin*. Ils confirment que le symbolique est souvent au cœur des problèmes. Encore faut-il aller plus loin que le premier choc et s'informer : de ce point de vue le livre *Ô Jérusalem* fait œuvre utile. La méthode du thriller historique a l'avantage de faire connaître au plus grand nombre quelques faits passablement oubliés. Ainsi prend-on conscience que la bataille de Jérusalem (qui commence le 28 mai 1948, deux semaines après la proclamation de l'État d'Israël) aura fait proportionnellement plus de morts que celle de Londres aux pires heures des bombardements de Hitler. Trente-cinq ans après sa publication, ce véritable roman-fleuve conserve une certaine actualité et permet de mieux comprendre la situation proche-orientale. Et ce d'autant plus qu'il ne s'agit pas seulement en l'occurrence de : « Si je t'oublie, ô Jérusalem » mais aussi de : « Ô Jérusalem, terre élue d'Allah ». ■

**Edmond Kahn**

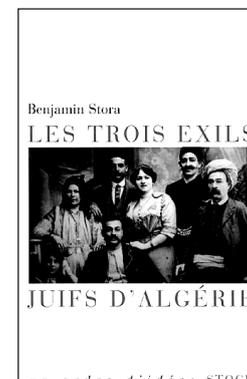
**Benjamin Stora, *Les trois exils : Juifs d'Algérie*, Editions Stock, Paris, 2006, 232 pages, 19 euros.**

En 2004, Benjamin Stora se rend pour la première fois à Khenchela, berceau de ses grands-parents paternels. Leur souvenir

vit encore dans cette petite ville des Aurès mais dans le cimetière juif, livré aux broussailles, le temps a déjà effacé les noms familiers sur les tombes en ruines. Et pourtant l'historien s'appuie sur la saga des Stora et des Zaouis pour conter l'histoire de la communauté juive algérienne. « Cet héritage historique des trois exils a réveillé en moi une mémoire longue de l'inquiétude », écrit-il. C'est, je pense, ce double regard de l'homme proche de son passé et du brillant historien du monde colonial qui nous captive dans ce livre.

Stora distingue, avant 1830, deux classes dans cette population : les *megorashim* (en hébreu, « ceux de l'extérieur »), caste minoritaire et fortunée, active dans le commerce et la finance, et les *toshavim* (les « indigènes »), boutiquiers et artisans très modestes, très religieux, mêlant judaïsme et culture arabo-berbère. En dépit d'une présence affirmée et de la liberté du culte, les Juifs subissent maintes humiliations : certaines tenues leur sont interdites, d'autres leur sont imposées et ils sont exclus de la plupart des lieux publics fréquentés par les musulmans.

En 1830, dès le début de la conquête, et tout en affichant son mépris à l'égard des Juifs algériens qu'elle accuse de « rapacité » et « d'amour du lucre », l'armée française recherche des alliés parmi eux. Au fil des ans, le gouvernement français procède à la sécularisation du judaïsme algérien et limite son autonomie. Les tribunaux rabbiniques sont abolis en 1842. Trois Consistoires sont créés à Alger, Oran et Constantine sous la direction du rabbinat français. « La France colonise l'Algérie, le judaïsme français colonise le judaïsme algérien... », écrit Stora. Le 24 octobre 1870, à l'initiative d'un Juif français, Isaac Moïse (Adolphe) Crémieux (1796-1880), rationaliste et républicain convaincu, franc-maçon et l'un des fondateurs en 1860 de l'Alliance Israélite Universelle, et au terme de longues batailles politiques, un décret naturalise en bloc les Juifs algériens (ils sont alors près de 35 000).





Ce **premier exil** bouleverse les rapports des Juifs avec la population musulmane. Comme on s'en doute, le décret Crémieux est de surcroît loin de rallier tous les suffrages des non-musulmans. Les instances religieuses attribuent à ce « laïcisme extrêmement pernicieux » le déclin des écoles rabbiniques, du culte et de la vie communautaire. À l'extrême droite, la mesure provoque un tollé. Invité à Alger en 1892, l'un de ses agitateurs s'écrie du balcon de l'Hôtel de Ville : « Vive l'Algérie, à bas les Juifs ! ». Les violentes tribunes antisémites d'Edouard Drumont, député d'Alger, et des ligues antijuives déclenchent de véritables pogromes un peu partout. Au **xx<sup>e</sup>** siècle, l'antisémitisme ne cesse de prospérer en Algérie, stigmatisé par un membre du gouvernement de Front populaire comme « chancre de notre civilisation dans ce pays ».

Sur ce terrain miné, le régime de Vichy abolit le 7 octobre 1940 le décret de naturalisation des Juifs algériens et leur impose les infamants « statuts des Juifs », promulgués en 1940 et 1941. La discrimination raciale qui les relègue à une place inférieure à celle des « indigènes » et leur « éjection hors de la citoyenneté française » définissent le **deuxième exil** de Stora. Le décret Crémieux ne sera rétabli qu'en octobre 1943, près d'un an après le débarquement anglo-américain, les nouvelles autorités françaises craignant de mécontenter les musulmans et d'indisposer une majorité européenne restée vichyste...

Traumatisés par ces atteintes à leur citoyenneté, les Juifs algériens restent en retrait pendant que prend forme le nationalisme algérien et que se durcissent les mesures de répression. Les écarts se creusent, en dépit de quelques mains tendues de part et d'autre : de Musulmans à l'égard des Juifs après l'abolition du décret Crémieux et de personnalités juives qui dénoncent dès 1945 le racisme anti-arabe. En mai 1945, les massacres de Sétif (45 000 morts du côté musulman) élargissent de façon irréversible le fossé entre majorité musulmane et minorité européenne. La guerre d'indépendance est déclenchée une décennie plus tard. Selon Stora, la population juive d'Algérie, qui révérait la République française depuis 1870 et que le régime de Vichy avait brutalement privée en 1941 d'une appartenance qu'elle avait crue définitive, avait peu de marges de manœuvre. Elle restera globalement à l'écart de ce conflit ou bien basculera vers le

maintien de l'Algérie française. Le durcissement idéologique parmi les dirigeants du Front de Libération Nationale en entraînera même une fraction vers l'OAS. Rares sont les Juifs, qui, tel Lucien Hanoun, membre du parti communiste algérien, se rallièrent à la lutte pour l'indépendance : « ...Les Algériens attendaient que nous comprenions leur lutte. La communauté juive avait l'air fermée à leur appel. Et l'OAS a accentué le partage en deux camps. », explique Stora. Sur le devenir politique de l'Algérie, la cécité était générale. Si certains sentent bien venir « *la tourmente anti-française (qui) emporterait bientôt... les Juifs indigènes, élevés... depuis longtemps déjà au rang de citoyens français* », le grand rabbin Sirat, quant à lui, constate l'inverse : « *Nombreux étaient les Juifs algériens qui, en janvier 62, jusqu'aux accords d'Évian de mars, étaient persuadés que l'Algérie resterait française* ». En 1962 débute le **troisième exil** : les Juifs algériens quittent massivement le pays. Cet exode de plus de 130 000 personnes s'effectua dans le désarroi et l'effolement, l'arrivée en France dans la désorganisation totale. L'assimilation s'avéra difficile : Juifs français et Juifs maghrébins n'appartenaient pas vraiment au même monde. Et ce d'autant que les premiers s'étaient plutôt ralliés à l'indépendance de l'Algérie.

C'est donc essentiellement comme victimes de l'histoire que Stora perçoit les Juifs pieds noirs. Ils apparaissent successivement comme « des déracinés par rapport à leur langue et leur culture d'origine, des étrangers au moment de Vichy et des réfugiés après l'indépendance algérienne de juillet 62 ». Cette mémoire complexe et douloureuse, Benjamin Stora la restitue avec la distance nécessaire mais une sympathie profonde. Mais on peut se demander si la condition d'exilés suffit à expliquer le repli sur soi et la surdité d'une minorité, si fragilisée qu'elle fût, quant à l'exigence d'indépendance des Algériens colonisés. ■

Françoise Basch

**Joseph Minc**, *L'extraordinaire histoire de ma vie ordinaire*, Le Seuil, Paris, 2006, 205 pages, 14 euros.

**Q**ue la modestie conférée par son auteur au titre de ce livre ne nous égare : la « vie ordinaire » de Joseph Minc est un étonnant témoignage de la traversée de tout un siècle – et quel siècle ! – par un homme qui,

malgré ses presque 99 ans, conserve aujourd'hui une vivacité et un humour que beaucoup de « jeunes » (tout le monde est jeune, bien sûr, à côté de lui !) pourraient lui envier. Né dans une famille juive de Brest-Litovsk, alors russe, il connaîtra tous les bouleversements qui ont marqué le <sup>xx</sup>e siècle. Et il a tant à en dire que c'est un bonheur de l'entendre évoquer ses souvenirs avec une étonnante précision, sans la moindre note (« Que voulez-vous, j'ai une mémoire d'éléphant ! »), et avec ce délicieux accent yiddish qu'il n'a jamais pu ou voulu effacer. En le lisant, on croit l'entendre. Vous pouvez commencer par vous reporter au merveilleux entretien qu'il avait accordé à *Diasporiques* en 2004, et cela avant de bénéficier vous aussi d'un entretien « en direct » puisque Joseph Minc a bien voulu répondre à nouveau, récemment, à nos questions, mais cette fois-ci devant une caméra (un DVD de cette rencontre sera bientôt disponible). Et puis reprenez d'ores et déjà contact avec lui en lisant ce roman – il se lit d'une traite – d'une vie engagée, généreuse, fondamentalement optimiste. Par les temps qui courent, vous verrez, quel merveilleux bain de jouvence ! ■

P.L.

**Monique Novodorsqui-Deniau**, *Pithiviers-Auschwitz 17 juillet 1942, 6h15, convoi 6, camps de Pithiviers et de Beaune-la Rolande*, Éditions Cercil, Orléans, 2006, 22 euros.

**Diasporiques** : Monique Novodorsqui-Deniau, vous êtes l'initiatrice du livre *Pithiviers – Auschwitz 17 juillet 1942, 6h15* et vous avez recueilli tous les témoignages qui y figurent. Comment avez-vous procédé ?

**M.N.D.** : J'ai commencé mon travail de recherche il y a trois ans, sans savoir au juste où il me mènerait. C'est petit à petit que le livre a pris forme. J'avais six mois et demi quand ma mère a été arrêtée. En principe on n'arrêta pas les femmes ayant un enfant de moins de deux ans... Le fait que ma mère mais aussi ma tante Fajga et sa fille Rebecca, âgée de treize ans, soient parties avec ce convoi 6 est bien sûr l'une des raisons qui ont fait que je m'y suis particulièrement intéressée. Pour la première fois dans l'histoire de la déportation, un convoi comprend cent dix-neuf femmes et vingt-quatre jeunes de douze à dix-sept ans (dont un seul est revenu). L'histoire de ces enfants m'a

particulièrement touchée et j'ai tenu à ce qu'un texte soit écrit sur chacun d'eux afin de lui donner une sépulture symbolique. Ces textes apparaissent en couleur dans le livre.

**D** : Votre livre surprend par son esthétique et sa beauté...

**M.N.D.** : Il est édité par le Cercil (Centre d'étude et de recherche sur les camps d'internement du Loiret), créé en 1991 par Hélène Mouchard-Zay. C'est la première fois que le Centre publie un livre entièrement consacré à un convoi de déportés. Et c'est le travail de la graphiste qui a permis que ce livre ne se présente pas comme un livre triste, même si le sujet traité est bouleversant.

**D** : Comment l'avez-vous construit ?

**M.N.D.** : C'est un ouvrage collectif. Préfacé par Simone Veil, cette édition est présentée et annotée par les historiens Katy Hazan, Benoît Verny et Nadine Fresco. Nous avons essayé de raconter avec le maximum de détails l'histoire de chacune des cent une personnes mentionnées. La plupart des textes sont dus à des parents ou des proches des disparus. Quelques rares survivants témoignent. Quand il n'y avait personne pour témoigner, j'ai rédigé moi-même les textes à partir des nombreuses archives que j'ai consultées. Dans la mesure du possible nous avons accompagné les textes de photos et de documents administratifs, et nous les avons enrichis par des annotations qui les situent dans leur contexte historique. Ces témoignages sont ainsi la trace vivante d'une histoire douloureuse. ■

**Propos recueillis par Fania Pérez**



**Le texte ci-contre n'est pas à proprement parler une recension mais un dialogue entre Fania Pérez et l'auteur de ce livre, au sujet des douloureux témoignages qu'il nous délivre.**

### Dernière minute

Le Prix Françoise Seligmann contre le racisme, l'injustice et l'intolérance 2006 vient d'être attribué conjointement d'une part à Esther Benbassa et Jean-Christophe Attias pour leur ouvrage *Juifs et musulmans : une histoire partagée, un dialogue à construire* (La Découverte) ainsi que pour leur action dans le domaine de la lutte contre le racisme et les discriminations, d'autre part à Françoise Vergès, pour *La Mémoire enchaînée. Questions sur l'esclavage* (Albin Michel).



À la suite du nouveau « rebond » des lois mémorielles, le président du Cercle Gaston-Crémieux a adressé à *Libération* cette tribune, aussitôt publiée (le 18 octobre 2006).

## 32 | Rebonds

L'article «crime contre l'humanité» pourrait englober nombre d'exactions.

# Assez de lois mémorielles

Par PHILIPPE LAZAR président du cercle Gaston-Crémieux, cercle juif laïque et diasporique

**A** peine apaisées, les passions légitimement suscitées par la promulgation de la loi du 23 février 2005 «portant reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés» et après le piteux retrait de son article sur l'enseignement des bienfaits de la colonisation, voici que le Parlement en rajoute en votant une loi réprimant la négation du génocide arménien de 1915. Et voilà le Premier ministre, qui n'en est pas à une approximation près, déclarant depuis les Antilles, qu'«il n'appartient pas au Parlement d'écrire l'Histoire», oubliant que c'est en votant la loi du 29 janvier 2001, «relative à la reconnaissance du génocide arménien de 1915», que le Parlement l'a fait (puisque son article unique disposait que «la France reconnaît publiquement le génocide arménien de 1915») : la nouvelle loi ne fait que tirer les conséquences pénales d'un refus de se soumettre à la loi du 29 janvier.

Doit-on accepter, dans une démocratie, une totale liberté d'expression des citoyens ? Il existe au moins deux lois qui restreignent cette liberté : celle qui permet de poursuivre l'expression de propos considérés comme «une incitation à la haine raciale» et la fameuse loi du 13 juillet 1990, dite loi Gayssot, «tendant à réprimer tout acte raciste, antisémite ou xénophobe». Bien qu'elle ait essentiellement été utilisée contre les négationnistes du génocide des Juifs, cette loi ne concerne pas, formellement, que ces derniers. Mais la portée de la loi Gayssot reste néanmoins limitée aux seuls crimes relatifs à la Deuxième Guerre mondiale.

De tels crimes sont, on le sait, imprescriptibles. C'est évidemment à leur propos que se pose de façon la plus aiguë la question de la nécessité ou non de punir leur négation. Si l'on renonce à réprimer ce genre de déclarations, il n'y a pas lieu d'aller plus loin, si ce n'est de demander l'abrogation de la loi Gayssot (et évidemment de la nouvelle loi que vient de voter l'Assemblée). Faisons l'hypothèse qu'on

ne retienne pas cette forme extrême de renonciation à poursuivre. Deux questions se posent alors de façon impérieuse, qu'il faut examiner d'un point de vue politique et technique :

Y a-t-il lieu de traiter de façon différente la négation des divers crimes contre l'humanité ?

Comment identifier les «crimes contre l'humanité» ?

La réponse la plus équitable à la première question ne serait-elle pas de lever la restriction de l'application de la loi Gayssot aux seuls crimes commis avant et pendant la Deuxième Guerre mondiale ? Et il suffirait, pour répondre à la seconde, de ne pas faire mine d'ignorer – étrange occultation mémorielle s'il en fut ! – qu'en droit français ces crimes sont parfaitement définis puisque l'article 212-1 du code pénal dispose que «les crimes contre l'humanité (la déportation, la réduction en esclavage ou la pratique massive et systématique d'exécutions sommaires, d'enlèvements de personnes

d'«écrire la science» en lieu et place des scientifiques.

L'exemple de l'adoption – laborieuse mais en fin de compte souvent largement consensuelle – des lois de bioéthique et de leur évolution au cours du temps devrait nous ouvrir une piste de réflexion permettant de dépasser les aléas des manifestations les plus récentes des élus de la Nation en matière d'interférence avec l'Histoire.

Pourquoi ne pas constituer, de façon analogue, une instance consultative nationale chargée, non point de dire le vrai et le faux, mais d'argumenter sérieusement et avec une forte compétence scientifique (elle devrait évidemment comprendre une majorité d'historiens) la légitimité de reconnaître qu'un fait historique relève, ou non, de la liste ci-dessus rappelée ? Une telle instance – disons un «comité consultatif national d'éthique en histoire» – pourrait être saisie de questions de cette nature par les pouvoirs publics ou, sous certaines

**Un «comité consultatif national d'éthique en histoire» pourrait être saisi de questions théoriques par les pouvoirs publics ou, sous conditions, par tel ou tel groupe social.**

suivis de leur disparition, de la torture ou d'actes inhumains inspirés par des motifs politiques, philosophiques, raciaux ou religieux et organisés en exécution d'un plan concerté à l'encontre d'un groupe de population civile) sont punis de la réclusion criminelle à perpétuité».

Resterait dès lors une seule question, incontestablement difficile : comment passer du constat d'un crime spécifique à la reconnaissance de son appartenance formelle à la liste ci-dessus rappelée ? Il faut revenir, là, au rôle, contesté et pourtant irremplaçable, du Parlement. Du Parlement ? Oui, bien sûr, de la même façon que c'est le Parlement qui vote les lois de bioéthique, en tant que représentant légitime du peuple français, sans qu'on l'accuse pour autant

conditions, par tel ou tel groupe social. Elle aurait pour mission non point de «conclure» mais de conseiller. Et c'est à partir de

cette analyse que le Parlement serait, le cas échéant, conduit à ajouter, ou non, un fait historique à la liste des crimes identifiés. Ce sont donc bien les historiens qui écriraient l'histoire, et c'est sur la base de leurs conseils, officiellement sollicités, que nos représentants légitimes seraient amenés à décider en notre nom que tel ou tel crime est d'une ampleur et d'une gravité telle qu'il relève effectivement de cette qualification, avec toutes ses conséquences – désormais unifiées – en matière répressive.

Ne serait-ce pas là une façon d'échapper à l'engrenage qui nous menace d'une série de plus en plus fournie de lois spécifiques renforçant, toutes, une navrante concurrence des mémoires de la souffrance des peuples ?

# Diasporiques

## In this issue of *Diasporiques*

Here we have the 40<sup>th</sup> issue of *Diasporiques*. A short insert hails the last ten years of our journal and calls on our readers to help improve its circulation (p. 55).

To begin with we are sad to announce the death of André Schwarz-Bart, author of *Le dernier des justes*, (p. 2) and that of our friend Kurt Nierdermaier (p. 4). Alain Minc makes a few scathing comments on French society (p. 5), Jean Daniel shares with us the personal and political issues involved in our « Jewish prison » (p. 22) while we reflect collectively on the contribution the « Bundist » organisation of Jewish life can still make today (p. 30). Jacques Burko introduces us to the amazing Jewish gauchos in the Argentine (p. 11). Jean-Marc Izrine presents an original view of the Dreyfus affair (p. 16) while Régine Dhoquois-Cohen asks if « islamophobia » is to be compared with antisemitism or not (p. 28). The editorial (p. 3) discusses our political choices and Michel Groulez outlines a history-oriented project for the Cercle in 2007 (p. 56).

Art and music open up another world for us : Bruno Durocher and his poems à l'image de l'homme (p.36), Mico Nissim introduced by Maurice Mourier (p. 39), the singer Hélène Engel by Régine Dhoquois-Cohen (p. 44), the cultural *mixing* defined by Jean-François Lévy (p. 46) and Anne Gorouben's poetic drawings by Fania Pérez (p. 48).

The « four pages » insert serves as a transition between our two series : the last five issues celebrated the high points of the lunar or solar year and the next series starting in the forthcoming issue will deal with the great human myths. Jean-François Lévy discusses the Sepharad migrations throughout history, a theme illustrated by Armand Edery's fine watercolour. In connection with this Sylvie Kuisinexkise makes our mouths water with a few culinary delicacies. ■

### Un autre anniversaire en préparation

Nos amis du Club laïque de l'Enfance juive (CLEJ) vont fêter en 2007 le soixantième anniversaire du foyer Ika de Corvol. Ils sont à la recherche d'anciens du SKIF et du CLEJ dont ils auraient perdu la trace. Et aussi de témoignages, de documents, de photos... Que ceux qui disposent d'informations à ce sujet veuillent bien prendre contact avec Myriam Fihman-Perez, ☎ : 06 09 85 20 26 ou corvol@wanadoo.fr

### Le Cercle Gaston-Crémieux

postmaster@cercle-gaston-cremieux.org  
Sites : www.cercle-gaston-cremieux.org  
www.cercle-gaston-cremieux.eu

## Diasporiques, dix ans déjà !

Oui, voici, chères lectrices et chers lecteurs, le quarantième numéro de *Diasporiques*. Le pari n'était pas gagné d'avance lorsqu'en 1996 le Cercle Gaston-Crémieux prit l'initiative de lancer une revue trimestrielle, alors même que nous n'avions jusque là produit, en trente ans, qu'une dizaine de documents « ronéotypés » et, c'est vrai, en 1968, un beau numéro 1 des Cahiers du cercle Gaston-Crémieux... resté hélas sans successeur de même allure. Les animateurs du Cercle eux-mêmes n'étaient pas tous vraiment convaincus que « nous passerions l'année »... L'un des plus déterminés d'entre eux, Jacques Burko, accepta de s'occuper activement de cette revue et, comme on le sait, en devint ultérieurement le rédacteur en chef. Trente-quatre des quarante numéros édités l'ont été sous sa responsabilité et hommage lui en soit à nouveau rendu à l'occasion de cet anniversaire.

La meilleure façon que vous ayez, chères lectrices et chers lecteurs, de saluer avec nous cette nouvelle étape est de convaincre vos parents et amis de s'abonner ! Et pourquoi pas, d'offrir à certains d'entre eux un abonnement... Merci d'avance de votre aide et de vos encouragements, ils nous sont, vous le savez, infiniment précieux.

**Le collectif de rédaction**

*Diasporiques* est une revue trimestrielle interculturelle éditée par le Cercle Gaston-Crémieux.

**Adresse de la rédaction :** c/o Jean-François Lévy,  
2 avenue Jeanne, F-95600 Eaubonne.

Directeur de la publication : Philippe Lazar.

**Collectif de rédaction faisant fonction de rédacteur en chef :** Philippe Lazar, Jean-François Lévy, Georges Wajs.

**Comité de rédaction :** les mêmes plus Françoise Basch, Régine Dhoquois-Cohen, Edmond Kahn, Fania Pérez, Antoinette Weil.

**Correspondant au Proche-Orient :** Claude Rosenkovitch.

**Conseillers pour la maquette :** Corinne Dupuy puis Loïc Le Gall.

**Mise en page :** Jean-François Lévy.

**Correction :** Dominique Lazar, Antoinette Weil.

**English abstract :** Françoise Basch.

**Travaux graphiques :** Benjamin Lévy.

**Impression :** Présence graphique, Monts (37).

N° ISSN 1276 4248.

N° de commission paritaire : 1108 G 78821.

*Des textes peuvent être soumis aux fins de publication par Diasporiques. Ils doivent être présentés sous forme de fichiers de type Word et respecter les consignes de rédaction disponibles à l'adresse électronique de la revue. Ils sont soumis à son Comité de rédaction. Les textes publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.*

## Abonnements

Le montant des abonnements annuels à *Diasporiques* (4 numéros) varie de 25 à 45 euros selon le lieu d'habitation. Le bulletin d'abonnement inclus dans la revue vous donne toutes indications à ce sujet. Vous pouvez aussi consulter notre site (adresse ci-dessous).

### Diasporiques

postmaster@diasporiques.org  
Sites : www.diasporiques.org  
www.diasporiques.eu



# Cercle Gaston-Crémieux



## Quatre étapes vers la judéité diasporique actuelle

**L**e groupe de travail du Cercle Gaston-Crémieux qui s'est donné pour objectif de mieux comprendre les racines de notre judéité laïque, a-religieuse et a-sioniste (c'est-à-dire essentiellement historique et culturelle) a retenu l'idée d'organiser en 2007 et 2008 quatre colloques sur les thèmes de « **l'émancipation juive en Europe** », de « **l'évolution parallèle du couple intégration/antisémitisme** », du « **regard de l'autre et sur l'autre** » et de « **la dualité maintien/dilution** ». Voici quelques informations sur le premier de ces colloques.

### De la ghettoïsation à la citoyenneté

Les Juifs de l'Europe d'aujourd'hui sont issus d'une histoire longue et complexe, qui en fait les porteurs d'un legs peu banal. Leur présence, ancienne, aurait pu suffire théoriquement à légitimer une participation juive à la fondation de l'Europe. Mais, fait singulier, les Juifs n'ont pas été mêlés aux autres européens à la manière des peuples tôt ou tard venus – en cela différents des celtes, Grecs, Latins ou Germains – par le jeu d'une double fermeture : leur rigoureux désir de fidélité à eux-mêmes et le rejet pratiqué à leur encontre par la majorité, logiques affrontées se renforçant mutuellement et donnant un rare exemple de corps *étranger* au sein de la Chrétienté, dont l'empreinte dans bien des esprits survit longtemps à la fin des ghettos.

Ce statut d'extrême abaissement est renversé par une *émancipation*, qui, entre 1791 et 1870, fait des Juifs des citoyens dans un grand nombre d'États de l'Europe occidentale, en liaison avec le mouvement des Lumières, l'extension du champ d'influence des révolutionnaires français, les bouleversements économiques et humains du XIX<sup>e</sup> siècle européen. Par là prend naissance un *israélitisme*, unissant les Juifs nouveaux à la nouvelle Europe. Mais en retour une question redoutable pèse alors sur le devenir du judaïsme européen : outre la réalité de cette configuration, que les israélites ont peut-être parfois un peu trop rêvée, sa nature, qui tend à faire des individus juifs simplement les fidèles d'une

religion englobés avec d'autres dans une communauté nationale hétérogène. On a cru y voir parfois une redéfinition appauvrie, avec le risque d'un inéluctable effacement à terme.

Cependant, le désir d'émancipation s'est exprimé d'autres façons, et en décalage chronologique sur le modèle occidental. Dans une Europe où les mouvements des nationalités prenaient une place majeure, l'option d'un *nationalisme juif* était inévitable et elle a séduit essentiellement, sous des formes d'ailleurs diverses, les populations denses et nombreuses des Juifs de l'Est. Pour ces dernières, la quête d'une émancipation nationale prenait fortement place à côté d'autres choix possibles : émigration, révolution, tout en cherchant à inventer des solutions originales, appuyées sur le nombre, ainsi que sur une forme de territorialisation.

### Le diasporisme contemporain

L'histoire, à sa manière, apporte des réponses. La « destruction des Juifs d'Europe » a bien eu lieu, dans des proportions bouleversantes. Les grandes communautés juives anéanties, le nationalisme juif se réalisant à travers une *sortie d'Europe*, les Juifs diasporiques de l'Europe actuelle restent seuls dépositaires du legs de cette histoire, à travers un mode d'existence qui allie un héritage fortement original à l'éparpillement géographique et à un incontestable enracinement local. Ne peut-on alors avancer que cette situation, souvent présentée comme impasse et illusion, continue à concerner aujourd'hui une part non négligeable du monde juif, adossé à un sens propre, une épaisseur, un panthéon et une culture, étroitement noués au destin d'un continent que l'on a pu dire issu « de la Bible et des Grecs » ? Ainsi, en dépit des apparences, l'histoire aurait été le terreau même d'un diasporisme juif portant à un niveau inégalé de sensibilité la gestion du contact avec l'autre.

Pour notre part, nous considérons que ce diasporisme d'aujourd'hui constitue une branche riche et vivante de l'arbre juif. Et nous entendons nous interroger sur les éléments d'une histoire si particulière qui ont contribué à sa construction. ■

Michel Groulez

Des informations pratiques seront diffusées en temps utile au sujet de l'organisation de ce colloque. Vous pouvez d'ores et déjà nous faire savoir par un mot ou un courriel adressé à la rédaction de *Diasporiques* si vous envisagez d'y assister.